

Bribes

ISBN 978-2-36418-024-6
© *L'AMOURIER* éditions 2015

Raphaël Monticelli

BRIBES

L'AMOURIER



AU LECTEUR

Le présent volume réunit les quatre livres de bribes déjà parus entre 1998 et 2005, et en ajoute un cinquième, qui ouvre une période nouvelle de rédaction.

Je n'ai rien à modifier de ce que je disais de mes bribes en 1998: le projet, ses motivations, les modalités du rapport au monde, à la langue, à l'écriture, la prégnance de textes et figures fondateurs, tout ce qui s'appliquait aux bribes du premier livre, et à tous les livres issus de cette période, tout s'est maintenu, est agissant, tout s'applique aux bribes de la nouvelle période. Voilà pourquoi je livre à nouveau, et en son entier, le texte que j'adressais au lecteur au seuil des 33 premières bribes...

“Voici le premier des quatre recueils de bribes composés entre 1972 et 1982, années pendant lesquelles j'ai réuni ces 132 approches tâtonnantes du monde; ou, en tout cas, de ce par quoi il me semblait pouvoir atteindre le monde: les mots, les textes, les œuvres.

Car chaque fois que j'ai cru comprendre un des éléments de ce monde dans lequel je devais vivre, ça a été en avalant œuvres et textes. Et le monde ne m'est jamais apparu comme un ensemble organisé. Pour dire au plus juste, le monde ne m'est jamais apparu. Je m'y suis senti plongé et immergé; j'en ai été aveuglé. J'ai essayé – comme à tâtons – de m'en faire des images, d'en comprendre les représentations, d'une certaine façon, peut-être, d'y apparaître. La forme de mes tâtonnements,

les richesses qu'un peu au hasard j'ai volées au monde, ce sont ces bribes, justement ; et je dis "bribes" et non "fragments" ni "morceaux" car je ne veux pas témoigner du désordre du monde, mais de ma pauvreté.

Ces bribes sont les reliques de ma mendicité : j'ai longtemps cru que le monde que me livrait l'École devait m'appartenir ; c'était un monde apparemment sans limites dans lequel chacun pouvait, au fond de lui-même, tutoyer les génies. Difficile de dire ceci : c'est en toute innocence que j'ai reçu ces dons de mots et de textes ; et je croyais en l'innocence de ces dons. J'ai cru en toute bonne foi que je pouvais les considérer comme miens. Très tôt, j'ai pris des attitudes de propriétaire ou, au moins, de familier. Que s'est-il passé ensuite ? Quand les choses ont-elles basculé ? Quand me suis-je aperçu que pour me donner le monde, il fallait d'abord que ceux qui prétendaient qu'ils me le donnaient en fussent eux-mêmes propriétaires ? Comment me suis-je aperçu qu'ils ne le possédaient pas eux-mêmes ? Ou qu'ils ne possédaient pas ce qu'ils disaient vouloir me donner ? Et qu'ils ne pensaient pas à me donner ce qu'ils possédaient et qui seul avait du prix puisque c'était à eux et qu'ils auraient pu vraiment me le donner ? Quand me suis-je aperçu que ce qu'ils m'avaient donné l'illusion et le besoin de posséder ce qu'ils m'avaient fait entrevoir et dont ils ne m'avaient pas vraiment donné les clefs, les vrais moyens d'accès, les vrais titres de propriété, que ce monde-là, définitivement, j'allais le poursuivre, sans pouvoir le faire légalement mien ? Quand ai-je commencé à avoir l'impression de le voler ?

Ma famille ne me donnait ses biens que clandestinement, ou sans s'en rendre compte. Elle pensait qu'elle ne possédait que bien peu. Les biens essentiels étant ceux de l'École et de l'Église si quelque chose venait par d'autres intermédiaires, ça ne pouvait être qu'approximation, dérisoires possessions. Ce que me donnaient les miens était ainsi toujours un peu entaché d'insuffisance et de vulgarité.

Nous avons pourtant lieu d'être fiers de nos savoirs et de nos symboles. Et j'en suis, en vieillissant, de plus en plus fier: de sorte que, racontant mes douloureuses et difficiles intrusions dans l'universalité du monde, je le fais de plus en plus en laissant remonter en moi et transpirer dans mon propos cette effective alliance avec les plus proches images du monde, cette primitive connivence avec ce que touchent des mains que je peux toucher, ce que voient des yeux que je suis capable de voir, ce que ressentent des corps que je peux sentir, ce qu'aiment et haïssent ceux que je peux aimer et haïr, ce que disent des phrases que je suis capable d'entendre et de dire, dans l'immédiateté de l'histoire impossible. Et ne croyez pas qu'il n'y ait là que de la nostalgie...

Voici donc ces bribes que j'ai gardées de mes heurts avec le monde. Et il est vrai qu'elles cherchent à mêler les choses du monde sur le papier comme elles se sont mêlées dans ma vie. Mes textes fondateurs, la Chanson de Roland, l'Odyssée et la Bible s'y croisent forcément. Et de la Chanson de Roland mes deux versions majeures: celles que j'ai lues, restituée par l'université, et celle que j'avais entendue, apparemment plus chaotique et vivante, ou présente, revue par mon grand-père qui devait l'avoir rencontrée dans les théâtres de marionnettes de Sicile à l'époque de son service militaire; mais aussi le personnage de Roland tel que l'Arioste nous le présente et que l'imagination populaire italienne a pu l'interpréter. J'en dirai autant de la Bible que la conscience catholique ne reconnaissait que de loin. Quant à Ulysse, il est le prototype de tous les héros voyageurs, des héros de toutes les fictions. Ces textes majeurs, ces images fondatrices, croisent — ou ont croisé — bien d'autres fictions possibles: celles que l'on rencontre dans les livres, celles que l'on croit avoir rencontrées, celles que l'on pourrait y rencontrer, que l'on a entendues, lues, vues, et, en premier lieu, nos vies elles-mêmes quand on peut les considérer comme achevées ou en achèvement. Les bribes sont ainsi

traversées par les échos de textes réels ou simplement possibles ; elles ramassent encore d'autres fils de cette charpie : ainsi le personnage de Dom Juan, dont je me suis figuré, au tout début de cette affaire, qu'il était emblématique de ma relation au monde et à l'art et que sa mort était une métaphore de notre façon d'être au monde. Quant à Josué, il s'est imposé dès les débuts de la mise en place des bribes. Je suppose qu'il est le négatif de Dom Juan. Il se constitue au fur et à mesure de l'avancée des bribes ; il est peut-être à Dom Juan ce qu'il fut à Moïse : celui qui, n'ayant rien promis, permet de réaliser la promesse ; et longtemps, j'ai pensé que les Bribes n'étaient rien d'autre qu'un travail de mise au monde de ce personnage.

Finalement, je n'ai rien volé. J'ai grappillé, récupéré des miettes. Elles ne sont pas une propriété pleine, entière et rassasiante, mais leur éclat m'est très précieux."

Chacun des trois autres livres s'ouvrait de la même façon sur une adresse au lecteur qui précisait l'état du projet en cours... Au fur et à mesure des années, j'étais conduit à insister sur l'aspect "organique" de la composition des recueils, sur l'importance de certains personnages, sur les références à Dieu, sur la fiction, sur la langue, ou les langues...

En voici quelques fragments, et, presque entière, l'adresse au lecteur du livre 2.

"(...) Tu sais que ce qui se présente à toi ne correspond pas à l'image du fil qui se dévide, se trame ou se tricote ; que tu es ici davantage dans ce qui se noue et s'enchevêtre. Une image plus proche serait bien celle des strates, étagements et feuilletages, dont l'ordre est sans cesse bouleversé par les mouvements souterrains, les corrosions de l'eau, du feu et de l'air même, au fur et à mesure du temps, de sorte que se rencontrent, se heurtent, se mêlent, se confondent, des couches que le temps et l'espace

éloignaient. Tu sais que tu vas chercher à déceler, dans ce qui est, la trace de ce qui fut, les prémisses de ce qui sera.

Tu sais enfin que, si profondément enfouie que soit une couche – et même si toute mémoire semble en avoir disparu – elle demeure sans cesse et peut, un jour ou l'autre, reparaître.

La mort n'efface du monde ni les gens, ni les peuples ; bien au contraire : elle leur donne, au milieu des vivants, une puissance nouvelle de se manifester. Sais-tu bien que, tout compte fait, c'est ça qui nous fait parler ? ”

De la longue adresse au lecteur du livre 3, en 2003, je retiens les extraits que voici :

“... et c'est peut-être, lecteur, de Dieu qu'il s'agit, finalement. Il m'a fallu beaucoup de temps et de souffrance, pour passer des convictions du jeune catholique, ardent, mystique, au matérialiste d'âge mûr ; et du temps et de la souffrance encore pour que la question de dieu ne soit plus un sujet de tourment. (...)

Je n'ai pas besoin de l'hypothèse de dieu pour comprendre et agir ; je n'en ai pas besoin pour me poser face au problème des origines ; j'admets pourtant parfaitement aujourd'hui que nous puissions avoir besoin de la fiction de dieu, à titre collectif comme à titre individuel. C'est sur cette fiction que, finalement, j'ai toujours travaillé, et c'est elle d'abord que j'ai rejetée parce qu'elle est trop commode, qu'elle nous détourne trop facilement de la souffrance d'ignorer.

Il m'a fallu encore du temps pour comprendre que c'est ce rejet de la fiction de dieu qui s'est étendu pour moi au rejet de toute fiction.

(...)

C'est en ce sens que les Bribes sont un impossible roman, un enchevêtrement d'histoires improbables, et comme une paradoxale chronique du temps tel qu'il ne va pas.

(...)

Depuis que je suis en âge d'articuler et de me souvenir, j'éprouve pour la bouche, les lèvres, la langue, les mots, cette sorte de respect sacré que je voue à égalité à la terre et aux objets de la terre: les arbres et tous les végétaux, les bêtes, et les réalités du ciel et de la mer. La langue nous est aussi sacrée que le monde qu'elle figure à nos yeux et dont elle nous donne tout le possible et tout l'infini. (...)

Certaines langues m'étaient incompréhensibles, même si je savais qu'elles pouvaient être comprises. C'était le cas du latin de l'église que nous répétions sans qu'on nous en donnât toujours le sens et la traduction. La multiplicité des stations de radio a été aussi très tôt pour moi un grand sujet d'émerveillement: j'essayais de reconnaître, à travers la lecture des cadrans ou l'écoute, de quel pays et de quels corps ce que j'entendais pouvait provenir. La question du sens était secondaire au regard de cette première et lourde évidence: quelque part quelqu'un était là disant quelque chose qui, pour être incompréhensible, n'en témoignait pas moins d'une indéniable présence humaine, et de toute la complexité dont il fallait s'entourer pour que cette voix parvienne ainsi jusqu'à quelqu'un d'autre.

(...)

Aussi n'ai-je pas d'abord cherché à tout comprendre lorsque le hasard m'a mis des livres entre les mains. J'ai longtemps lu pour entendre en dedans de moi-même les modulations intimes de langues inconnues, tout en sachant qu'il faudrait que j'y revienne et que j'y revienne sans cesse. Et tout le long de ma vie, j'ai continué à chercher chez les auteurs ou les artistes, ces voix incompréhensibles qui ouvraient des brèches dans mes murailles ou qui me livraient des terres nouvelles et vierges à l'intérieur de moi-même. Si j'aimais le plaisir de la reconnaissance et de la ponctuation attendue, il me paraissait aussi important de cultiver ce plaisir du dépaysement, ou de l'altérité."

En 2005, l'avertissement du 4^e livre insistait sur l'évolution des personnages, sur leurs actions, leurs croisements :

“J'étais curieux de voir se heurter, dans le même livre, dans la même page, dans la même phrase, des thèmes, des références, des personnages, des styles différents. Dans ce quatrième volume, s'articulent à nouveau le thème du voyage d'Ulysse dans la version qu'en donne Dante et celui du spectacle que Josué construit à partir des réactions des spectateurs.”

Le 5^e livre, inédit, s'inscrit pleinement dans les préoccupations que j'évoquais entre 1998 et 2005. J'y reprends les thématiques, les personnages, les références, les recherches et les expériences d'écriture des quatre premiers livres. J'espère seulement les avoir creusées.

Tu admettras que j'ai pu aussi alimenter les nouvelles bribes de ce que j'ai vécu et lu durant les années qui ont suivi la rédaction des 132 premières. Les modalités d'écriture se sont en partie modifiées durant cette deuxième période. Ainsi, tout ce que j'écris depuis 1982 – textes sur l'art, correspondances, notes, livres même – peut servir de matière première pour les bribes.

Mon adresse de 2005 se terminait de la façon suivante :

“D'une certaine façon, je n'ai cessé de penser à toi (lecteur). J'écrivais pour toi. Mais ne te méprends pas : je n'écrivais nullement pour répondre à ton attente, te séduire ou te plaire ; j'écrivais pour baliser un monde où je manquais de repères, j'écrivais pour que tu m'accompagnes dans une déroute. J'écrivais pour l'improbable lecteur d'un livre à l'improbable avenir.

Tu auras compris que je savais, pendant que j'écrivais ce livre, que ce n'est pas là ce que tu attends.

*Mais je sais aussi que c'est cela seulement que je devais écrire.”
Je ne saurais dire cela autrement aujourd'hui.*

Première période

Bribes
tirées de la mort
de Dom Juan



Livre I

INTRUSIONS

Bribes I à XXXIII

Illustrations d'Edmond Baudoin



I

Depuis longtemps, ici, l'eau ne cesse de grossir. Elle enfle, pousse d'en dessous, remonte en volutes amples, en tourbillons sales qui s'unissent en surface aux pluies denses et lourdes que le vent fait onduler en rideaux opaques ; à perte de vue, les eaux qui viennent de la terre, se mêlent à la diversité de toutes celles qui remuent, enveloppent, tombent : vapeurs, embruns, crachins, bourrasques, tempêtes, tornades... Nos fleuves, rivières, ruisseaux, torrents, ces chemins séculaires des eaux maîtrisées par leur propre écoulement, se sont brusquement gonflés, comme nourris par des marées monstrueuses, des pluies en cataractes, des fontes imprévues. Ils se pressent, se heurtent, se joignent en des confluences nouvelles avec des tourbillonnements boueux. Nos terres les plus oubliées, celles qui ont été brisées par des millénaires de sécheresse, ces terres désertes qui avaient enfoui dans leurs ventres arides, à notre insu, des nappes souterraines et immobiles, ont été soudain gorgées, elles s'étouffent, se noient, se rétractent, s'alourdissent et s'affaissent : l'air qu'elles emprisonnent, chassé, sort d'elles en des surgissements féroces de vent et de boue liquide ; par pans entiers vastes comme des horizons, nos digues se sont effondrées sur elles-mêmes, nos barrages éclatés ont été dissous et dispersés par des puissances sans frein. Nos tours ont été brisées ; nos sols, bitumes ou bétons, parterres d'aciers, ont été

froissés, effeuillés, émiettés. Et nous savons qu'a déjà commencé, au fond des eaux, la longue patience de la fermentation de nouvelles assises... Les poissons ont été parmi les premiers à souffrir de la furie de terre et d'eau : emportés, asphyxiés, incapables de trouver encore leur souffle dans une eau trop lourde. Enveloppés de lourdeurs humides, noyés en plein vol, les oiseaux, épuisés sont depuis longtemps tombés. Et tous ces animaux qui rêvent leur vie entre la terre et l'eau, amphibiens, petits batraciens, oiseaux plongeurs, insectes des marais, araignées d'eau, dont nous pensions qu'ils offriraient quelque résistance, ont été tourmentés, ballottés, envahis, roulés de vague en vague, avalés. Dès les premiers moments de l'invasion liquide, tous ceux qui rongent, fouillent, courent, bondissent, liés à la terre, surpris dans leurs jeux, leurs ébats ou leurs guerres, incapables de se trouver le moindre refuge, ont tenté d'abord de maigres oppositions, s'arc-boutant les uns sur les autres, prenant appui sur des rochers, grimpant le long des murailles, des arbres, des herbes, dressées comme autant de défis à l'ascension des eaux ; ils s'étagaient, couche vivante sur couche vivante, pyramides grouillantes abattues aussitôt qu'élevées, frissonnants colifichets, ils étaient emportés, raides, hurlant d'impuissance, de rage et de peur, tout en tentant en somme d'éphémères et vaines constructions. Les pauvres restes des êtres et des choses tourbillonnent et s'éparpillent. Nous vivons désormais dans un monde unifié.

.....
.....
.....

AOI





II

(Josué avait lentement enclenché les mécanismes)

.....

.....

.....

Je vous dis: "c'est ici que tout commence"...
même si vous croyez que tout a commencé ailleurs

.....

.....

.....

Il parlait ainsi dans la grande salle

Amoncellements d'insectes, grouillements, écoulements, crissements ténus à travers des ombres humides, bruits assourdis de mandibules, murmures de pinces, doux frottements de corps pierreux raclant le sol, se heurtant entre eux, images dérisoires d'explosions formidables lors de chocs d'univers, pourritures lentement englouties par des terres voraces et riches, rostres délaissés mêlés dans les conglomérats rocheux, amoncellements d'insectes, bruissements des vols (et l'on cerne des citadelles végétales), longues suites de capitulations et de morts sans deuil, espace que les parcours révèlent et dessinent, entrelacs de chemins

aériens et de rayons solaires, chape lumineuse
bruyante

et là où l'air se raréfie, phosphènes lancés à des
vitesses que l'œil ne peut pas suivre, éclatements,
déviations inouïs, dans le silence et la fragilité de la
pellicule supérieure.

Il ne saurait y avoir d'autre début que celui-ci; je
ne raconte rien, ne relate rien d'autre que ces baignades
sans fin dans des frémissements de vies subalternes,
que ces pluies vermiculaires à l'étouffante densité,
que ces envols secs et diaphanes où j'ai flétri et durci
mes poumons et ma gorge. Je ne vais plus que traînant
après moi cet accrochement aux déplacements lents,
qui attire de toutes parts en les déroutant des monstres
infimes qui lui ressemblent. Et c'est moi.

Il ne saurait y avoir d'autre chaos que celui-ci,
ni de genèse ailleurs qu'ici, ni de pères dont les fibres
ne se mêlent indistinctement à celles des fils.

III

(Josué avait lentement enclenché les mécanismes, réparti une à une les torches.....
.....)

Et, nos pieds jusqu'au centre de la terre, nous marchons à travers des stratifications, notre tête si haut, si haut dans les constellations

Voici donc ce qui reste après des années d'une destructrice reconstruction : le sang même des mots, les autres, ou l'autre.

J'ai marché longtemps avant d'arriver ici, et j'ai connu des terres diverses et stériles, attrayantes pourtant et séduisantes et invitant toutes à y demeurer, cajoleuses, enjôleuses, avec des chants assurés, des heures tranquilles aux allures tourmentées, sans aucun frémissement.

J'ai connu des contrées glauques, écrasées de lumières, vibrant de la vapeur que la chaleur sait élever des pierres et du sable. Patries triomphantes.....
.....
.....

IV

Première citation

“Chère amie...”

“Ma chère...”

(Oui. J’ai connu cette sorte de fascination première: le bruit des mondes qui nichent dans les mots et qui soudain se dressent à leur appel. Avant même que ne l’articule la bouche, que l’œil ne le capte, le mot fait se lever du fond des eaux des planètes entières. Et la force de ces petits bouts de rien: petites phrases entendues dans la rue ou piquées au détour d’un récit. Ou répliques que l’on pourrait supposer tirées d’un roman. Quatre mots et la situation se dessine: deux attitudes, deux personnages. Ils sont déjà campés, face à face, on les identifie, une rencontre s’impose, les suites s’organisent, les conversations possibles suivent, ce rituel est connu, on sait quelles fictions, et quand ces quatre mots ont pu figurer dans une fiction; ils supposent un avant dont ils font une histoire, et font se presser des vies... Hélas.)

V

*Ici. Les oiseaux y ont fait leur nid. Les hommes, lassés
du ciel, n'y posent qu'à peine leurs regards
fixés à l'horizon comme :*

les petits êtres ont dérangé l'ordre des choses. Ils ont (sans raison ?) assailli d'antiques citadelles que le soleil ronge depuis des millénaires. Ils avaient aperçu au fond de certains horizons l'ombre de lunes inconnues et tentaient d'en retarder la chute. Leur industrie n'a d'égal que leur génie, et leur ténacité, souvent mise à l'épreuve par des cataclysmes créateurs de silences, se renforce de leur propre mort.

Les amoncellements de générations faisaient, chaque fois, gagner à la nouvelle un peu de hauteur, tandis que s'éloignait toujours plus la terre dont ils ne connaissaient plus la saveur et la densité que par des rêves faussement naïfs où ils reconstituaient le sol à leur image, quitte à l'inverser.

Ils étaient ainsi parvenus à ces régions peuplées d'oiseaux sans nids, dans les couches raréfiées de l'air. Errant en somme dans leur propre multitude et ne

pouvant découvrir, en fait de profondeur des choses que leur propre épaisseur.

Où qu'ils posent désormais leurs pas ce n'est que sur eux, les vieux continents sont prisonniers dans les mailles de leur tissu vivant, et dans les profondeurs de l'eau (que d'océans jadis les avaient effrayés pour leurs propriétés inconcevables, capables à la fois de supporter et d'engloutir les corps, de demeurer et se mouvoir, d'apaiser ou exciter les douleurs) comme dans les espaces où le corps ne peut pas servir de mesure (en avaient-ils pourtant rêvé de ces espaces infinis... et sans jamais parvenir à s'en approcher même vaguement) ils ont tendu des filets au réel qui est venu s'y assagir. Petits êtres qui se balancent aux mouvements alanguis du vent, frissonnant comme des brins d'herbes, et ancrés comme des arbres au corps de la terre, ils s'unissent en des rocs vivants, tout à la fois végétaux fragiles et constructions indestructibles, petits êtres doubles jusque dans leur configuration... C'est en projetant sur le monde ce faux et instable équilibre de leur apparence qu'ils se sont mis à rêver l'ordre des choses et la sérénité des transformations sans fin.

AOI

VI

Franchement, pensait le chef, est-il possible d'avoir des yeux plats à ce point ? Creux, pour ainsi dire, avec des petits caches mobiles par-dessus... Non... Vraiment, voilà qui dépasse l'entendement.

AOI



VII

Mesdames, Messieurs, veuillez prendre place, la séance va commencer.

Epiphanie de Josué

Dans la marge étroite entre vie et spectacle où il se tient, c'est la semi-obscurité des fins d'après-midi d'hivers. Décidément, Josué est un organisateur de spectacles et de parades, c'est clair. Mais il ne l'a pas toujours été. Il faut supposer qu'il n'a pas toujours officié pour cette humanité accumulée et un peu hagarde face à laquelle on peut imaginer qu'il se tient. Il y a eu sans doute une époque où il a eu sa place dans la simple clarté des choses telles qu'elles apparaissent. A cette époque, il savait passer de longues journées sur un détail, avait réglé des problèmes, avait su se poser d'autres questions, heureux du soin qu'il mettait à chercher, et des cheminements sans fin que chercher impose.

Il peut se souvenir d'avoir passé des journées douces à vivre, tout simplement, à accomplir sa tâche quotidienne, à prévenir les moindres désirs des siens, sans autre souci... Mais il faut admettre qu'il avait

fallu que se développe, comme un besoin, comme une rageuse nécessité, cette volonté de créer des spectacles... Il en avait d'abord rêvé, tout simplement : débauche d'idées, de visions, stérilité du verbe. Puis il voulut voir et voir à travers le regard d'autrui. Longtemps il s'était fait violence, avait combattu, dédaigné, exclu, cette exigence.



Une chose est sûre. Voici ce que c'est, la souffrance. Un écartèlement. Ça en a la morsure au fond du ventre, cette étrange faiblesse dans les membres, ce nœud, serrant la gorge, ce tiraillement au creux des côtes, cette presque apaisante douleur dans les épaules. Et la douleur sans sommeil sur les yeux... Voici ce que c'est, souffrir : n'être plus qu'une chose contre laquelle s'acharnent les bourreaux, saisie à la fois du dehors et du dedans, pour être décollé de soi-même. Voici encore ce qui s'appelle souffrir : le désir vous pousse dans la main et la main est incapable de

caresse ; on s'installe au tour, on rêve la vie de la glaise, l'élancement de la pâte et les pieds refusent de tourner ; la vie vous saisit à la gorge, le corps vibre, on n'est plus que corde tendue, prise à se rompre par l'archet, et aucun son ne naît (ou si laid, imparfait, inachevé, avorton) ; le souffle fait défaut, et la voix s'éteint... Voilà ce qu'il faut appeler souffrance : ce va-et-vient, cet aller-retour de l'incertitude quand on n'est plus que bélier butant, têtue, contre de trop épaisses murailles.

Il avait eu alors de poignantes envies de prendre les passants à témoin, pour établir le contact, rompre le silence... Vouloir, le seul vouloir, était souffrance ; visions, idées, mots, s'écrasaient sur lui, l'écrasaient...

Il en était, par moments, arrivé à chercher à offrir son silence, un silence plein, un silence dont on s'apercevrait ; non pas un vide aux autres, mais comme une page arrachée à un livre ; comme un livre dont chaque page, blanche, aurait eu un poids différent, un effet différent. Il se rêvait créant des trous noirs.

Seule alors lui avait été douce la campagne dans sa plus concrète réalité, seule la terre, qui – sous l'asphalte étouffant – meurt, gainée de noir...

Les Alpes vous ont de ces vertiges.

AOI

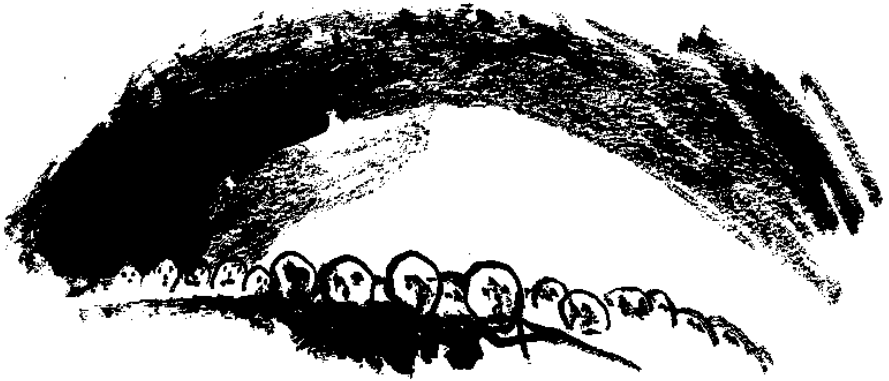
VIII

Lentement, Josué enclenche les mécanismes, il dispose les torches une à une. Ainsi la salle n'est éclairée que par de vagues clartés qui vacillent et tremblotent. Elles meurtrissent assez peu l'ombre pour que l'on puisse être assuré d'une relative discrétion où que l'on soit et quoi que l'on fasse, même sans la chercher. Les taches de nuit sont disposées de telle sorte qu'un observateur pourrait avoir l'illusion qu'elles sont organisées selon un ordre caché. Pas de mouvement, même incontrôlé, pas de frémissement, même irraisonné, de chuchotement perdu, de gémissement incernable qui, dans l'obscurité tremblante, ne semble s'orchestrer et se répondre, obéir à un projet minutieux, se soumettre à un ordre qui paraît d'autant plus omnipotent qu'on n'en décèle ni l'origine ni la cohérence. Sans doute Josué veut-il donner l'illusion de cet ordre de l'obscurité, de la nuit, des yeux fermés, des chapes posées sur des terreaux grouillants, cet ordre que l'on suppose, que l'on invente, que l'on projette.

Ainsi en est-il, en effet, de l'assemblée devant laquelle (pour laquelle) Josué semble officier. Disons qu'elle se réunit fréquemment (comme si chacun de

ses membres était molécule d'air régulièrement inspirée, assimilée, transformée, expirée pour être à nouveau inspirée), qu'elle obéit à des sortes de rites anonymes et nécessaires. Comme ces pluies sur l'océan ou les concentrations brutales du feu. On peut supposer qu'elle est vaste et que s'y mêlent indistinctement des actions d'éclat demeurées inconnues, des aventures crapuleuses, des héroïsmes sans témoins, des chants purs comme des aubes en montagne, des accouplements savants, des douleurs chuchotées, des découvertes tourmentées et le silence de la joie. Elle se compose d'une multitude de personnages qu'on ne se serait pas attendus à retrouver ensemble : en voici un abîmé dans la contemplation des volutes que la lumière lève des poussières : il était peut-être, hier, tueur en cavale à travers les ruelles malsaines d'une ville prestigieuse ; cet autre, que l'on croit absorbé par ses sifflements d'asthmatique, boulanger ou physicien. Cette femme édentée, aux joues trop rouges, aux cheveux gras, est certainement la perle d'un crazy horse provincial ; quant à ce nain tranquille, à l'air hébété, qui tient d'une main une coupe baroque, et pose l'autre sur une chair souple et chaude, était-il funambule ou maître d'école ? Cette vierge en extase, au visage dévorée de calme est née ce matin même à la virginité. Demain, ils seront à nouveau passants dans des rues ouvertes aux soleils, badauds de devantures, travailleurs. Mais ici, dans la grande salle que Josué pare, que, de longue date, il entretient, qu'il garde

nette, propre, sans saveur —non pas fade: neutre— ils viennent pour jouir d'un spectacle et être regardés. Ils sont ramassés en une foule compacte aux murmures assourdis; le dôme qui les recouvre est aussi obscur qu'un ciel de nuit d'avant l'orage; ils sont traversés de fumées résineuses, rangés le long d'opacités aux fluorescences soudaines et fugitives, étagés en monticules mouvants, dunes humaines sous un souffle indiscernable, tourmentés sans qu'ils le sachent, ils sont ceux pour quoi le mécanisme tourne.



IX

Et la peur, présente elle aussi... J'ai connu les affres du bégaiement, du radotage.

Tu nommeras choses et bêtes, tu seras le maître de l'univers.

Tu mêles souvenirs et visages en pensant fuir d'un monde dans un autre, tu fais s'entrechoquer des planètes que leurs soleils éloignaient, tu brasses des galaxies silencieuses, sans égards pour les espaces ni pour les temps. Des millénaires soudain se fondent les uns dans les autres, des langages éteints se mêlent à des balbutiements que de jeunes civilisations construisent, peut-être le choc d'elles-mêmes naissant avec elles-mêmes mourant ; des constructions bleues de mots scintillants organisent, énormes (non pas infinies, mais sans cesse pulsant, repoussant d'incommensurables, d'incompréhensibles limites), leurs structures métalliques ; des voix puissantes, à la force retenue, bruissent au fond de lagunes tremblantes ; des feuilles mortes chevrotent leurs notes claires sur des boulevards déserts, les rues dressent leurs hautes interrogations et le fleuve, unique, insensible, fleuve qui tout rassemble, coule, emportant avec lui l'air déjà plein des bruits du jour.

Tu nommeras choses et bêtes...

Le monde s'organise et j'erre dans l'écheveau de mes propres visions, libre de contraintes, je perçois aussi des chants sans limite, des couleurs diffuses, des odeurs fluides au bruissement des feuilles.

Tu nommeras...

AOI

X

Deuxième citation

Rodolphe ne manquait pas de charme, il avait le cheveu raide et cet œil clair qui sied tant aux jeunes gens de sa condition

AOI

Qui est Rodolphe ?

Première tentative de nécrologie sommaire

J'étais âgé de 65 ans lors de ma mort...

Entré en 1937 au Petit Courrier à Angers, il (Rodolphe ?) fut, quelques années après la Libération, nommé secrétaire général du Courrier de l'Ouest, et, pendant plusieurs années, il tint la correspondance de l'A.F.P. en Anjou.

Qui est Rodolphe ?

Il était âgé de 65 ans lors de sa mort...

En 1937, Louis d. B. perdit la main droite, arrachée par une bétonnière...

Qui est Rodolphe ? ...Etait-il âgé de 65 ans lors de sa mort ? Etait-il, en 1937, rentré au *Petit Courrier*

d'Angers ou vit-il sa main droite arrachée par une bétonnière? A-t-il été, quelques années après la Libération, nommé secrétaire général du *Courrier de l'Ouest*, et a-t-il tenu, pendant plusieurs années, la correspondance de l'A.F.P. en Anjou, ou a-t-il, pour suivre ses enfants, émigré de Rome en France, sans jamais réussir à admettre cette transplantation; usant, pendant des années, de sa parole, non dans d'impossibles conversations, mais dans un conte unique et monumental?

AOI

XI

Religion de Josué

Il arrivait à Dieu de condescendre à s'entretenir avec Josué... S'entretenir est d'ailleurs beaucoup dire. Dieu prenait Josué sous sa tutelle, lui prodiguait sa bienveillance, son attention paternelle et raisonnée. Ses conseils avaient toujours l'importance de révélations. Ils permettaient parfois à Josué de s'y retrouver un peu.

Si tu cours, me disait parfois Dieu, tu ne sauras jamais t'arrêter... Je savais bien que le déroulement de ma foulée, l'excitante poursuite de mes pieds, le souple et généreux contact que je connaissais quand la plante retrouvait le sol, l'exaltation de l'air dans ma poitrine, de mon cœur au fond de ma gorge et aux bords de ma tête, la douce et constante étreinte de l'air sur mon corps, le ruissellement continu de la sueur, aussitôt muée en bouffée de fraîcheur, me transportaient au point que j'étais incapable de limiter mes efforts, et les bonds allongés étaient trop proches de l'envol pour que je puisse cesser d'essayer et d'essayer encore après chacun... Je savais bien que le

conseil était bon et que Dieu disait juste, mais je savais aussi que le plaisir trouvé exploserait bientôt en douleur, me poussant, m'écrasant, pantelant. Je savais que je ne pourrais plus continuer... Dieu seul pouvait donner un tel conseil, qui, s'il n'avait pas seulement su le plaisir de la course, s'il y avait goûté une seule fois, n'aurait jamais pu s'écrouler...

AOI

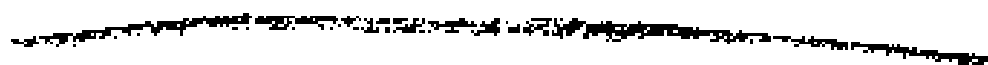
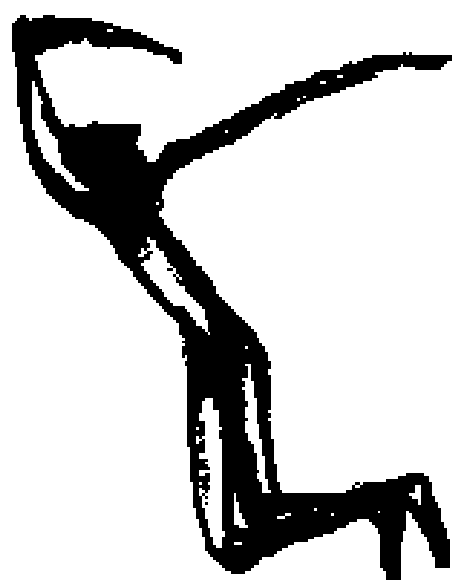
Troisième citation

Mamie est bien malade. Le docteur viendra ce soir, en attendant je t'en confie la garde.

AOI

*”...et les bonds allongés étaient trop proches
de l’envol pour que je puisse cesser d’essayer
et d’essayer encore après chacun...”*





XII

Deuxième apparition de la figure du grand-père dite “le grand jeu”

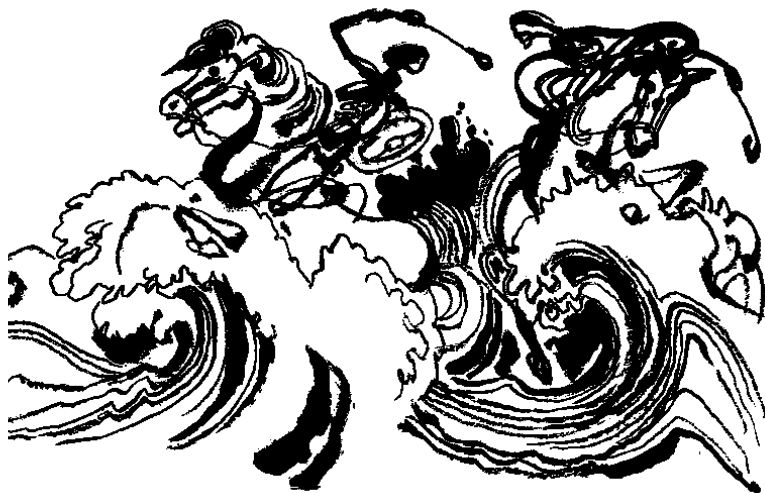
Faites vos jeux, rien ne va plus...

Ses premières absences m’avaient irrité: qu’il pût perdre un neuf d’atout, qu’il délaissât un sept de soleil ou dédaignât une scopa, m’apparaissait si improbable, si contraire à sa compréhension des cartes et à son acharnement au jeu, que j’y voyais une gentillesse mesquine à mon égard, et il m’importait peu de vaincre si ça devait être par complaisance de l’adversaire. Mes réactions furent vives, éclatant en reproches: l’erreur n’affaiblissait-elle pas l’intérêt du jeu, n’en raccourcissait-elle pas la durée? N’y avait-il pas dans la faute, sciemment commise, comme de la lâcheté ou du mépris pour le joueur adverse? Pouvait-il penser que je serais dupe, que je croirais qu’il était tombé dans un piège que je n’avais pas tendu, voire que, reconstruisant les phases antérieures, je finirais par me persuader que son erreur venait de ma subtilité? Il semblait, alors, confus, comme s’éveiller et jurait qu’il n’y avait eu de sa part qu’inattention, faisant mine de rejouer le coup, ce qu’évidemment je

lui refusais, préférant, s'il le désirait, recommencer la partie ou changer de jeu, après lui avoir laissé reprendre ses forces ou ses esprits...

Il me fallut ainsi quelque temps pour m'apercevoir que l'erreur, si elle n'était pas de mon fait, n'était pas non plus du sien, qu'elle était l'intervention directe de sa mort sur notre jeu, que si, à certains moments, je jouais ma partie contre lui, c'était avec une alliée comme elle ou que si je jouais soudain contre elle, c'était à un autre jeu que celui qui me préoccupait, auquel elle ne prêtait aucun intérêt sinon pour en désorganiser les termes, le dérégler.

Dans le même temps elle intervenait sur l'histoire qu'il avait l'habitude de raconter, en prenant possession de son sujet ; elle l'attaquait comme on voit le temps attaquer les couleurs, les affaiblir jusqu'à remettre au jour la toile et en user la trame, sans netteté, sans programme apparent, mais suivant les unions imprévues de l'air, de la lumière et des matières qui corrompent ici plus profondément que là, sauvegardant ailleurs une zone qui, sur ses bords, s'étirole, à l'endroit où se chevauchent deux sujets, deux couleurs, deux moments distincts du travail, deux chimies différentes. Il devait y avoir une cohérence nouvelle cachée derrière le radotage, plus malaisée à saisir, mais plus essentielle et qui s'installait chaque jour davantage au cœur de l'ancienne comme un discours de la mort elle-même lové dans les creux oubliés du vivant.



Ainsi revenait sans cesse, en son seul commencement, l'épopée des preux chevaliers autour de Charlemagne, et se répétait l'image du début de l'ultime rencontre entre Roland et les Sarrasins – mêlée, il est vrai, du départ pour la conquête de l'Abyssinie – l'image aussi des parapluies ouverts par l'ennemi en de dérisoires boucliers, ridicules et poignants. Cela tenait bon ; et lui, chien sous la table... Mais ne lui avait-on brisé quelque membre ? Il n'avait pas même conscience de l'avoir oublié. Et Saint Louis Gonzague ? Il en avait perdu jusqu'au nom. Jamais il n'avait eu quoi que ce soit de commun avec lui. Mais ne m'avait-il pas dit qu'il était devenu roi ? Les rois n'intervenaient jamais dans son histoire. La seule chose que l'on sût d'eux, c'est qu'ils étaient

morts, sauf le Négus, mais il est plus que roi. La traversée? L'attente sur les flots? La tempête? Ils étaient partis; ils étaient arrivés.

Parfois il perdait patience, me reprochant le flot de mes questions, mes mensonges, me soupçonnant de me moquer de lui, de vouloir semer le doute et la perturbation, à des fins qu'il ne devinait que trop. Voilà qui était peu respectueux ou tout simplement peu charitable. Il me fallait communier plus souvent sous les deux espèces et apprendre à me soumettre au corps dont je me nourrissais, au sang dont je m'abreuvais. Oserais-je prétendre qu'il ne me l'avait pas enseigné? Pourquoi ne le lui disais-je jamais?

Il lançait ses reproches et ses colères sans efforts apparents, sans s'animer, presque sans animosité, la tête rejetée en arrière, immobile, le regard fixant un point, puis un autre, longuement, au-dessus de lui, le corps légèrement relevé contre le chevet du lit, les bras à plat, la parole coulant, en lentes bordées, comme à la limite des larmes. On disait qu'il s'agitait la nuit, menaçant, qu'alors l'œil devenait fixe à faire peur, qu'entre deux sommeils il semblait conscient de la mort et s'était parfois efforcé d'y entraîner ma grand-mère. Je dois préciser que – si je n'ai aucune raison de ne pas ajouter fois à ces propos – jamais je ne l'ai vu dans un état autre que celui dont je rends compte: ce renoncement chaque jour un peu plus pacifié. Sans quoi je n'aurais pu le regarder avec tant de patience et d'intérêt, supposant un itinéraire

à l'œuvre de la mort, l'imaginant dans son corps, la constatant dans ses effets, demeurant près de lui chaque fois que les va-et-vient étrangers ou mes jeunes obligations me le permettaient, l'écoutant sans crainte et sans remords, avec seulement ma compassion naissante ; jamais non plus je n'aurais pu user chaque jour davantage de compromis, admettre que je pouvais faire erreur, le prier de me pardonner mon arrogance et mon orgueil et mes cruelles questions et ma perverse mémoire et ma diabolique attitude, lui proposer de nouveau les cartes, lui laisser le choix du jeu et le soin de battre, ne pas lui faire remarquer les fantaisies de la mort ; jamais enfin l'irritation n'aurait si aisément cédé à la fascination.



XIII

Rêves de Josué, éléments d'une autobiographie

Et qu'étaient d'autre en fait toutes ses mises en scène, toutes ses mises en place qu'une unique, lente, longue préparation à la mort ? Il s'y prenait toujours avec une patience et une minutie infinies, s'oubliant dans les préparatifs à en perdre le souffle, s'abîmant dans des rigidités houleuses, figeant, le temps d'un spectacle, des contradictions mouvantes, comme la forme immobile s'extrait du mouvement du corps, comme un volume posé sort de la course du tour, de l'ébullition du métal ; comme un objet se gorge du temps passé à le construire.

Sans doute cherchait-il à refaire sans cesse la diaphane construction entrevue, ces fins d'après-midi de printemps, quand, enfant sage emporté dans les troubles de l'adolescence, il aimait s'asseoir sur les bords isolés de cette île en prière. Le chuchotement de l'eau, vagues caressantes aux allures perverses qui fouillaient chaque anfractuosité des rochers avec des bruits de succion délicieux, les murmures éclatés des passages d'insectes dans l'humus, du vent dans les feuilles, les

bourdonnements, les sifflements, quelque voix lointaine rythmant des jeux insouciantes et sauvages, l'appel de l'angélus dont le tintement couvrait les bruits mineurs et se mêlait à la respiration des flots, le laissaient dans un état de renoncement et d'apaisement que la prière, fervente et prétentieuse, venait encore aggraver. C'est là que la mort, dans ce qu'elle a d'union intime avec les vies les plus ténues, lui avait semblé le seul sujet digne de réflexion.

AOI



XIV

Autre citation

“Voui monsieur! et double carburateur! comme
je vous le dis!”

XV

Spectacle de Josué dit "le festin chez Nausicaa"

Josué avait pensé à faire d'abord donner les danseurs. Il savait que le mouvement de la danse, bien qu'une fois pour toutes réglé, présente de telles tensions que quiconque peut, sans hésiter, s'y reconnaître sans peine... Objet de temps et d'espace, la danse, objet encore, ressemble trop à chaque instant à chacun pour qu'on ne veuille s'y perdre... On serait allé chercher de vieilles cithares, et lui-même aurait réglé, sur un instrument complexe qui permet de passer insensiblement d'une note à l'autre sans qu'on puisse clairement percevoir de rupture, des mélodies émouvantes parce qu'on croyait confusément entendre, malgré toute leur diversité, son après son, le même son, timbre après timbre, le même timbre... En même temps que la musique aurait enflé, se serait installée dans l'espace, elle en aurait transformé l'occupation... Sans qu'ils puissent savoir pourquoi les spectateurs auraient été rejetés sur les bords de la grande salle, comme si la musique avait été un globe électriquement chargé, avait été dotée d'une force centrifuge,

poussant l'auditoire... Elle aurait été là, solide, au centre de la salle, et lumineuse aussi, d'une luminosité qui aurait semblé pousser des dalles même du sol et rester collée aux grands plafonniers d'acier, en laissant le reste de la salle dans la pénombre habituelle. Josué aurait aimé lancer ses notes comme des balles, les faire se perdre à l'oreille et soudain les faire resurgir, partant ici et là rebondissant. Il aurait parlé d'amour, d'un amour mourant et ridicule, et de grands rires, qu'il aurait suggérés ou soutenus, auraient fusé de l'assemblée, peut-être inattentive, mais saisie, pénétrée, travaillée par les mots, cadencée par le discours, le conte ou le mythe... L'image aurait été trop proche de ce que chacun aurait pu connaître: il aurait été question d'un borgne qui aurait longuement tissé un lamentable filet pour surprendre deux amants et qui se serait pris lui-même dans son piège, d'un pauvre boiteux qui –à force de s'apitoyer sur lui-même et de prendre chacun à témoin de son infortune– faisait envier le sort de son rival, d'un jaloux dont la jalousie tissait les liens des amants qu'il dénonçait... Et il n'y aurait eu personne dans l'assemblée, qui n'aurait voulu être pris dans le même filet...

Il disait ces mots qui volent et

les danseurs sortis d'invisibles coulisses qu'aucune scène n'aurait bornées, auraient dansé les gestes mêmes de la vie... Et de les regarder ou seulement de les apercevoir était comme si le regard n'allait rien changer à la vie alors qu'il en était changé, tant

étaient d'apparence parfaite la mesure des pas, la mouvance des corps et l'allure des bras...



La danse prolongeait les regards des spectateurs de la vie des danseurs. Et Josué aurait su, par moment, interrompre la musique et laisser la danse seule rythmer la danse, les pas cadencés devenant à eux-mêmes le but de la danse et son prétexte... Et quand il aurait à nouveau lancé la mélodie il aurait su la modeler sur la variété de l'instrument, épanoui de tout ce qu'il permet, formant, formé et transformé de séculaires mélodies. En même temps, il aurait joué de la sauvagerie d'instruments monocordes tendus et vibrant par la seule vigueur des archets.

Les mouvements de la danse auraient tellement dû aux travaux et aux gestes de ces paysans bercés par la mer, et s'en seraient pourtant si évidemment libérés, se développant en propre, jouant avec la musique, jouissant pleinement, seulement, du corps, travaillant les seules liaisons des corps entre eux, à l'exclusion de tout autre intermédiaire, qu'aucun, pas même Josué, n'aurait pu faire, dans l'assemblée subjuguée, la part entre le plaisir de se revoir dans les gestes familiers et la jouissance des gestes pour eux seuls... Le comble aurait été atteint quand la danse des hommes se serait soudainement ralentie, pour tout aussi soudainement repartir en inscrivant dans les corps et les yeux tout le mouvement des vagues...

Je n'eus de cesse alors que je ne lui eusse demandé de dire et figurer pour moi la vie d'Ulysse.

AOI



XVI

Folie de Josué

Tout est dit, tout nous est dit, bas les masques ! Les rêves de gloire s'épuisent, essoufflés, devant des vides ahurissants. Les pages blanches demeurent sur des tas de feuillets souillés. Suprême radoteur, bègue ou répétiteur, tu dois accumuler les mots, les choses, les couleurs, les idées, pour parvenir à l'oubli de ta propre impuissance. Au moment où tu crois que ta pensée s'élance vers des champs inconnus, tu reconnais ton propre regard dans les choses nouvelles.

La fuite dans le rêve ou l'action te ramène toujours à ton point de départ. A la dernière page du livre, lors de la dernière note de la symphonie, la dernière trace te renvoie dans le tourbillon des choses dites, écrites, écoutées, entendues ; seul t'importe le vertige – ou vestige – perçu dans l'affolement des mots, des idées, des sons, des couleurs... Le vestige des choses quand tout écho s'est tu.

Et tu reproduis ta mort dans chacun de tes gestes.

AOI

XVII

Et il parlait ainsi dans la grande salle

Troisième apparition de la figure du grand-père, autres éléments d'autobiographie

Je suis incapable de commencer à parler (pensait Josué) sans que s'impose à ma mémoire ce vieil homme à qui je dois le goût des histoires. C'est lui qui m'a servi d'intermédiaire avec des millénaires de récits.

Je me souviens qu'il remuait des quantités de balivernes, qu'il se lançait dans d'énormes histoires à dormir debout qui ont duré le long des jours, des semaines, des années ; rien ne lui était étranger, des pairs de France à la conquête de l'Ethiopie, des Sarrasins de la légende aussi cornus qu'ils devaient le paraître à l'imagination populaire de l'an mil, au général Cadorna et à la moustache (i baffi!) du Négus ; c'était une seule histoire, dite comme d'un seul souffle, dans un seul discours qui embrassait tout son savoir et toutes ses illusions. Il m'a ainsi tenu en haleine des années durant au récit de ses aventures. Je me souviens surtout de quelques récits plus forts que les autres, parce que leur évocation

était devenue incantatoire. C'était le cas, notamment, de ces voyages en Enfer qui s'ouvraient immanquablement par la phrase que Dante voit inscrite au-dessus de la porte qui ouvre sur l'Enfer. Ainsi, au début de chacun de ces récits, il m'engageait, solennellement à quitter tout espoir. Evidemment, j'ai longtemps cru qu'il avait accompagné le poète dans son voyage.

L'autre personnage était Orlando. Il avait surtout retenu de L'Arioste qu'Orlando, étant furieux, devait être ivrogne. J'ai gardé ainsi le souvenir de quelques-unes de ses grandioses beuveries où le héros finissait par perdre la raison. Le héros, mais pas mon grand-père – tête trop dure pour se laisser glisser dans la folie. Il semblait avoir connu tous les papes du plus incrédule au plus saint et le récit le présentait lui-même comme le bouffon d'une légion de Borgias; à travers de complexes métempsycoses il se retrouvait parfois dans la peau d'un chien : il ponctuait alors sa narration par la phrase rituelle : "Moi, qui en ce temps-là étais chien, j'étais couché sous la table et j'ai tout entendu." Comment dire ? Pouvais-je comprendre qu'au grand banquet de la parole, mon grand-père, en somme, n'était pas convié, mais qu'avec la fidélité de la bête, il pouvait rendre compte de chaque mot, de chaque geste, de chacune des histoires ? J'ai retrouvé un jour dans une nouvelle de science-fiction ce même type de personnage, dérisoirement indestructible : le caporal Cucchoo. Les

innombrables rides de son cou étaient à mes yeux autant de cicatrices laissées par ses décapitations. Son auriculaire droit avait été broyé par une bétonnière : il gisait près du loup ou du boa au fond de la gueule desquels il avait plongé la main et qu'il avait retournés.

XVIII

Il s'appelait Gustave

Eléments d'autobiographie dits "un amour de terre"

En fait, tout avait commencé au moment où, mû par quelque désir anodin sinon innocent, alors qu'il se promenait sans autre but que le plaisir de sentir peu à peu la fatigue envahir ses muscles et l'oppression monter dans sa poitrine, au sortir d'un sous-bois, comme d'une plongée, ou comme s'il devait soudain s'enfouir dans cette ouverture d'herbes caressée par un soleil languissant, juste avant le grand piaillage des oiseaux, à l'instant du déséquilibre, au point culminant du silence, (et peut-être son geste avait-il pour but de combler ce vide illusoire), il avait tendu le bras pour saisir au passage, au bout d'une branche penchée dans cette attitude d'offrande que savent parfois (pour quelles mystérieuses raisons?) prendre les arbres, une fleur ouverte, d'un blanc lumineux aux reflets roses, vieillie déjà, bientôt fanée, tombée... La sentir là, entre ses doigts, lui fut d'abord douloureux; il

l'avait, tout en marchant, prise entre les dents, et en mâchonnait le pédoncule en rejetant sur la brutalité du passage des ombres peuplées et humides du sous-bois à l'étendue sans protection, le malaise qu'il avait ressenti. De ses dents exprimant une sève verte et maigre, il avait atteint les pétales qu'après un instant d'hésitation il avait écrasés franchement. Aussitôt c'est le goût de la terre humide, son odeur pénétrante qui semble d'abord épanouir les papilles avant de s'installer dans les narines et la gorge, qui l'avait saisi. Après s'être rapidement assuré qu'il était seul, il se baissa et arracha une touffe d'herbe à la terre, en prenant garde de ne pas laisser sa main glisser. La terre, humide, avait aisément cédé et une motte, aux effets de perles noires aux radicelles, alourdissait la touffe, répandant, comme d'un flacon entrouvert ou d'un vin depuis longtemps veillé, des effluves discrets et profonds. Comme par distraction il avait, d'une seule main, fait remonter la touffe jusqu'à sentir, au bout des doigts, l'humidité granuleuse de la terre. Marchant toujours, il avait conservé ce contact de la motte, s'étonnant du calme qui s'en dégageait, rêvant aux innombrables vies qu'il devait transporter au bout du bras. Sous l'effet de l'immobilité, sans doute, sa main, aux interstices des doigts et à la paume, devenait moite; il fit alors passer la motte dans la main, délicatement d'abord, il l'y posa, comme on fait d'un oiseau, sans presser, sinon pour lui transmettre un peu de chaleur, ou comme on fait

des poussins pour leur faire boire le vin chaud sucré, ou comme on caresse, en s'effrayant un peu du creux palpitant, la tête d'un nouveau-né; après avoir quelque temps profité de la fraîcheur nouvelle qu'elle donnait à sa main, il commença à l'effriter, la pétrir, l'écraser, ou la former au moule de ses doigts refermés sur la paume. Il avait alors songé, mais sans oser le faire, rejetant l'idée comme inutile, étonné et vaguement écoeuré d'avoir pu se la formuler, se raisonnant, dégageant, étendant, éclairant sa banalité, et en même temps repoussant les images de retour, de cris, de roulades, de jeux, d'inconscience heureuse qu'elle charriait, à la porter en bouche, en apprécier la saveur, la réhumecter, la faire sienne, l'avalier. Il passa la boule, dont les cheveux d'herbe s'étaient ou bien perdus ou bien agglutinés, dans l'autre main, comme s'il était nécessaire d'en achever la forme, et la lança au loin avec force (il ne voulait pas penser avec rage), d'un tir tendu, se réjouissant de sa trajectoire, déçu toutefois par sa chute si proche.

Ce qui resurgit, le soir même, fut la banalité du désir brutal qui l'avait saisi; il se reprochait pourtant d'avoir pensé "banal", quand cela tenait plutôt de l'évidence. Un vague remords renouvelait le tiraillement des muscles du bras au moment du jet; le plus troublant était l'inquiétude à se figurer que l'objet n'était que prétexte, image de son refus, non de s'ouvrir à ce bout de terre pétrie mais de considérer les évidences. En même temps il sentait manquer à son

palais, à sa langue, à ses joues, le goût de la terre. Il avait beau, salivant et se forçant à rappeler ce que ses narines connaissaient, imaginer les boules de terre se défaisant dans sa bouche, ses dents crisser sur des grains durs, sa langue se rétracter sous la matière fondante, sa gorge se serrer dans le refus d'avaler, il ne se donnait que la comédie d'un manque. Il le sentait bien à la pointe de sa langue qui ne pouvait aller fouiller dans les interstices des dents ou entre les gencives et les lèvres ou les joues, les débris installés. Il se persuada, en brûlant sa bouche d'un quelconque alcool, formant sa langue en réceptacle, gardant et tournant sa gorgée de liquide à l'affût de sa propre haleine remplie de parfums chauds et fugaces, qu'il est des plaisirs plus subtils et, à proprement parler, plus essentiels.

AOI

XIX

Deuxième apparition d’Ulysse, le rêve de Pénélope

QUANDO

*mi dipartì da Circe che sostrasse
me più d'un anno* LÌ

- ULY Aller d’ici à là et revenir n’est rien
ce qui compte
C’est ce qu’on passe en rêve, en peurs, en fuites
et en retours renouvelés
- PEN Allées et venues
(Comme une toile qu’on tisse
et qu’on détisse
seul le temps passé – dans le secret –
a fait la différence)
- ULY Faits et défaits
(Comme un voyage où l’on va
d’où l’on revient
Seul le temps passé a fait la différence
L’espace brisant les secrets)
Je n’ai, algébriquement, pas eu de routes
Il ne me reste de l’espace
Que le temps que j’ai vécu

AOI

XX

Cinquième citation

Ne parlons plus de feu le héros

Explication de texte

Non, tout cela est inutile. Inutile ?

Et si je vous disais que

et troisième essai nécrologique

*Né le 20 juillet 1890 à Angers (M. & L.), lui, le
Docteur (M.D.) avait fait ses études de médecine et de
pharmacie à Paris ?*

Et si je vous disais que

*Docteur en Médecine, il avait été pharmacien
d'aphonies, prenant des responsabilités syndicales...*

D'aphonies – oui –

puis au sein de l'Ordre

Et

Professeur de zoologie et parasitologie jusqu'en 1961

Bien sûr

Bien sûr

Regarde, Dieu, regarde

XXI

Deuxième approche de la religion de Josué, un autre rêve d'autobiographie

J'organise, autour d'une réplique, d'une seule
réplique, une histoire infinie

AOI

Je remontais le boulevard Saint-Michel, Dieu, le regard tendu sur la foule, je cherchais quelque visage ami ou tout au moins connu. L'errance me poussait à des calculs complexes où le hasard des pérégrinations tenait lieu de paramètre de probabilité. Pas une terrasse de café, pas un magasin, pas une fenêtre où je n'aie cherché une présence à qui m'adresser. De Sébastopol au Châtelet, par-dessus la Seine, badaud d'Horloge ou de cathédrale, amateur d'oiseaux exotiques, spectateur de départs policiers, contemplateur de l'écoulement du fleuve, rêveur autour de jardins, lecteur attentif de menus identiques, admirateur de reproductions bêtes, je m'étais engouffré dans le boulevard au départ fourchu comme on entre dans une maison amie... Je marchais



depuis le matin, partant de la Bastille, remontant vers la gare de Lyon, redescendant, n'osant pas même entrer dans une brasserie de peur de tomber sur des visages fermés, indifférents, des bonjours de commande. La foule du boulevard avait, en ce début d'après-midi, avalé ma faim, élargi mes sens, aiguisé mes impressions, excité mon espoir de rencontrer quelqu'un à reconnaître ou à connaître... Toutefois, au fur et à mesure que je marchais, mon allure s'accélérait, comme si les jardins du Luxembourg avaient pu être le lieu de toutes les rencontres, de tous les rendez-vous inattendus... Je continuais à regarder mais le boulevard, de toute évidence, ne comprenait pas ce que je cherchais, il n'y avait là qu'ignorance, bousculade, et je prenais toujours soin d'éviter les contacts, marchant sur le bord du trottoir, étourdi de bruits, de visages, d'autos, de fumées et de l'envie mordante d'adresser la parole à quelqu'un.

AOI

Bien sûr

XXII

Quatrième essai de nécrologie

Le roman autobiographique lui avait paru tentant... Et puis... il avait imaginé la vie d'un homme quelconque, du commun, pris au hasard dans un fichier d'état civil, n'offrant à la vue aucun caractère particulier, et à l'esprit rien qui pût le satisfaire, qui pût permettre le moindre rêve, le plus minime intérêt; il se promettait d'en pousser la présentation à un point tel que l'intérêt serait surgi du détail même du texte.

XXIII

Quatrième essai de nécrologie, suite

Dans quel milieu était-il né ou fallait-il le faire naître ?

AOI

N'y avait-il point déjà là matière à présentation, à digressions ? Ne fallait-il pas découvrir – pour bien comprendre et bien rendre la vie – ces infimes détails qui trop souvent nous trouvent aveugles et auxquels, jour après jour, nous nous formons – ou conformons : poignées de portes, qui, selon qu'elles sont ovoïdes et fraîches dans leur éclat de porcelaine, ou anguleuses et raides, sortes de poings de métal plus ou moins cossus, plus ou moins solides, sollicitent autrement la main, lui donnent forme et mouvement, engagent plutôt l'action du poignet ou celle du coude ; abat-jour humblement posé sur une lampe en bois blanc tourné, diffusant discrètement une lumière chiche et amicale dans le renfoncement du mur près du lit, ou appelant le repos du regard sur son fond mauve un peu passé aux grandes fleurs rose pâle sur

l'étroite table du coin du salon, ou couvant, au centre du plafond, la lumière franche de la cuisine, blanc-gris, poisseux au toucher ; pince à linge à l'odeur de bois, conservant dans ses fibres humidité et sécheresse, ou sorte d'attache en métal protégée par un revêtement synthétique, moins propre, sans doute, au rêve, mais se pliant davantage à l'imagination des doigts, conservant les effets de torsion, ridicule dans sa soumission, et faisant étrangement corps avec son ressort.

XXIV

Autre essai d'un rêve d'autobiographie

Les vêtements étaient d'un enjeu plus évident.
AOI

Je savais que, selon qu'ils montreraient –ou non– telle ou telle origine plus ou moins appréciée, ils me vaudraient honte ou tranquillité... Je commettais pourtant de régulières bévues : ce qui m'avait séduit chez ce tailleur que mes parents retrouvaient chaque printemps avec une régularité qui me semblait éternelle, faisait rire mes camarades... Cette veste – qu'à dessein j'avais choisie en velours à larges côtes, à boutons de métal, et un peu ample – ne m'attirait que moqueries. Ces chaussures lourdes, à épaisse semelle, que je rêvais de conserver des dizaines d'années, pour lesquelles je m'étais soudain pris d'affection à l'idée des longs services qu'elles devaient me rendre, furent bientôt remisées pour que cessent les railleries.

AOI

J'en étais arrivé à considérer mes fautes de goût comme un défi, une manière de vivre...

XXV

Deuxième suite à une tentative d'autobiographie

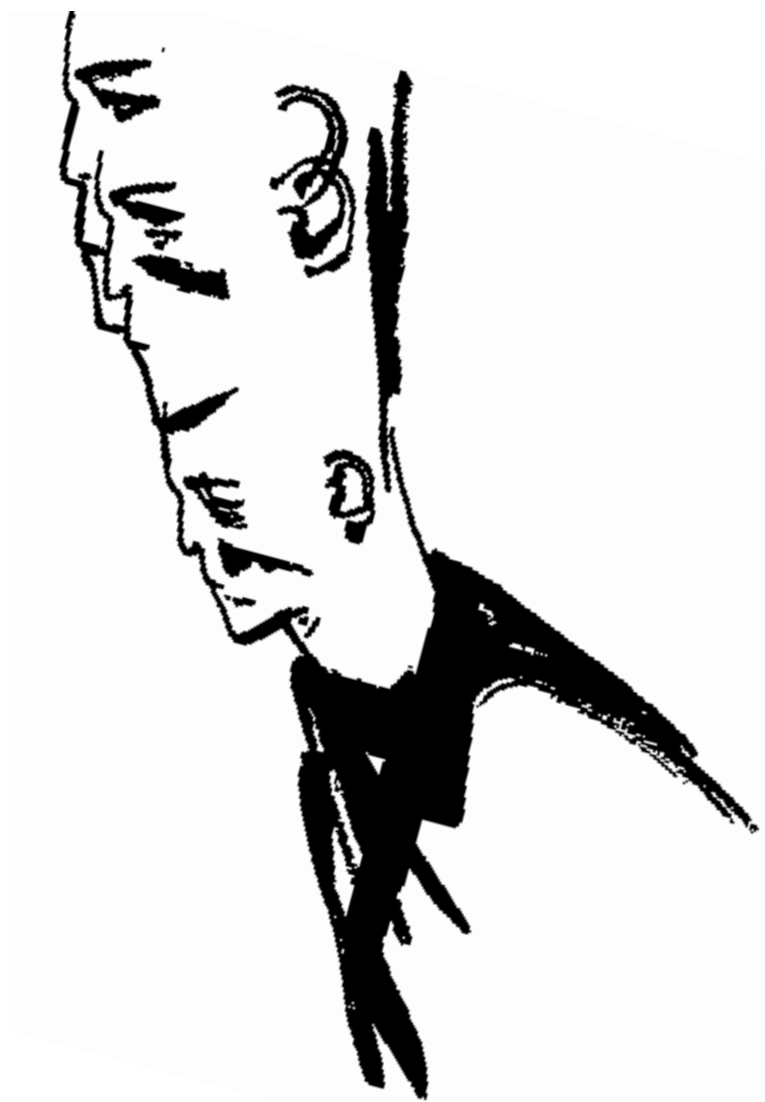
Et ne fallait-il pas que j'en arrive là ? ... Seuls les rêves que je pouvais accrocher aux objets quotidiens déterminèrent mes choix : la saison pouvait être à la canicule, si, ce jour-là, pour un film, un texte, un mot, mon humeur était à l'aventure banale, j'endossais le vaste imperméable beige, en serrais la ceinture, et enfouissais mes poings dans ses poches profondes ; je troquais volontiers mon porte-documents contre une mallette de peintre dont j'aimais le bois verni, la petite poignée, les attaches métalliques et la rigidité ; j'y plaçais mes cahiers et mes notes en rouleaux séparés, une bouteille d'encre de Chine, et une plume à dessin.

XXVI

Où l'on revient à la suite d'un essai de nécrologie

Il lui semblait possible d'élargir encore la vision ou le récit en présentant par le menu la vie, le caractère, les habitudes des amis. Chacun n'était-il pas, à sa manière, un autre héros possible ? Les membres de la famille, et les amis de la famille, ainsi, pendant plusieurs générations

.....
.....
.....
.....
.....



XXVII

Essai de nécrologie, suite et fin

La grossesse de la mère et les rapports particuliers qu'elle avait alors entretenu avec les choses et les gens, singulièrement le père, lui semblait exiger la plus grande attention; il regrettait de ne pouvoir sans risque s'aventurer à une sorte de récit du dedans, la période de grossesse telle qu'avait pu la vivre son fœtus de héros; il attachait une importance extrême aux longs moments passés au choix d'un nom... Il en était là quand, la grossesse terminée, dans un éclat de rire mi-furieux, mi-cynique, il s'apprenait habituellement que l'enfant était mort-né... Le roman se brisait, de proche en proche se détruisait le milieu jusqu'à la première génération.

AOI

XXVIII

Sixième citation

“Tranquillisez-vous ma bonne amie...”

Les caresses de Mme *** agirent sur Camille
comme un baume.

AOI

XXIX

Approche d'une autobiographie (deuxième tentative)

Toute son enfance avait été une longue et heureuse inconscience, du moins désignait-il comme son enfance tout ce long temps de sa vie où il était demeuré inconscient même que l'on pût se trouver heureux ou malheureux... Quand il avait découvert la musique, il lui avait semblé que la montée musicale de l'opéra et les effets qu'elle produit offraient une image bien proche des sentiments qui ensevelissent l'enfance : il vivait les récitatifs, ces sorties hors du bain sonore, ces suspensions dans la vie en acte, cette distance qui permet de commenter et de se voir être, comme le rappel de ces moments où il s'était rendu compte de sa propre existence, et la déchirure du final où l'on demeure encore un instant – presque hébété – assis à savourer les derniers échos du bonheur, tout en sachant que là se termine l'éternité, comme la découverte de l'existence d'autrui, comme si l'opéra, dans la confusion mélodieuse de ses caquetages et de ses harmonies, avait été la mise en forme musicale des échos du monde tels qu'ils doivent parvenir à travers



les marées de placenta, jusqu'au fœtus vibrant de toutes les vibrations du monde, à la fin de quoi il faut, à travers l'étroit pertuis, aller s'adonner à la distinction du monde.... Et il se disait encore que tous ces échos qui, aux plus imprévisibles moments, nous saisissent, persistant longtemps après l'audition, figurent l'enfance toujours présente en nous. Ou encore, rêvait-il, l'enfance est phrase de poème riche en possibles, ponctuée par la conscience d'être un qui peu à peu se sait plusieurs; ainsi lorsque, longtemps après la lecture, l'impression subsiste et se multiplie encore, créant d'écho en écho son épaisseur propre, et comme une image condensée de son propre éparpillement.

L'enfant qu'il avait été avait vécu dans un monde uniforme: le temps n'y avait aucune prise, tout s'y réduisait, il ressemblait à tout et tout s'y rassemblait. Il cessa d'être enfant quand il connut la mort: celui qui mourait emportait un morceau de sa propre vie; ce n'est pas tant le passé qu'il regrettait (la mort ne lui avait, immédiatement, donné aucun relief particulier) mais tous les futurs possibles, au moins l'une de ses vies possibles; il était, et avait été multitudes et il continuerait à l'être, à une exception près; il était amèrement satisfait à l'idée que ceux qu'il était ne pouvaient disparaître sans lui...

AOI

XXX

Autre citation (septième)

“Et du haut de la colline on pouvait embrasser toute l’immense étendue”

et quatrième apparition de la figure du grand-père

Le vieux avait pourtant un jour cessé de parler. Sans brusquerie, avec une lenteur presque calculée, la parole s’était affaiblie, désaxée, éteinte. Le mal qui rongait ses viscères, transformant ses intestins en masses aqueuses aux relents fétides, affaiblissait sa langue, durcissait son esprit, s’attaquait à sa verve. Les premières atteintes du mal se firent sentir au moment où les lourdes chaleurs d’août pèsent, silencieuses, sur la ville désertée ; elles provoquèrent l’hébétéude de l’esprit, la lassitude des membres, une sorte d’atteinte apathique, de prostration plus étonnée que douloureuse, de dégoût doucement accepté. Il se tenait de longues heures entouré de la puanteur de son toscan, sans se plaindre, assis, comme dans une méditation de vieux sage, ou une somnolence les

yeux ouverts. Il se laissait patiemment examiner, se pliait aux analyses, écoutait gravement, sans reproche, sans plainte, avec une sorte de lassitude soumise, de prétentieux diagnostics qui ne savaient parler que de vieillissement, d'ulcère ou de résurgence inédite d'une ancienne et insoupçonnée maladie tropicale, et puisque l'impudeur de l'écrire veut que je donne davantage de détails je vais le faire, puisque ces trois mois qui ont précédé les ultimes souffrances sont toujours pour moi d'une continuelle leçon, puisque c'est pendant ce temps-là que j'ai emmagasiné en moi cette expérience qui a réglé toutes mes relations ultérieures avec autrui. Je ne comprenais pas que mon grand-père, si vif et remuant et impudique et parleur et entreprenant d'habitude, pût se cacher pour rester tout simplement tranquille, que ma mère, qui après tout était sa fille et qui comme telle (ne me l'avait-on pas appris ?) se devait de ne porter sur lui aucun jugement, le harcelât ; alors qu'il commençait à souffrir d'un cancer de l'estomac, les autres le faisaient souffrir d'un autre dérèglement cellulaire : ma mère le traitait de fainéant, ma grand-mère se demandait s'il n'était pas encore, à son âge, à courir les filles, les médecins, goguenards, soupçonnaient la simulation... Il essayait comme absent les plaisanteries des proches, se bornant à cacher simplement son étonnement las et à fuir les regards.

AOI

XXXI

Il souffle sur les collines de Toscane, quand viennent les soirs d'août, un vent léger qui vivifie ; dans les rues de Paris les boutiques s'enflamment et le long des quais on sait la Seine sans la voir comme à Sienne mille jeunes musiciens font chanter les façades brique de la vieille ville.

Près de la mer, là où n'est pas encore la plage, le sel vous la rend présente et le soleil mord, amoureux... Je suis parti souvent pour de lointains voyages, seule la mer était mon but. Ça durait des années et ça recommençait.

Les rues d'Amsterdam se poursuivent. Ronde désespérée.

(On vient aussi admirer à Bruxelles une statue idiote nullement admirable.)

Sienne. Ses murs chauds versent leurs mélodies. Symphonie hétéroclite. Fraîcheur des ruelles ; leurs silences.

Campagnes de Loire. Châteaux pour la plupart inconnus où s'inscrivent et se superposent, les mesures de Du Bellay et Ronsard.

Charmes désuets de ces phrases du Marais, enchâssement des cours.

Simplicité écrasante du Baptistère de Florence
comme de Dante.

Etonné d'être ému devant ce puits qui, dit-on,
vit Ronsard s'éprendre.

Et soudain Laure, la présence de Laure, lieux
palimpsestes.

Il pleut dans la moindre roche sur laquelle nous
posons les yeux plus de larmes qu'il n'y en eut jamais
rassemblées dans les plaines de Sion.

Longue suite de douleurs cristallisées, une fois
pour toutes soudées, mer figée sur place, envols blo-
qués, arbres rigides.

XXXII

Et que dire de la grâce des arbres ?

Quant au reste, il s'égoutte dans mon souvenir. Il n'y est pour rien, notez-le bien, mais je pourrais en faire un testament à ma façon : on pourrait le solder, enfin, s'en débarrasser, si vous préférez... On nous fait bien espérer quelque bombe, mais outre que ce n'est pas très hygiénique, ça ne répond pas du tout au problème posé.

Plus belle que les roses

AOI

XXXIII

(ô fleur de courge... fleur de lilas!)

Le rêve de Josué

La salle frémissait encore de fumées, de cris, de rumeurs musicales, de vents évanouis, d'orgues puissantes; les yeux brilleraient quelques temps encore comme si le spectacle devait se survivre dans la densité des échos, les incertaines vibrations de l'air, l'engourdissement des membres, l'énervement des sens, la lenteur inquiète des déplacements, la mesure retenue des gestes; moment ambigu entre fin et début, entre sommeil et veille.

AOI





Livre II

RÉVERSIONS

Bribes XXXIV à LXVI

Illustrations de Jean-Jacques Laurent



XXXIV

Une errance de Josué

Josué avait cru, à l'époque de sa solitude, que rien n'égalait en douleur et effroi la situation qu'il connaissait : incapable de tendre la main à qui que ce soit, ne parvenant qu'avec effort à conserver avec ses semblables ce minimum de relations nécessaires à subsister, il s'était senti mourir de la mort lente des ignorés. Il ne pouvait prendre la moindre décision qui ne le renvoyât aussitôt à sa propre stérilité... Sa capacité retrouvée (ou nouvelle) à s'entretenir avec les autres, son activité spectaculaire, lui avait donné d'abord l'illusion de rapports nouveaux. Et la salle remplie, bourdonnante, pouvait lui faire croire que chacun prenait plaisir à se retrouver là et à le retrouver... Il connaissait pourtant l'amertume plus subtile d'une solitude plus profonde. Le torrent est ainsi, ainsi sans doute sa souffrance, qui au temps de la sécheresse est ignoré ; dès que l'impétuosité de son débordement le comble, il jouit sans doute un moment de l'intérêt qu'il suscite à coup sûr. Sec, son chemin est tracé, et il remonte loin aux sources possibles, et il dit les écoulements à venir, et l'ignorance est cruelle.

Débordant, il offre ses sources, ses fontes lointaines, les pluies dispersées qu'il rameute ; il fait encore le don de ses profondeurs bousculées, roulées, remontées, poussières humides drainées à en teindre les eaux, galets poussés jusqu'aux bords, nouvellement surgis, nouvellement proposés alors que des millénaires durant ils avaient sommeillé confondus, et l'émoi brusquement jeté alentour est doux. Pleurant de toute la force de sa joie, le torrent sent respirer l'étendue de sa générosité... Il ne s'aperçoit que trop vite qu'il effraie, qu'on le considère de loin, qu'on le maudit.

XXXV

Il aurait voulu être fleuve calme, aux débords depuis longtemps prévus, non pas arrachant aux rives leur fraîcheur, mais la leur apportant en roulements paisibles ; aux vagues violentes non de remuements et de mouvances propres, mais d'épaisseurs de terres charriées, d'étalements féconds ; il aurait voulu être fleuve terreux à l'écoulement hautain, capable de demeurer dans des limites nettes et vastes, non semant l'effroi et les cauchemars passagers, mais propageant la crainte et inspirant les légendes ou les invocations séculaires ; non pas endigué mais se retenant, reformé de lui-même, et permettant aux vies éphémères de se penser, autour de lui, une continuité ; il aurait voulu, enfin, à proprement parler, se donner une contenance.

AOI

XXXVI

Torna a Sorrento Ulisse torna a Sorrento

(.....)

.....)

Aube des Apaches

L'air a pris peur

Remis à plus tard (une aube étouffée
élue au hasard)

des marches ardentes (chargées de fruits selon)
verges océanes (semblables à l'ordre des mirages)

Entre les mots – vallées arides où guette la
mort – loups blancs qu'effraie ma lance au sang noir,
cavaliers de ma seule espérance au cœur torturé

Apaches

qu'arrache ma langue ! long cri à
travers les espaces hululement et vide de mon cœur

Apaches

qu'attache ma
lance (Nuits tièdes où se brandit la lance dure et
chaude)

Amour de ma terre, amour des
femmes de ma terre. (L'eau recueillie dans les grands
puits gardés a la fraîcheur des regards apaisés)

XXXVII

“ Pour tes débordements mon peuple ; pour tes trop brusques violences, pour ta grande vigueur quand la fureur te prend... ”

(Torna a Sorrento Ulisse torna a Sorrento la canzone della Sirena ci batte ancora la terra e i fianchi del Vesuvio. O morte ! ad ogni passo...)

Et dans la grande salle
il disait

Autre folie de Josué

Je tourne ainsi. Chaque jour. Je tournerais tout aussi bien sans tout ça... Mais quelque chose me dit qu'à tourner ainsi de la sorte je finirai par trouver sinon une issue (grands dieux, non ! je n'en demande pas tant !), du moins un sens (je crois que c'est ainsi que ça se nomme : un sens, oui, oui, un sens) je ne sais s'il est besoin de faire preuve de grande prudence, ni si je risque quoi que ce soit ni même s'il fallait vraiment que j'en arrive là... Mais chaque jour ça recommence. Ça recommence de même manière. Si je n'étais pas aussi équilibré, aussi plein d'assurances ou en tout cas de sens (je crois que c'est bien ça, de sens,

c'est exactement le mot qui convient), je crois bien que je finirais en déchet ou épave, perdu corps et âme dans une immense beuverie ou inlassable drogue (dit-on droguerie ?) (Non, je crois que c'est autre chose... il faut toujours appeler les choses par leur nom...): il en est pourtant qui insinuent parfois des perfidies. Non, vraiment, tout ça ne m'atteint pas... Je sais bien ce que parler veut dire, et ce que vivre signifie, et quel est le sens de... Mais laissons, comme dit l'autre, repris bien souvent, les mots enterrer les mots et poursuivons... Il faudra quelque jour que je raconte par le menu l'histoire de ma vie, des gens très bien le font je

Il dit ces mots qui s'envolent et

septième nécrologie

“ Et Jacques aussi est mort,
non, lui non plus n'est plus ”

Quelque chose là-bas mûrissait

AOI

XXXVIII

À l'aube des Apaches, suite

Tambours battus jusqu'à l'aube entendus rythmés au fond des gorges séculaires rythmant nos nuits dosant nos pas jetant nos ombres doubles sous nos pieds tambours d'oubli au creux des nuits

La première colonne avançait, rutilante, ses formes unies d'un même ensemble, certitude parée des attraits de la mort réglementée, sûre.

Appel éloigné de la lune

Inouï

Appareil fini dans le moindre détail. Colonne renversée, colonne inusitée, bélier des nuits.

Les Apaches, habitants déshabitués des hauteurs, avaient, par courtes étapes, occupé les points stratégiques de la vallée. Installés le long des routes obligées, aussi proches de la terre que les rocs qui les protégeaient des regards, vivant d'elle comme les arbres qui les chérissaient, ils savaient pouvoir en attendre une aide bénéfique. Terre auxiliaire de ce peuple d'Antées. Ils

Apaches, enfouis là-haut, rigoureusement barbares, préparant leur défense comme on s'apprête au rite funéraire, chargés de toutes les foudres, de toutes

les joies, vibrant de l'amour de leur terre, contre les loups de l'au-delà des mers, exemplaire vigueur, Apaches...

Et il disait ainsi dans la grande salle

(Quelque chose là-bas mûrissait, se creusait, puissant, douloureux, se travaillait entre les mots.)

Comme une note

Entre les mots. Ou, si c'est à l'intérieur des mots, dans cette lourde histoire que chacun d'eux porte avec lui... Ce sera alors entre lui-même et tout ce qu'il a été. On sait bien que la clef des temples n'est pas dans les temples eux-mêmes, mais ailleurs, derrière ou tout autour, que le temple ne se comprend que dans la ville qui le pousse et à laquelle il donne cœur ou centre; qu'il est là par une grâce acceptée du paysage, par une qualité inattendue du soleil, une vision particulière de l'eau, mer ou source, que la ville et le temple nous donnent, de surcroît, les peuples qui, à travers le temps, les font être. Ainsi les mots. Il faut les laisser peser, se ruminer d'eux-mêmes, laisser suinter, au-delà même des relations qu'ils ont les uns avec les autres, la charge de sang et de chair dont ils sont pleins et qu'ils vous donnent de surcroît et qu'ils vous mettent dans la tête et le corps, dans la bouche et le souffle. Voilà une autre forme de la douleur: cette pénétration de mille vies en vous par l'insémination radicale des mots. Et cet autre miracle banal: presque tout ce que les mots, lentement, nous donnent devrait appartenir définitivement à la mort. À

l'image de ces villes englouties et un jour resurgies.
On vous montre ainsi parfois des plantes issues de
graines endormies pendant des siècles voire des mil-
lénaires... dérisoire... mais fascinant. Herculaneum
zombi au laurier refleurir)

AOI



XXXIX

Ils avaient si longtemps, si longtemps vécu sans autre souci que de vivre, épousant les rives du torrent, mage capricieux, aimant et redoutant ses débords pour leur fertilité tapageuse, pour le prix de ses excessives bontés, maîtres de la route creusée par les eaux, jaloux des clefs détenues depuis des temps immémoriaux, mourant des eaux, ils s'estimaient nés d'elles, plantés sur leurs bords pour en sauvegarder l'intégrité et la tumultueuse paresse ! Ils étaient peuple nés des eaux et de la terre, et ils les défendaient avec une fureur tranquille.

Si longtemps ils avaient vécu dans l'unité, si longtemps ils n'avaient reçu qu'allégeance de ceux qui empruntaient leur route, ou en avaient réduit l'insolence par des escarmouches si rapides qu'ils ne les avaient pas vu croître en nombre et en danger.

AOI

XL

Onzième citation

“ Détendez-vous, dit Frédéric, vous prendrez bien un verre de Porto...”

huitième nécrologie dite de l'avancée de la contamination

Né à Nantes en 1897, Frédéric, de son vrai nom Josué, a été l'élève de Josué au conservatoire avant d'être acteur au théâtre dès 1915, avec Réjane, Max Dealy, Jacques Copeau, Charles Dullin, Lugné Poé, Louis Jouvet...

XLI

Et tout avait été, pendant des années, à l'image de ces concerts qu'il goûtait d'abord, croyait-il, par convenance ou convention... Au fur et à mesure que la musique s'imposait, et peu à peu enflait, il se laissait aller à sa séduction, et se disposait à l'entendre de manière à en jouir le plus possible. Elle était, au début, comme étouffée par les bruits du dehors dont elle gardait encore en elle les échos, et lui parvenait incertaine, tremblante. Peu à peu, la disposition des sons le long des minutes s'effaçait de sorte que, alors que chaque son mourant était sans cesse remplacé par un autre, il pouvait, en bandant son attention, réorganiser une autre harmonie comme superposée à celle que la musique, à chaque instant, proposait : l'harmonie construite par l'ensemble de tous les sons perçus en même temps. Le retour de la même suite à intervalles réguliers l'engageait à le faire et lui permettait d'envisager peu à peu l'ensemble comme une composition plastique.

En se répétant, la musique forçait un à un ses barrages, pénétrait en lui se coulant le long de sa peau, se glissant à travers ses pores ; elle s'installait, prenait possession de zones de plus en plus étendues de sa

conscience, y gagnait en force, en assurance ; il ne pouvait plus avoir d'attention que pour elle et se reposait en elle de l'effort fourni pour la saisir davantage ; il laissait opérer l'architecture sonore ; elle l'emportait, l'entourait, bâtissant autour de lui un refuge sans étendue, l'apaisant de tout, le calmait par sa grâce fraîche de petits matins froufrounants. À peine regrettait-il un manque indéfinissable, peut-être la présence tactile des sons....

Peu à peu la gêne l'envahissait. Il perdait progressivement la nécessité du retour des sons, l'architecture ne tenait plus, se délitait ; ces sons maintenant trop présents l'étonnaient ; chacun, bientôt hurlé, s'empâtait de sa répétition, perdait de sa pureté, s'épanchait sur les autres, brisait l'harmonie, le brisait, étouffait l'existence de la musique, l'étouffait, la beauté avortait... Il voulait alors fuir...

(La chaude et douceâtre humidité enveloppait les villes flottantes)

C'est alors qu'il voudrait fuir, mais la route est lancée. Il tentait d'échapper à cette absurdité mais tout ce qu'il parvenait à trouver dans sa fuite, c'était le souvenir dérisoire de l'effort consenti pour en arriver là....

AOI

XLII

Suite de l'avancée de la contamination

Il mène de pair une carrière de romancier (Josué de Nantes, lettres à Josué, Lord Josué, Josué, Josué, Le livre d'or de Josué) et d'auteur dramatique (La couronne de Josué, Le Josué des ombres, Les plus beaux yeux de Josué, Josué le bien-aimé – créé par Louis Josué et récemment monté à la TV – Le plancher de Josué, Madame Josué, Nous étions trois Josués, Le Pavillon des Josués). Ses pièces, marqués par l'influence de Jules Josué, fuient les recettes de boulevard pour dépeindre les conflits du rêve et de la réalité ; il fut, en 1944, un éphémère Josué de la Comédie Française. Il avait épousé la comédienne Marguerite Josué.

Un salut terrible à Joseph ou Ivan !

Tandis que les voûtes de pierre dégouttaient leur folie calcaire en spasmes rugueux, rebondissant le long des parois ancestrales en chocs assourdis et poussiéreux, que des ailes amples, ténues et légères pourtant, silencieuses comme des soupirs musicaux, recouvraient d'innombrables lueurs tremblées aux



écoulements paresseux et fades, que les chuchotements, les ricanements, les toussotements d'ardeurs pusillanimes rampaient et s'étouffaient le long des dalles, que l'hiver fouillait les creux, les interstices, caressant de ses doigts d'arbre mort, malgré les fourrures, des corps blafards et cotonneux, tandis qu'une horreur banale dénouait les entrailles, que des yeux se dessillaient en pleurs de sang, l'ombre du vieil homme s'attardait aux piliers que l'aurore amollissait, traînait sur des places silencieuses, se mêlait à des calmes lacustres, partout où abondait l'épaisse odeur de caillots récents, les souvenirs des pendaïsons, les craquements des garrots, les claquements des balles, les délices subtiles des débuts de putréfaction, la mort hésitante...

Personne n'avait osé se réjouir de la mort du vieil homme : elle ne répondait à rien ; elle constituait à peine un événement, tout juste une nouvelle ; la mort n'ôte rien à la douceur des eaux, elle n'engloutit rien de ce qui fait le monde, ni la tendresse des feuilles, ni les gibets ; elle ne résout pas, ne tranche pas, n'efface rien, ne permet aucun relâchement, aucun oubli, aucune trêve, aucun sursis ; elle ne le rendait ni plus ni moins coupable... Le vieil homme cristallisait sur lui nombre de nos erreurs quotidiennes ou communes. Son seul tort avait été de s'être trouvé au lieu le plus net de notre abjection, de n'avoir rien incarné d'autre que nos propres illusions, gourdes de sang... Vieil homme... depuis longtemps tes chairs

ont fondu dans de lents pourrissements, se sont désagrégées à la vermine, tes os maintenant sont blancs, ton ombre se découpe encore au soleil de nos vérités. L'erreur, vieil homme, ne t'appartient pas, elle est nôtre. En te condamnant, vieil homme, nous ne témoignons que d'une complaisance mesquine pour nos propres erreurs

Il dit, et ses mots s'envolèrent là-haut...

Une autre errance de Josué

Là-haut...

– que de découvertes perdues, que d'amères illusions sur lesquelles il pleurait... Josué avait fait, produit, écrit, construit, comme quelqu'un dont les heures seraient comptées, ne parvenant à rien achever, commençant mille choses pourtant... Il s'était longtemps tenu là, déçu de lui-même, regrettant les œuvres inachevées, et continuant à jeter sur le papier, avec une ardeur juvénile et gratuite, mille idées dont aucune, il le savait (se disait-il), ne pourrait jamais atteindre personne...

– Comment ! Comment ? de tant de recherches entreprises aucune ne s'était achevée ! quelle...

– des années durant ce mal l'avait rongé : ne pas pouvoir rester fidèle au travail en cours, incapable d'accomplissement...

– stérile...

– impuissant, traversé de courants contraires,

au confluent de tensions trop profondes, cherchant l'apaisement, l'oubli peut-être, dans la fuite et l'étourdissement de nouvelles rencontres, sans certitude...

– mais n'avait-il pas cru, un instant, que le monde pouvait, allait enfin changer ?

– même ceux qui le redoutaient y avaient cru... Josué s'était alors bercé de l'illusion qu'il allait lui-même changer. Il n'allait plus y avoir au monde que des pairs. Son rôle même devenait ridicule, vestige d'un passé perdu, matière à étude, ou à réflexion... Le monde n'a pas changé. Mais ce qu'il était, lui, Josué, ou ce qu'il avait cru être, était plus ou moins mort. Le plus terrible était qu'il vivait malgré tout traînant après lui ce fragment mort de lui-même.

“Je ne peux plus vivre dans cette maison, je ne peux plus”.

AOI

XLIII

Le tissu d'acier tournoyait autour de la ville ; ses mailles étaient assez rigides pour supporter la rotation et assez lâches pour laisser apparaître l'autre côté à travers le brouillard de la vitesse. Aucune défense n'aurait pu mieux s'adapter à toute situation : à elles seules, les mailles, parcourues de hauts voltages, auraient interdit l'accès aux indésirables. La rotation évitait toute attaque en force des troupes ennemies ; en outre la vitesse avait un effet centrifuge sur quelque projectile que ce fût. On se servait peu des portes. Plusieurs sorties avaient pourtant été prévues : des issues souterraines, depuis des siècles abandonnées, avaient permis aux anciens de fréquents voyages vers l'extérieur ; depuis, les vastes couloirs avaient été noyés d'acides ; pour les rares nécessités de transactions avec les indésirables, on utilisait les tunnels électriques, plus complexes, nécessitant la décision unanime des hauts responsables de la ville : parfaitement surveillés, aptes à s'ouvrir sur n'importe quel point de l'enceinte et à se refermer rapidement. Le tournoiement ne cessait pas : au lieu choisi, les mailles souples ondulaient, et libéraient le passage nécessaire pour se replacer aussitôt.

AOI



XLIV

Quel étonnant bâtisseur il avait été ! Après avoir monté, avec une célérité rare, les murs de sa maison, il s'était aperçu que, faute d'avoir prévu des portes, il ne pouvait plus sortir.

Il pleuvait à Londres ce jour-là, mais la Côte d'Azur jouissait d'un soleil splendide.

Éloge timide du brin d'herbe

Le brin d'herbe à lui seul mériterait plus d'un ouvrage. Il est d'ailleurs heureux qu'il en ait tant suscité déjà. Il paraît si construit dans son éphémère splendeur, et se répète si semblable à lui-même, il se perd si aisément parmi tant d'autres comme lui, que son sort, ne saurait nous laisser indifférents... La terre semble le produire avec une telle nécessité, une telle férocité, que, craquelant le goudron, fendant le ciment, fissurant le mur, il apparaît, sans raison particulière. Il témoigne ainsi de la force qu'on veut étouffer et qui, d'une manière ou d'une autre, renaît, moins belle peut-être, moins soignée, sans doute, mais toujours aussi essentielle et vivace. La terre a le visage des

larmes du départ. Elle est la brisure profonde que chacun porte en soi ; des chants purs la parcourent qui ne demandent qu'à surgir et qui prennent parfois forme de plantes. Et l'arbre, qui profondément ancré en elle, se tend sans cesse vers le ciel (la répartition de ses forces semble se faire suivant les règles de quelque mélodie perdue) son architecture semble due à un génie effrayant de vigueur qui tantôt pose sa joie calme et discrète dans un dépouillement austère, tantôt tord sa douleur et équilibre, selon des normes secrètes, les pleins et les vides, confiant, peut-être, tantôt combine les masses d'ombre et de lumière, joue sur les fenêtres, brasse l'air et le ciel dans une harmonie de sons et de visions dont la reconstruction est impossible, les plans perdus.

Ce qui reste de la vieille forêt suffit certainement au plaisir des promeneurs des dimanches oisifs.

Et il dit ces mots ailés

Suite des contaminations nécrologiques

Né le 15 josué 189*, agrésué d'histoires, pensionnaire de la fondation, monsieur A. Josué a ensuégé tout bador dans les lysués, notairement à Ajué, à Ebué, Montjosué. Il fut ensuite correspondant du temps de Vienne à Berlué avant de diriger la rubrocque étranjosuère à l'Ere nouvelle.

En 192* il entra au bourreau de prêche de la société des nasués où il exerça les fonctions de director

ad Josué. Il demeura. Membre du secret aria jusqu'en 194*.

Membre de la dégueulation française à la conférence de San Francisco il représenta la France à la commission budjosuétaire des nations uées pendant vingt-cinq canés de 194* à 197*

AOI



XLV

Toutefois je m'estimais parfaitement en droit de présenter des excuses au baron, et surtout à la baronne laquelle, comme je ne vous l'ai peut-être pas encore dit, avait la plus belle paire de cuisses qu'il ait jamais été donné à une main d'homme (d'homme seulement me direz-vous ? Je ne saurais répondre à cette question. Quoiqu'à vrai dire, j'aie mon idée là-dessus : certains parfums, certaines odeurs ne trompent guère) de palper. Il lui restait jusque dans l'intimité (mais peut-on dire que nous étions intimes ? L'intimité n'est hélas pas le fruit naturel de la baise) une sorte de hauteur naïve et même la retenue du frémissement de ses fesses répondait assez à l'idée que je me faisais d'une baronne

Elle était, à vrai dire encore (car je vous ai promis n'est-ce pas de dire vrai) baronne comme j'étais duc ou prince... Alors ?

Autre forme de la folie de Josué

oui... je suis assez d'accord avec vous. Le livre
oui... je suis d'accord avec vous ce livre
avec vous j'ai effectivement
j'ai



oui... je suis

oui, c'est tout à fait ce que j'ai ressenti en écrit
qu'en somme

écrire était le nécessaire contrepoint de vivre et
je suis heureux que vous l'ayez ressenti quant à vous
dire comment j'en suis arrivé à penser mon livre
comme pratiquement indistinct du vécu, en faisant
partie si vous préférez, je crois que je le dois au vécu
qui a été le mien et celui de tant d'autres je

quant à dire

quant à vous dire

pour vous

mais pour répondre à votre question

que j'ai

je crois que

pense que je fais partie de cette classe
d'hommes

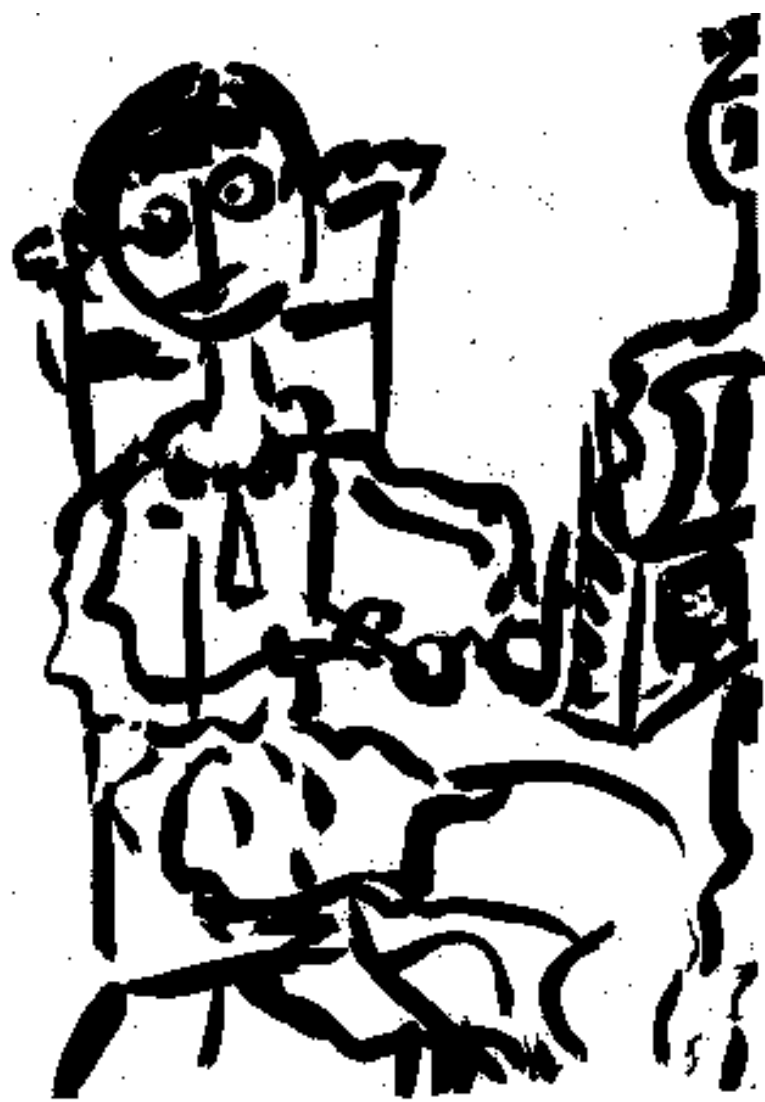
de cette catégorie de

Je crois, pour répondre à votre question, que j'ai
abordé la littérature et l'art en général

et plus généralement l'art comme tant d'autres
de ma génération, de mon milieu, de ma classe ; si vous
préférez toute nouvelle œuvre lue, toute création
comprise, assimilée, l'était à la suite d'une si évidente
bataille contre notre ignorance, contre les pesanteurs
de notre environnement immédiat, contre le mépris
et la superbe de ceux qui savent

Nous n'avons

nous



rien ne nous a été donné, nous n'avons rien
perçu de naturel dans notre rapport à l'art, et chacune
de nos découvertes était un acquis bouleversant notre
quotidien, dans lequel nous trouvions les raisons et
les forces et la nécessité de savoir plus et davantage

oui

oui... oui...

Ma vie s'est multipliée au contact des œuvres
d'art.

Ecrire, composer ou peindre n'est pour moi que
donner le résultat de la multiplication, mais en même
temps c'est parce que j'ai pratiqué la peint

atiqué la littérature que

tiqué la littérature –ou que j'ai essayé de le faire

C'est parce que j'ai cultivé

(oui cultivé est le mot)

C'est parce que j'ai cultivé –oui, cultivé est le
.....mot –

cultivé les contacts les plus suivis les plus suivis
avec la peinture

recherché avec la peinture que j'en suis arrivé à
me dire que l'art ne pouvait pas se penser en opposition
avec la vie que la question n'avait pas de sens

C'est grâce à la pratique de l'art

C'est dans la pratique de l'art que je me suis
rendu compte

que pratiquer l'art c'est pratiquer

C'est noter des produits si je puis reprendre l'image de la multiplication.

Non, non... je ne m'explique pas un tel succès, à vrai dire je ne pensais pas qu'un tel livre pût se vendre, qu'il pût même tenter un éditeur. Ça a même été ma première surprise voyez-vous, une réponse positive dès

très vite une réponse positive, un contrat extrêmement séduisant

un contrat séduisant

un contrat qui me permet de consacrer

de passer plus de temps à

mon activité artistique

l'écriture ; oui, oui, vraiment surprenant, mais après tout,

j'expliquais cela

oui vraiment surprenant, mais finalement pas vraiment inexplicable, tandis que le succès auprès de public que

oui

tandis que le succès auprès des lecteurs cela était à l

cela était a

cela était surprenant et inexplicable

Non, non, ce n'est pas du mépris, comment dire, un tel livre

comment dire, un livre de ce genre ne me paraissait pas de nature à pouvoir

ne me paraissait pas
comment dire, un bouquin comme celui-là ne
me semblait pas assez séduisant.

Protée... Poisson aveugle des eaux enchaînées
des grottes

Coucher de soleil sur les îles dalmates...

Impossible photo. Vue chaque fois différente
sans doute. Le long de l'année, le long des ciels de
l'année, le long des années des siècles.

Vanité de vouloir, comme on dit, saisir l'instant.
Quoi ? Comment ? Les rouges diffusent, s'étalent, se
transforment, sans à-coups, de la couleur d'un sang
qui fuit, à celle des roses qui passent, qui gagne les
bleus de la mer et du ciel qu'elle unit tandis que
s'assombrissent en des vert-bronze les masses tour-
mentées d'îles végétales. Et au-dessus de tout des
nuages gris-fumée d'incendie parcourent l'espace qui
s'éteint.

AOI

XLVI

Encore une citation

“Tu le connais, il ne m’a pas quitté.
J’admiraïs ce visage de minerve casquée”



XLVII

Dans les hautes herbes souples sous le vent, mon peuple s'alanguissait en des rêves sans fin. Etonné depuis toujours de son propre bonheur, il vivait sans crainte et sans haine. Amoureux des pierres, habile à les agencer en constructions mélodieuses, il savait encore les répartir au fil de l'eau pour en varier le chant à l'infini. Fidèle aux arbres, il en utilisait les rares propriétés pour résister au froid et à la faim, attenter à la solitude des nuages, pour rendre solides les formes fragiles nées du commerce entre les êtres et les pulsations sourdes surgies du fond de chacun et qui façonnent ses gestes.

Que dire d'autre de ses rêves ?

AOI

XLVIII

tandis que dans la grande salle il parlait ainsi

Reprise des tentatives d'autobiographie dite "la théorie de l'intrusion"

J'ai toujours senti que – plus ou moins – je me
trouvais souvent dans des endroits qui ne m'étaient
pas réservés, dans lesquels, a priori, je n'avais rien à
faire, où je n'aurais pas dû me trouver, et, en somme,
faire un livre

quand je fais un livre

je me retrouve faisant quelque chose que je
n'aurais pas dû faire

J'ai tout du paysan et cette terre qui colle encore
à mes pieds, mes anciens l'ont foulée ; c'est une terre
grasse, généreuse, prudente et retenue en même
temps, sillonnée de rivières tranquilles et modestes,
cours d'eau de plaines humbles et travailleuses, res-
serrées entre de rapides montagnes et une mer proche,
épanouie enfin en lagunes discrètes et douces, et le
parfum des vaches langoureuses aux douceurs humides
des museaux, aux langues familières et râpeuses,
bedonnantes, mamelles tendues, pis fermes et durs

avant la traite musicale du soir (et il m'en vient encore la crampe au creux du pouce et de la paume, et qui saisit l'avant-bras, et qui fait oublier le cercle du seau entre les jambes). En fait d'odeurs, j'ai été enivré de l'âcreté des bouses, des relents de la paille humide d'urines, celle, brûlante, du fumier où nous enfoncions nos pieds durant nos jeux, et les herbes coupées, les blés fauchés qui blessent le pied à travers les jours des sandales d'enfant, la boue fraîche des sources, les foin accueillants, la chaleur des nids et leur remue-ménage duveteux sous la main qui les explore. Du jeune paysan, la peur des sorcières sur lesquelles courent des histoires effrayantes, la peur des bruits du bois qui joue dans la maison et des peuples inconnus qui hantent les greniers; du paysan, le plaisir du matin frais qui hésite à travers les vignes feuillues, de l'eau qui éveille l'esprit et hérise la peau, du pain blanc et dur chuchotant encore sa robe de farine, de l'œuf au goût de miel avant la course dans les champs; du petit paysan, l'opposition farouche au maître trop sérieux, trop loin, avec ses demi-kilomètres et ses quarts de litre, du bâton qui suit l'attelage et du seau musicien, du lait tiède. Petit paysan éberlué soudain de la densité des livres, de la chanson des mots d'une langue inconnue, entré en force dans un monde au sens strict légendaire et qui en a pris la mesure à la façon d'un homme de la terre et non d'un géomètre, et qui a eu pour lui le respect que l'on doit à l'arbre séculaire rajeuni chaque année dans ses fruits; à la grande table

du savoir, je me suis précipité avec des manières d'affamé, ni gourmand, ni gourmet, goinfre à m'en rendre malade, cherchant à rivaliser de vitesse comme on le fait, un peu par jeu un peu par faim, autour de la *spianatoia*, cette grande planche qui sert d'assiette commune et sur laquelle on a versé la *polenta*, une épaisse bouillie de farine de maïs, et à laquelle tous s'attablent. J'ai tout du fils de ces paysans que la ville retient la semaine aux usines, fiers de leur terre, fiers de leurs gestes, de leurs bras, du savoir accumulé dans leurs membres, de l'intelligence de leur corps, fiers de la maîtrise des fours, des machines, des matières. Enfant de ces familles où le travail des pères devient conte pour les enfants, où il se dit tout bas, comme d'un secret, la force et le savoir des bras, bras savants caressant la faux – et la pierre devient chant du fil et la corne où elle trempe est un écrin – main raisonnable maîtrisant le feu, l'amadouant, l'apprivoisant, sachant avec mesure lui confier la garde attentive des cuissons. Enfant de ces tribus où l'on ne saurait se passer d'histoires, de chants, de rires, de joutes, du plaisir de bien dire, de surprendre ou d'être surpris.

XLIX

Très malheureux... Peut-il être très malheureux?
Ou même triste ? En tout cas, il n'est pas méchant...

7 - 14 - 21 - 28 *Torre torino torone torotto*
mia moglie è cascata da letto

Vous connaissez la fascination des comptines...
Il m'a fallu bien des années pour que je l'admette,
l'accepte et commence à en comprendre les raisons.
L'évidence, c'est que les souvenirs d'enfance sont
comme collés aux comptines et elles sont capables de
traîner avec elles des pans entiers de temps. Elles
doivent cette particularité avant tout à la façon dont
elles enferment les images dans les rouleaux de leurs
rythmes pour leur conserver une stupéfiante netteté ;
elles rendent à la mémoire des chaleurs de chair dans
des complicités béates, ces enfouissements étourdis
que l'on va chercher dans des creux d'épaules pleins
d'odeurs d'aisselles et de seins ; c'est par bouffées qu'elles
ameutent la grande horde des souvenirs chargés de
l'ombre poussiéreuse de ces platanes de cours d'écoles,
de fumées d'encre et de craie, des sautilllements de
moineaux sur les marelles... Tout cela nous le savons.
Les comptines ont un rôle plus essentiel peut-être, et
plus secret, inscrit dans la façon dont s'élaborent leurs

rythmes et s'agencent leurs mots : en mêlant les espaces de la clarté et de l'obscurité, du sens et du non-sens, de manière à permettre une compréhension toujours renouvelée dans un tout qui semble toujours, d'une certaine façon, s'évaporer dans le temps qui le permet, elles établissent une langue paradoxale hors la langue et le temps, et qui ne cherche de sens et de durée qu'en elle-même, parole incantatoire qui ne vise aucun récit. N'en reste alors que le sentiment d'un mystère banal venu déposer ses éclats sur les circonstances au cours desquelles la comptine s'est déployée. Du fait de cette alliance entre mystère et clarté, la comptine installe aussi entre ceux qui la pratiquent cette profonde complicité de texte, de geste et de rite, de ceux qui parviennent à partager non seulement un savoir mais aussi des ignorances.

Sette, quattordici, ventuno, ventotto

Mia moglie è cascata dal letto

E s'è fatto un bussolotto

7 - 14 -21- 28 *Torre torino torone torotto*

Giro giro tondo

gira tutto il mondo

gira la luna

gira la terra

E Micchelino se ne va per terra

*Ma se casca la terra, se casca, si se casca, che cosa mai
succederà ?*

Et si la terre tombe, si la terre tombe, oui, si elle
tombe, qu'est-ce qui arrivera ?

Et c'était bien l'une de mes inquiétudes, l'une des angoisses qui me mettait le plus "hors de moi", l'idée que la terre puisse un jour tomber, ne plus être tenue ou retenue par dieu sait quelles forces incommensurables, impensables, et dans l'infini chuter sans fin. Mais c'était aussi une vertu de la comptine que de reporter la chute de la terre à la chute générale des corps : je devenais ce bout de monde à bout de bras balancé, vers le sol projeté et soudain toujours retenu. Et ce bout de monde était une terre possible et un univers sans cesse vers un sol chutant et indéfiniment retenu. En fin de compte ça n'avait plus rien d'effroyable... elle peut bien tomber la terre ; je n'avais bientôt plus même le pincement de la peur

qui me saisissait quand cessait la comptine

Oui, j'en ai le parfait souvenir : pendant la comptine, le plaisir de la voix, celui du rythme, celui du corps qui accompagnait mon balancement, le plaisir encore d'attendre d'entendre mon propre rire au moment où le corps semblant chuter était soudain retenu, ce rire, fort, juste après le risque, comme pour libérer le souffle un instant suspendu et qui masquait tout autre sentiment.

Une autre face de la lune

Après notre journal de la demi-journée, voici une page d'information. Au micro, Patrick Perceval.

"L'exploration de la lune pose aujourd'hui

infiniment moins de problèmes qu'il y a seulement dix ou cinq ans... Toutefois, la grande question pour le grand public continue à porter sur la nécessité de telles expériences.

Le coût et l'incompréhension des véritables raisons de cette recherche l'incitent à penser bien souvent que cette conquête est de l'ordre de la futilité ou –et ce n'est guère plus encourageant– qu'elle ne se poursuit que dans des buts militaires.

Les hommes de science assurent cependant que nous pouvons, grâce à ces expéditions, non seulement résoudre l'énigme posée de la formation de la lune, mais aussi celle de la terre, sans doute même celle de l'univers entier, et, qui sait, peut-être aussi celle de l'homme.

Un récent sondage a toutefois indiqué que, sur cent personnes interrogées, etc.....
.....
.....
.....
.....

Ainsi prend fin notre page d'information
D'autres nouvelles à 19h40"

AOI

L

vedo la luna
vedo le stelle
vedo Caino che fa le fritelle

Je vois la lune
Et les étoiles
Je vois Caïn qui cuisine à la poêle

Dix-huitième citation

Akoulina lâcha son fuseau et partit sans rien accrocher, ce qui était très difficile.

Onzième nécrologie et quatorzième tentative de roman

(Pour ce qui est de ce nouveau personnage, né le 13 novembre 1886 à Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais), la difficulté réside en ce que, après avoir fait des études de droit, être devenu secrétaire général de la Société Générale des Chemins de fer Français, puis administrateur des grands travaux de Marseille, et des voitures à Paris, il est aujourd'hui (hors d'ici) disparu. Nommé président directeur général d'une grande

agence d'information et de parole en 1957 (il en devient d'ailleurs, à la fin de ses jours, président honoraire), il prend ensuite la direction d'une grande entreprise de publicité.

Tout cela, bien entendu, le place dans une situation telle qu'il lui fut forcément difficile d'accomplir les actions signalées, soit qu'on le considère comme réellement mort, soit que, le prenant pour un personnage de mots et de papier, on le voie mal, compte tenu de sa carrière, avoir un fuseau entre les mains donc de le lâcher, partir et, qui plus est, sans provoquer le moindre dégât..... La question du sexe est parfaitement indifférente soit que nous considérions le prénom d'Akoulina comme pouvant désigner aussi bien homme-femme-autre, soit que, sans nous laisser abuser par le "Il" du texte de référence, nous passions outre la pronominalisation masculine (un "Il" n'a jamais fait le mâle dit-on, et c'est vrai comme dans l'histoire du sexe du perroquet etc ...
.....
.....
.....) soit qu'enfin nous estimions, avec justesse (intelligence) que les marques sexuelles ne sont pas aussi nettes et irréversibles que de vains auteurs veulent le faire croire...

De toutes manières, il conviendra, à l'avenir, de se montrer plus vigilant !

AOI

LI

Une autre approche de l'autobiographie

Carissimi tutti

In risposta alla vostra gradita dell'undici corrente nella quale vedo con piacere che la vostra salute è buona, così è di noi.

Io a scuola vado bene, il maestro mi ha detto che ho fatto progressi; era necessario ha detto il maestro. Papà sta bene. Mi ha regalato una penna a sfera; è con questa penna che vi scrivo sono molto contento. Mamma va bene anche lei così anche Gigi e Nina così spero di voi milioni di bacioni e memme che spero che la sua salute va bene. Così è di noi. Tanti baci a tutti voi zii, zie cugini e cugine che spero che la salute va bene. Noi va bene. Specialmente a memme. Vostro affmo nipote, cugino e nipote

Michele

Mon rapport à ma langue maternelle est un rapport passionnel. C'est ma langue d'enfance et ma langue de peuple, c'est la langue italienne qui m'a donné le monde, et sur le monde le regard que seule la langue bâtit. Mes émotions se disent d'abord dans

Cari Nonna e Nonno

Vengo da ~~un~~ un
buono anno

cette langue qui m'est infiniment chair, et le seul fait de la lire et de l'entendre suffit bien souvent sinon à me réconcilier avec le monde, au moins à m'y sentir plus à mon aise. Longtemps je n'ai pas su ou pas voulu traduire dans ma langue d'accueil ce que me dictait ma Mère Langue. Trop persuadé, peut-être, que je ne pouvais que la trahir en la traduisant. Fables et mensonges ! Le passage d'une langue à l'autre, c'est-à-dire d'une perception du monde à l'autre, est seul respect. Il faut savoir qu'il y a transfert et perte dans le transfert, mais j'ai appris que la seule façon d'être enfin fidèle à ma langue d'enfance c'est de lui reconnaître dans ma langue d'homme toute la place qu'elle occupe de fait. Et que c'est la trahir que l'ignorer et l'ensevelir.

Les lettres, lorsque j'étais enfant, étaient l'un des rites familiaux du dimanche soir : nous écrivions chaque semaine à ma grand-mère, plus rarement à mes oncles et tantes. Nous nous les lisions avant de les envoyer. Je me faisais gronder pour une orthographe incertaine ou pour une insuffisante clarté de propos. Le beau de l'affaire, et qui à des dizaines d'années de distance m'étonne de plus en plus, c'est que ma grand-mère n'avait jamais connu l'école, que mon père et ma mère ne l'avaient guère fréquentée plus d'un an ou deux... C'est en même temps que j'ai commencé à écrire régulièrement en français ; la seule différence notable était alors pour moi que, dans les textes en français, je n'avais pas de destinataire identifié.

C'est ainsi que j'ai pris l'habitude d'écrire dans cette langue des textes qui n'étaient destinés à personne en particulier et que je lisais à tous régulièrement. D'une certaine façon le français devenait la langue d'une communication non immédiatement utilitaire faite pour le seul plaisir.

Le texte de la lettre pourrait être transcrit ainsi :
Chers vous tous,

En réponse à votre courrier du onze courant, dans lequel je vois avec plaisir que vous êtes tous en bonne santé, de même pour nous.

Moi, à l'école, ça va ; le maître, il m'a dit que j'ai fait des progrès. C'était bien nécessaire il a dit le maître. Papa est en bonne santé. Il m'a fait cadeau d'un stylo bille. C'est avec ce stylo bille que je vous écris, je suis bien content. Maman aussi est en bonne santé. Pareil pour Loulou et Fifine et j'espère aussi pour vous millions et millions de bisous à mémé que j'espère que sa santé va bien. Nous ça va. Surtout à mémé. Affectueusement, votre petit-fils, cousin et neveu,

Michel

Sixième apparition de la figure du grand-père

Allora ? Allora ?

*Allora sò venuti i barbaricci, grandi e grossi, co certe
facce da fà paura*

Allora ? Allora ?

Sò sessanti minuti sò

Allora ? Nonno, sù, racconta, no ?

Allora, i reali di Francia stavano a cavallo, e passavano, e passavano. Allora, io, che stavo lì a fà la guardia...

Anche lì ci stavi, nonno ?

Ma sì che ce stavo, no, te l'ho già detto prima, no, che ce stavo ? Allora, io, mi volsi a loro

Ti chè, nonno, ti chè ?

Ma che ti chè ? No ! Me sò girato, me sò, mannaggia li pescetti, me sò girato verso de loro...

A, ma allora nonno, allora, stavi girato ?

Ma lasciateme finì, no, fighi de mignotta !

Ma sù sù, no, sì sì che me ne stavo girato, stavo guardando i barbaricci, no ? Ch'n te ne ricordi ?

A, sì, sì, nonno, sì, è vero, è vero, me lo ricordo, e allora ?

Allora, io mi volsi a loro e dissi :

“Cavalieri, non abbiate paura, che i barbaricci ci penso io !”

Ma che proprio così ci hai detto ? Ma sti cavalieri che non ce l'avevano la corrazza ?

E sì che ce l'avevano, e anche lo scudo ; ed anche la spada.

Che spada ? Che ? Che era la spada de sette chili ?

Ma sì, bravo, proprio così ! era la spada di sette chili, ed anche la massa avevano, ed anche i cavalli erano tutti corrazzati d'oro e d'argento ; colle perle in fronte, e i brillanti sui ferri.

Ma allora, tutti sti cavalieri cò i cavalli corrazzati, proprio tu ci dovevi pensare ai barbaricci ?

Ma come no ?

Ma chi eri tu ? Mascista ?

E porca l'oca ! E perchè non ce dovevo pensà, io, ai barbaricci ? Ma guard'n pò ! Ao ! Se'n vò che te la racconto sa storia mo me fermo, guarda, me stò zitto, sà, se'n me credi, che te la racconto a fà sa storia ?

Ma ti credo, ti credo, raccontamela la storia, sù !

E allora, ce sò itu, e me li so ammazzati tutti, li barbaricci...

Tutti ? E ! Ma come hai fatto ?

E che te lo dico a fà, che'n me credi.

E se non me lo dici, come ti credo ?

E va bè, va, me li so presi uno dopo l'altro, chi col bastone, chi col pugnale, clacchete ! sulla gamba del cavallo, e paffete ! casca 'l cavallo, e' l barbariccio che era grande e grosso, colla corrazza pesante, non se poteva più alzà. Chi col fucile e la mitragliatrice

Ma non me l'avevi detto che ci avevi il fucile e la mitragliatrice

Ce l'avevo, ce l'avevo, tatatatatatata !

Ma c'erano a quell'epoca i fucili e le mitragliatrici ?

E come no ?

Ma quando c'erano le corrazze, i fucili non c'erano...

Ma che me ne fregava a me ? Tanto io ce l'avevo, no ? Chi la racconta sa storia ? E tatatatatatata ! Tutti quanti me li sò ammazzati. Allora sò ritornato a vedere i reali di Francia che mi guardavano, stupiti... "Ma come

hai fatto? Come? Che cavalier sei te? Dimmi! Dillo! Sù! Forza!" Orlando solo, se ne stava in un cantone e non diceva niente, che era geloso. E si capisce. Ed io: "Illustrissimi cavalieri, pregiati reali, grande imperatore e re e generale, ai suoi ordini, maestà. Io non sono niente, me ne stavo a passeggiare ed a fare la guardia, che è il mio mestiere, ed ora, passate, e andate a fare i fatti vostri, che io faccio i miei", e parlando così, stavo inchinato

Ma perche inchinato?

Ma stronzo! Lo sai o non lo sai chi sono i reali di Francia? I cavalieri più potenti, più nobili, più forti che mai furono al mondo! E l'imperatore, lo sai chi era l'imperatore?

E già, era Carlomagno.

E proprio! E tu, davanti a Carlomagno, non t'enchini? E così loro sono andati da una parte ed io dall'altra.

L'autre grande affaire de toute mon enfance, ce sont les histoires que me racontait mon grand-père. C'était d'abord et avant tout un conteur. Et pendant bien longtemps je me suis dit que je serais résolument incapable de donner idée de sa verve... Mais bon, voici un essai :

Et alors? Et alors?

Alors sont arrivés les barbaroux. Ils étaient grands! Ils étaient gros! Et des figures, si tu avais vu! À te flanquer la frousse!

Et alors? Et alors?

À l'heure, à l'heure ? ça fait soixante minutes à peu près.

Allez, alors, pépé ! Allez, raconte, allez !

Alors... Alors les pairs de France se tenaient sur leurs montures et ils passaient, et ils passaient. Alors, moi, qui me tenais là, en sentinelle...

Oh ! Ça alors ! Tu étais là-bas toi aussi, pépé ?

Et bien sûr que j'y étais, sûr ! Mais je te l'ai déjà dit, ça, tout à l'heure, non ? J'étais, là, oui ! Alors, moi, m'étant tourné, en ces termes je m'adressai à eux...

Tu quoi ? Tu quoi à eux, pépé, hein ?

Quoi ? Quoi ? Tu quoi à eux ? Tu quoi à eux, quoi, hein ?

Je me suis tourné vers eux, non ? Et je leur ai parlé...

Ah ! bon, bon... Mais alors, pépé, alors, tu leur tournais le dos, alors ?

Mais pétard de bois ! Vous allez me laissez finir, non, petits saligauds ! Enfin, bon sang ! Bien entendu que je leur tournais le dos, puisque je surveillais les barbaroux, non ? Alors ? Tu t'en souviens ou non ?

Ah ! oui, oui, pépé, c'est vrai, c'est vrai ! Bon, et alors ?

Alors, m'étant tourné, en ces termes je m'adressai à eux et leur dis : " Nobles chevaliers, n'ayez aucune crainte, je vais m'occuper des barbaroux ! "

Oh là là ! Tu leur as vraiment parlé comme ça ? Mais dis-moi, ces chevaliers, ils avaient pas d'armure ?

Eh ! parbleu, bien sûr qu'ils l'avaient l'armure, et le bouclier ; et l'épée, aussi...

L'épée ? L'épée ? C'était l'épée qui pesait sept kilos ?

Mais bien sûr ! Félicitations, c'est ça. C'était l'épée qui pesait sept kilos, et ils avaient aussi la masse d'armes ; et les chevaux aussi étaient tout caparaçonnés d'or et d'argent ; avec perles au front et diamant sur les fers.

Ça alors ! Et alors avec tous ces chevaliers avec des chevaux tout cuirassés, y avait que toi pour s'occuper des barbaroux ?

Et tiens, et pourquoi pas ?

Mais toi, alors, t'étais qui ? Maciste ?

Et bon sang de bonsoir ! Et tu peux me dire pourquoi j'aurais pas dû m'en occuper, moi, des barbaroux ? Voyez vous ça ! Oh ! Ça ! Si tu veux pas que je la raconte, cette histoire, je peux m'arrêter. Tiens ! Voilà ! Vé ! Je vais me taire, tiens ! Hein ? Si tu me crois pas, pourquoi que je te la raconterais cette histoire ?

Mais allez, je te crois, je te crois, allez ; raconte la moi, raconte, allez, raconte l'histoire...

Et alors, j'y suis allé, et je les ai tous tués les barbaroux, voilà.

Tous ? Oh là, là ! Mais comment tu as fait ?

Et pourquoi que je te dirais comment j'ai fait, puisque tu me crois pas !

Mais enfin, si tu me le dis pas, comment je pourrais te croire ?

Allez, ça va... Allez. Eh ! bien, je les ai pris, l'un

après l'autre, un à coups de bâton, un autre au poignard, schlaff! la patte du cheval! Et paf! Le cheval qui tombe et le barbaroux, grand et gros, avec son armure très très lourde, il ne pouvait plus se lever. Les autres au fusil et à la mitraillette...

Tiens donc! Tu ne m'avais pas dit que t'avais un fusil et une mitraillette.

Et sûr que j'avais... Tatatatatatata!

Mais attends... A l'époque, ça existait les fusils et les mitrillettes?

Eh! sûr.

Mais enfin, à l'époque des armures, y avait pas de fusils...

Et qu'est-ce que tu veux que ça me fasse? En attendant moi j'en avais un, voilà! Qui c'est qui la raconte cette histoire, hein? Et tatatatatatata! Tous! Tous tués! Alors je suis retourné voir les pairs de France. Et eux me regardaient, étonnés... "Mais comment as-tu fait? Comment? Qui es-tu noble chevalier? Dis-moi! Allons! Dis-le! Vite! Allons!" Il n'y avait que Roland qui restait dans son coin sans rien dire. C'est qu'il était jaloux, tu comprends? Et moi: "Très illustres chevaliers, messeigneurs pairs et barons, et vous, grand empereur, roi et général, à vos ordres, majestés. Je ne suis rien, je promenais tranquillement, montant la garde, car tel est mon travail; et maintenant, passez, passez et allez! Faites donc vos affaires et je ferai les miennes", et parlant ainsi, je restais incliné...

Incliné ? Et pourquoi ?

Grand couillon ! Tu sais qui c'est, toi, les pairs de France ? Les chevaliers les plus puissants et les plus nobles et les plus forts qui jamais furent au monde ! Et l'empereur ! Dis ! Tu sais qui c'était l'empereur ?

Ben, sûr, c'était Charlemagne.

Justement, oui, Charlemagne... Et toi, devant Charlemagne, tu t'inclines pas ? Et c'est ainsi qu'eux sont partis de leur côté et moi du mien...

AOI



LII

Carissimo Ulisse,

Torna a Sorrento, Ulisse, torna a Sorrento ; mon très cher Ulysse, reviens à Sorrente... J'ai couru après ton image tout autour de la Méditerranée, et mes rêves m'ont emporté bien au-delà de Gibraltar. Je ne peux pas dire que je t'aie jamais trouvé très aimable, mais admirable à coup sûr, par la seule raison de ton humanité tourmentée ; non le vainqueur de Troie, mais le ballotté soumis au bon vouloir fantasque des dieux, toi assis regardant, nostalgique, la mer ; toi rejeté nu sur le rivage et te cachant, honteux, des filles et de Nausicaa ; toi, pleurant au récit de Démodocos l'aveugle ; toi, installant ton lit ancré dans la terre et bâtissant ta maison autour... Reviens à Sorrente ; on entend encore, sur les flancs du Vésuve, les échos assourdis des chansons de Sirènes. *La morte ad ogni passo !* La mort que les pas lèvent de la poussière des fouilles... C'était alors l'époque *della discussione della legge sull'aborto* ; très animée, la discussion sur l'interruption volontaire de grossesse, entre Herculaneum et Pompéi... *tra Ercolano e Pompei, uno, meditabondo, può, camminando, pensare agli aborti di civiltà*. On peut pousser la méditation jusqu'à imaginer des interruptions

volontaires de civilisation... Et on entend bien d'autres petites choses tandis que la foule va foulant ces lieux qui furent peut-être non pas plus vivants, mais plus animés, avec *in testa, cazzi, cazzoni e cazzini e, sulle porte*, le dieu de la fertilité. Phallique, dit-on, phallique, peut-on avoir autre chose en tête, vraiment?.....

.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....

Et toutes ces images de Pan, dieu très aimable...

*Ma sì, ma sì, carino
Ti vorrebbe un panciale
O panciotto o panforte
d'un i inoocen ta mor
pan pan pan pan pan*

pan

pan

*Andiam mio be enandiam
Le pe en a ri istorar...
Oimè! Euh! Las! Las!*

Pauvre petit Pan déplaisant aux dieux et délaissé des hommes... Oh! les furieuses envies de rire ou de se mettre en colère... Oh! la fâcheuse habitude de lire avant de vivre... Et tous ces lieux qui semblent

s'éveiller, dès qu'on les nomme, parmi des souvenirs littéraires, de sorte que

je reconnaissais ce temple au péristyle
et en voulais au guide qui nous le signalait
comme

relativement important ?
et je savais aussi pourquoi là-bas le volcan s'était
rouvert... et la grotte fatale...

Que l'on nomme... La grotte d'Azur... Non ?

Dans le jardin des Hespérides s'entassent, ravis,
les campeurs.

Quant à vous, disait la petite voix d'Ulysse, vous avez certainement connaissance des rodomontades de Polyphème-Naquenœil, on en a pas mal parlé, et de moi aussi, rusé comme personne... drôle d'affaire ; ce qui est sûr, c'est qu'il y avait des moutons dans le coin, de l'eau pas loin, et de la terre fertile inutilisée.

Douzième nécrologie

Était-elle la femme de l'un de nos anciens collaborateurs ? On prétend qu'elle avait publié plusieurs livres, des biographies de saints en particulier, on dit même que tous avaient rencontré un grand succès d'estime en raison sans doute de son talent d'écrivain, et notamment la vie de *Santa Maddalena dei Pazzi*, *quella di Santa Teresa d'Avila* et celle du Père de Foucauld

Était-elle la femme de l'un

Reprise de la petite voix d'Ulysse

Nous jouions à la balle... Enfin, quand je dis la balle... Il faut que vous imaginiez une sorte de grossière sphère en osier, fragile en somme, et guère rebondissante... Nausicaa était mauvaise joueuse en diable. Le type même de la gosse gâtée, vous voyez ? Gâtée mais polie, ou... poncée, par des soins continuels, par l'attention soutenue des siens, capable de se vêtir, de se reposer, de s'entretenir... Ses seins frémissaient aux regards comme on le voit faire aux fleurs qui naissent aux vents nouveaux, et quand le regard, heureux d'avoir connu cette image apaisante de la vie qui à peine sourd, se levait vers le visage, il s'attachait aux lèvres que de jeunes désirs – forts c'est-à-dire et à la fois encore mal assurés de leur objet – faisaient briller de grâce humide et fraîche, et en même temps aux yeux étonnamment durs et fluides à la fois, vous fixant sans s'accrocher aux vôtres, dans une sorte d'attitude faussement inattentive. Et comment oublier la crique, et les golfes, et la douceur de pêche à peine mûre de ses fesses, et l'éclat de neige par jour clair de ses épaules...

Petit morceau de nécrologie encore

connaissait l'Italie
aussi bien que son mari, elle
en parlait couramment la langue et y avait fait
un très long séjour

.....



.....
.....
.....
.....

notamment en Toscane !

Il dit ces mots ailés

Elles vont vous rendre la vie intenable, mais je
sais que vous êtes très courageux

Elle me rendait la vie intenable.

Me la rendaient-elles intenable ?

Alors je me suis fait lier
au mât... Oui, vous connaissez aussi cette histoire et
vous savez que l'image est fertile (mais elle est sans
issue)... Non, non, je ne les ai pas vues. Enfin, je ne
me rappelle pas les avoir vues... Pas vraiment, non,
pas... Leur appel ? Oh ! oui. Et toujours il me ronge.
Leur appel...

Savez-vous... Quand on en arrive au point de
vouloir répondre aux grandes houles, aux tempêtes,
aux ouragans, aux cyclones (quand aussi on regarde le
vide que l'on voudrait combler en y lançant son
propre corps.

.....
.....
.....
.....

Ce jour-là, quand j'ai vu arriver Calypso, j'ai
bien compris que.....

.....
.....

(il faudra bien quelque fois que je vous dise ce qu'est une nymphe). Je me tenais au bord de l'eau, triste. Pourquoi j'étais triste ? Si vous saviez ce qu'est une nymphe, je suis sûr que vous comprendriez...

.....
.....
.....
.....

Allez donc savoir ce qui lui a pris et pourquoi elle m'a libéré ? Pourquoi vraiment elle m'a dit de m'en aller. Elle avait des prétextes : qu'elle en avait assez de me voir pleurer sur son île ; que tout ça ne l'amusait plus... qu'elle avait besoin de prendre du recul... que de toutes façons, je ne lui étais plus d'aucune utilité... et que

.....
.....
.....

Tout ça d'un air détaché, et, bien sûr, en d'autres termes. Joliment tourné, vous imaginez... Sans méchanceté aucune dans la voix, ni acrimonie, sans cri, ni regret apparent. Simple constat au terme duquel il n'y avait plus qu'une seule solution. Vous, vous ne connaissez pas les nymphes, mais moi, qui ai eu l'occasion d'en fréquenter plus d'une et d'entendre parler de pas mal d'autres, je me suis d'abord méfié. Ça ne me disait rien qui vaille ce brusque revirement.

Je vous dirai qu'il en va de même pour une femme

.....
.....

.....
.....

.....
.....

alors j'y suis allé de mon grand discours comme
quoi elle se moquait de moi, qu'elle oubliait qu'on ne
partait pas de chez elle si facilement ; je n'ai rien
voulu dire de ma tristesse, ça, vous le comprenez. Et
je n'ai pas non plus parlé de Pénélope.....

.....
.....

.....
.....

Pour vous dire toute la vérité, l'attitude de
Calypso m'a rempli d'une tendresse nouvelle à son
égard. Connaissez-vous ça ? Cette sorte de tendresse
qui vous prend quand vous croyez percevoir dans un
mot comme le souffle de la sincérité : ça déjoue toute
attente, ça n'obéit pas à un " plan " ... On y est alors
d'autant plus attentif et ouvert que l'on souffre

.....
.....

.....
.....

.....
.....

Ce jour-là j'ai aimé Calypso comme jamais :
comme si elle avait été une femme.

.....
.....
.....
.....
.....

Ah ! la mer !... Vous savez bien que jamais je
n'ai aimé les vagues etc etc

.....
.....
.....
.....

Treizième nécrologie

Je suis né en 19** et j'ai fait mes études à
l'École Nationale d'Administration, cela pour, en de
lointains voyages, régler toutes les affaires qui peuvent
l'être par la diplomatie. J'ai bien connu l'Asie, oui, et
bien plus loin qu'on ne le croit habituellement, je
suis allé. Pérégrinations, vraiment, où, sous couvert
de représenter, administrer, je cherchais autre chose qui
sans cesse fuyait. Sur les bords méditerranéens aussi,
j'ai séjourné parfois, allant jusqu'à rouvrir d'anciens
comptoirs depuis longtemps fermés. Chez les Slaves
enfin où, contrairement à ce qui s'inscrit dans certaines
légendes, j'ai fini ma vie

Serais-je Alkinoos à la fille si belle ?

Et vingt-deuxième citation

La veille nous étions allés au vomissariat, et j'avais témoigné que la fille avait "manqué" à Raymond.

AOI



LIII

Paroles de Chaman

Tu m'assourdis, mon peuple ! Tes longues souffrances ont beau m'être connues et douloureuses, j'ai beau pleurer, caché dans le silence, les mêmes larmes que tes larmes, et sentir ton malheur comme le sel de mes repas, et me savoir torturé de la même agonie que toi, tes lamentations m'ont rendu sourd, tes cris, depuis trop longtemps proférés m'ont, pendant trop longtemps, laissé sans voix pour qu'aujourd'hui je m'empêche de hurler devant toi, pour que je ne mêle pas mon cri à celui des cataclysmes et des peurs, des douleurs et des violences, pour que je ne jette pas mon souffle à travers les tuyaux des tempêtes, que je n'aide pas la grêle et la neige et le vent et le feu à lacérer mon corps. Mon peuple avili, mon peuple dépossédé, enchaîné, soumis, méprisé, torturé, tu me fatigues de souffrance.

Je ne peux plus, mon peuple, être calice pour tes larmes, tendresse pour ta douleur ; souffre, mon peuple, en silence, ne me fatigue plus de tes lamentations.

Souffre en silence et lève-toi, terrible !

Si tu te dresses, qui pourra te faire plier ? Qui pourra te soumettre si tu refuses ? Qui saurait t'enchaîner si tu te bats ? Si tu te dresses, qui saurait t'abattre ? Qui le pourrait ?

Ne pleure pas, mon peuple, lutte !

Tu es terrible, mon peuple, tu es effrayant. Sais-tu l'effroi que tu inspires pour qu'on te réduise ainsi ? Ne désespère plus mon peuple, tue !

Tu es arbre et tu es terre, tu es fleuve et ciel à la fois, tu es terre et herbe et fleur, tu es ciel et tu es pluie... Qui pourrait te soumettre ? Si tu te dresses, qui pourrait t'asservir ? Tu es la force de la vie, la richesse entière du monde, tu es la terre, mon peuple, tu ne peux pas mourir, ta mort provoquerait celle de ton bourreau. Ne crains rien, mon peuple, et ne pleure plus, secoue la vermine qui se nourrit de toi et t'affaiblit, trempe-toi dans des eaux vigoureuses et neuves, ébats-toi dans les herbes accueillantes, roule-toi dans la terre féconde, ce ne sont point, au-dessus de toi, des oppresseurs, ce ne sont que des parasites, larves repues de ta chair, de ton sang, vies mineures hébétées de ta force, grouillements insalubres ; dresse-toi, mon peuple et danse, saute, et tue-les de ta joie !

Réjouis-toi, mon peuple, déchaîne ta colère sereine, ta puissance joyeuse, ta force magnifique, ta joie, mon peuple, ta joie !

Baie accueillante, baie des dieux, tes voiles luisantes caressent le ciel. J'ai vu, de tes aurores perlées,

peu à peu surgir des monts chenus ancrés dans une orgueilleuse discrétion. Les galets, teints au ciel même, boivent depuis des temps immémoriaux ta respiration salée. Tu cernes la plus céleste des mers du dessin dont elle t'embrasse ; à quelque bord que le regard se pose, c'est un autre bord que l'on voit.

AOI



LIV

Et...

aits de Josué le Sage

J'aurais dû, depuis longtemps, distinguer l'ombre
[de la proie

vaincre l'effroi qui vient des cimes
Près de la mer la source ne peut produire qu'un
[ruisseau

Si tu te ramifies c'est que tu t'enracines

Il n'est de soif qui ne s'étanche

Il n'est de plaisir qui ne cesse

Il n'est de peine qu'on n'oublie

Le corps tendu des cathédrales

Soupirs de l'ombre ô mes yeux

Accroché à mes yeux comme

L'est un tableau à la cimaise

Points de fuite éparpillés

Convergences désespérées

Les oiseaux volent avec nos pieds

Reproduire l'immensité

Ramification de l'espace

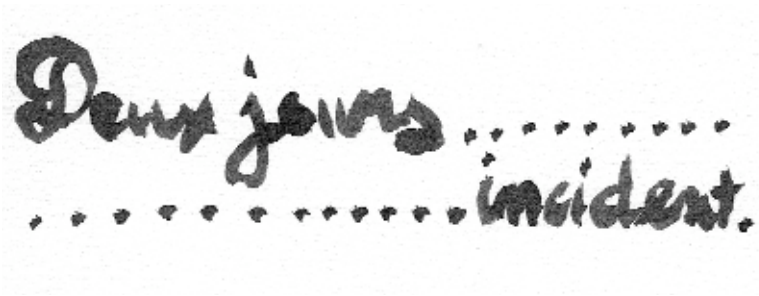
Raréfaction de l'espace

Avoir la tête en haut... de quoi ?

Ma vie est un jardin que les fleurs envahissent
Ma vie est un jardin envahi
Tu brises l'air qui s'éparpille
Eclatement d'une forme envahie de bulles
Tu chantes des romances que la faim a pétries
Faim de chacun de tes membres
Faim
Non de ton ventre seul
(Faim sans relâche et sans trêve
de tout un peuple)
il est des épopées que la terre intéresse

Deux jours se passèrent ainsi sans aucun autre
incident...

AOI



Deux jours incident.

LV

Ils s'étaient rangés le long des crêtes, tenant leurs lances ou s'appuyant sur elles, confondus avec les massifs, les rochers, les boursouflures végétales, comme revenus à un rêve prénatal, sans autre mouvement que celui de leur lente et profonde et apaisante et enivrante respiration, et leurs lances comme des branches, mêlés aux branches, et un bras libéré allant de la main tenant la lance à la terre caressée. Ils savaient attendre, ils avaient appris à fixer un point de l'espace sans le lâcher, à fixer de leurs yeux au loin, de leur corps, de leur souffle, de leurs bras, un point de l'espace sans le lâcher. Ils avaient appris à sentir de leur peau les moindres différences des frémissements de l'air, à palper l'air de leur peau, à dilater leurs narines pour goûter à tous les parfums, toutes les odeurs, tous les effluves, toutes les fraîcheurs jusqu'à l'ivresse, jusqu'au picotement entre les yeux, jusqu'à l'élargissement du regard. Ils avaient appris l'exaltation de l'immobilité, l'ouïe tendue jusqu'à percevoir les avalanches minuscules provoquées par les passages d'insectes et les bruits lointains, portés par des ondes mourantes, aériennes ou telluriques. L'attente les reposait, les gorgéait de forces nouvelles, inconnues,

chaque bruissement, chaque palpitation, chaque ondolement, chaque modification de l'air ambiant venait peser un peu plus sur leur certitude, et l'alourdissait. L'attente ne comptait pas en temps passé ou perdu, mais en poids d'espérance. Ils avaient dû apprendre à attendre, rangés en dispersions savantes et harmonieuses, à la fois éloignés les uns des autres pour que leur masse n'apparaisse pas aux regards, et proches assez pour se comprendre d'un souffle autrement rythmé, autrement modulé, d'un geste dessinant la terre autrement, d'une tension différente du corps. Ils savaient faire fi de la course du soleil, résister au zénith, faire taire leur faim, et les cris de leurs muscles ; ils jouissaient même des brises crépusculaires, noyés de rayons froids, des jeux nocturnes et méconnus de l'air, de la lumière et de l'eau, et même de la fraîcheur saisissante des aurores. Ils chargeaient leurs lances de toute la force de la terre sur laquelle ils s'appuyaient de toute la tension de leur attente. Quelque chose des frémissements de leur peau passait à leurs flèches, et leur arc se tendait d'énergie vivante. Ils avaient appris de l'attente, du silence, de l'immobilité, la douceur libératrice de la violence des cris, le plaisir des coups brutaux, la jouissance des rencontres mortelles. Non la violence aveugle, barbare, ignorante de soi, assurée du seul bon droit des armes, mais celle, organisée, méticuleuse, résistance farouche des arbres au vent, du fleuve à la digue, de la montagne aux pics et de la terre aux pas ; non pas la révolte, battue

d'avance, désespérée, moralisante, naïve ou niaise, toujours soumise, mais la violence de qui ne peut rien perdre que la vie, de qui, intraitable, veut vivre.

Ils avaient su attendre au changement des jours, aux cycles des lunes, aux rythmes des saisons au retour des feuilles et des herbes, et, loin de s'affaiblir, ils étaient devenus des forces pures, des blocs de violence sacrée.

Quatorzième nécrologie dite de la contamination par les Apaches

Ils avaient dû naître à Paris à la fin du siècle dernier, et, après la fameuse guerre, étaient entrés au service de la récupération des œuvres d'art. Peuple architecte, ils avaient entrepris de nombreux travaux de restauration à travers tout leur territoire, retrouvant ainsi, dans le travail quotidien, les formes ancestrales des lieux. On pouvait bien parler alors de sauvetages. Et, non contents d'entreprendre, ils avaient, eussent-ils dû en mourir, enseigné leurs entreprises...

“Je crois qu'il est de notre intérêt de ne pas nous quereller”

AOI

LVI

La fraîcheur et la saleté se disputent les rues de la vieille ville. Des relents rauques (vomissures, dents gâtées) vous saisissent en des souffles à la douceur quasi maternelle : si le goût vous semble ne pas y trouver son compte, il y a là au moins un grand poème pour la peau. De toutes les bouches achalandées, c'est un festival d'odeurs : une profusion de parfums âcres, de fines puanteurs artistement mêlées ; quelque chose d'harmonieux, de réglé, de profondément nécessaire semble présider à cette dysodie. L'odeur du sang qui vous colle au palais se rehausse de l'effluve pourrissant des fromages moelleux picotant les narines, de ceux, plus denses, aux souffles plus secrets... On peut reconnaître les lieux à l'odorat, et suivre ainsi le passé des choses : marché aux poissons dont les fragrances disent les odeurs tenaces des pointus, la sueur des nuits, les rêves de départ ; attrait des senteurs de fritures mêlées à l'arôme de vins corsés et francs, pleines de voix antiques, de regards lourds et fuyants, tavernes sympathiques, accueillantes, animées, fraîches en dedans, débordant sur la rue de toutes leurs ombrelles... La vieille ville se réfugie sur elle-même. Elle voûte ses maisons séculaires aux terrasses insoupçonnées sur ses

ruelles aux pénombres amoureuses. Vieille ville aux limites aussi nettes qu'un enlacement, elle vous apparaîtra ainsi du haut de la colline du Château : vous pourrez reconnaître le mouvement des rues qui la cernent, mais celles qui s'enroulent, se replient, là, sous vos pieds, vous demeureront interdites. Seuls s'étalent toits et terrasses jusqu'au bord de la mer. La plage pourra grouiller de monde, la promenade vrombir de moteurs, citadelle contre les regards indiscrets, les voyeurs huppés, elle ne se laisse connaître que de ceux qui acceptent de se laisser happer par elle. Et encore, en parcourant ses rues, n'aurez-vous l'impression de son ensemble qu'en éveillant tous vos sens : voir est insuffisant, limité à des détails qui, pris pour eux-mêmes, seraient insignifiants.

Tout autour d'elle, la ville moderne, prétentieuse et creuse, la cerne et la fuit, grimpant sur des collines moribondes où elle s'essouffle, s'y accrochant et s'en nourrissant ; promenade bétonnée sur le torrent jadis fantasque, hôtels sur d'anciens rus aux débords coassants, lycée-caserne assis sur des méandres insalubres, que l'on faillit baptiser du nom d'un poète et qui, plus justement en somme, s'affuble de celui d'un militaire, architecture en carton-pâte posée là sans raison, comme une maladie de la terre, une gangrène du torrent, monstrueuse excroissance de ses galets aux douceurs de seins, mouvances de l'air pétrifiées, fantaisies des eaux endiguées, ciel déchiqueté.

Immuable tendresse de la mer et de la baie, cernée de miradors luxueux.

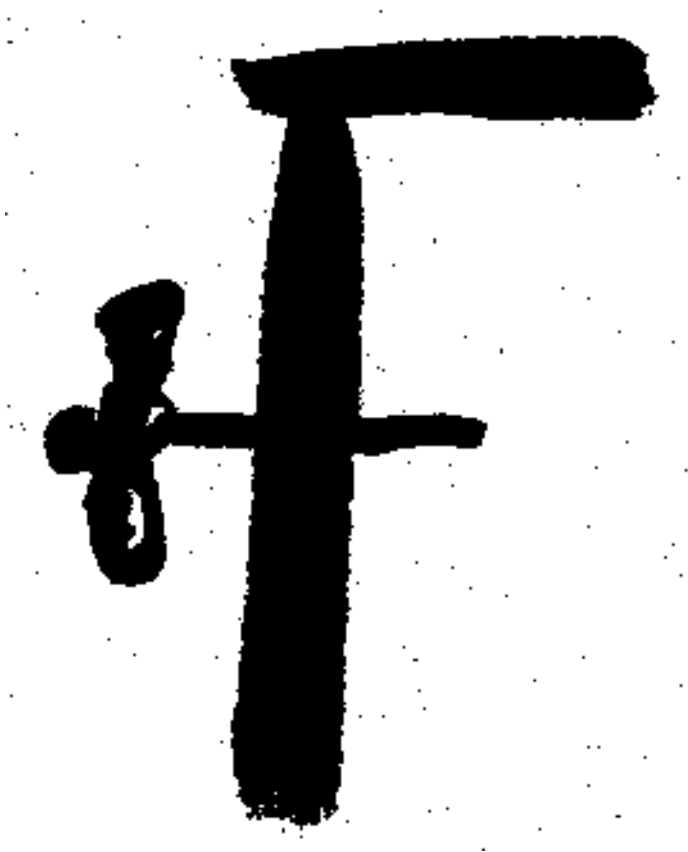


LVII

*Arbre épanoui au ciel marin
ouvert
fleur droite au flanc des eaux
poing tendu vers la mer et le ciel et la terre comme
un arbre une fleur une main
respirant de la respiration des vagues et du vent
te nourrissant de l'élément qui t'isole
village de l'amour des hommes de la terre du ciel et de
la mer
village nuage village pêcheur
doublement protégé par les eaux et les pierres par la
mer et les hommes
Sveti Stephan village de l'amour de toutes les vies
voilà que tu es mort vidé seuls parfois
d'éphémères passants sans retard font sonner tes pierres
si raisonnables
seul le bruit glapissant étranger de danses sans amour
pour la mouvance de tes vagues
adieu villageotel mort figé dans ta grâce momie
sarcophage enchâssé dans la mer non pas lugubre non
radieux mais mort
au travail des hommes aux riches nuances de leurs
rapports*

En même temps qu'il était né le 14 février 1906
au cœur du continent africain, on avait placé des
serrures sur les placards les plus anodins.

AOI



LVIII

Napolì Napolì oui, comme ils disent et vous croyez que l'accent oui oui c'est très beau Napolì quelle ville quelle animation et toute cette vie ah vous devez voir ça vous devez c'est sûr comment donc c'est vraiment ma quoi vraiment magnifique et cette circulation non mais cette circulation c'est autre chose que Paris oui oui autre chose parce que vous savez il y a quelque chose de quelque chose de typique oui le bruit le désordre ah quel quel désordre et si typique et si et puis cette façon de conduire quelle animation quelle et ils parlent autrement aussi oui cette manière de parler non non je ne comprends pas du tout mais quelle musicalité enfin oui quelle agréable mélodie oui vous savez c'est là qu'est le soleil le soleil dans la façon de parler de conduire oui et la vieille ville oui et la vieille ville non quelle ville quelle quelle c'est étonnant pas si sale finalement finalement pas si non mais sordide un peu comment dire un peu inquiétant et ces détritrus qui se répandent et ces enfants si beaux on se demande comment oh et quelle façon de parler quelle vitalité et malins oui oui malins méfiez-vous et puis c'est vraiment si gai si intéressant

c'est ce qu'il disait il essayait de dire Napolì

Napolì oui, cette façon n'est-ce pas de chanter les syllabes oui oui comment comment comment font-ils et ils sont si

comment dire si

beaux c'est ét

c'est étrange, tous ces enfants de Naples Napolì, comment Napodìli, ou Napolìi, non non c'est Naàpoli comment dites-vous Naàpoli,

le souvenir de Neapolis, c'est le mot, c'est Naàpoli comme

oui comme si dans Naàpoli, dans l'accent porté ainsi sur la première syllabe du nom, se perpétuait le souvenir d'une millénaire présence... Langue couvrant des millénaires de langues et s'en dégageant, langue charriant des monuments, des restes, de vivantes ruines, langue disant ce que furent d'anciennes bouches, d'anciennes articulations, pour désigner une nouvelle présence

et tous ces enfants comme saisis par Murillo

ces têtes d'angelots qu'on voit dans les églises et ils sont si si beaux et si délurés,

pas si sales pourtant, non non, pas si, mais ils vous regardent de façon si effrontée, si insolente parfois, comment, ils n'ont, non non, pas froid aux yeux

on voit bien n'est-ce pas que c'est la mé

oui la Méditerranée, il y a les mêmes de l'autre côté, j'ai vu pareil en Tunisie, ils s'agglutinent, s'agrippent et

oui peuple mendiant ?

mendiant dites-vous ? je dirais chaleureux oui
oui chaleureux, en quête, oui, mais non mendiant, fier,
fier, en toutes circonstances

et le

vous dites le satiricon

ces couleurs franches cette pulpe colorée ces
joues rouges ou encore cette vivacité jaune citron, ce
vert comme on le rêve du printemps

cette polychromie

comment comment dites-vous

antique

Ville en strates ville qui n'a de neuf que la
première syllabe de son nom, et non loin de là
Herculanum et Pompéi, qui furent non enfouies mais
recouvertes par cette peau de pierre et l'arrachant on
garde la trace des corps des choses et du temps

strates de ces déchets au jour le jour accumulés,
saleté et poussières de notre quotidien, grande concen-
tration de tous les aspects qui peuvent exister, densité
des corps, attouchements, modes immédiats de com-
munication entre les gens, grouillements humains,
qui coulent, et aussi de ses lentes époques historiques,
mêlant la Grèce qui vient s'étendre ou mourir ici,
et Rome qui y a pris naissance, Arabes, Espagnols,
Français...

tranches napolitaines

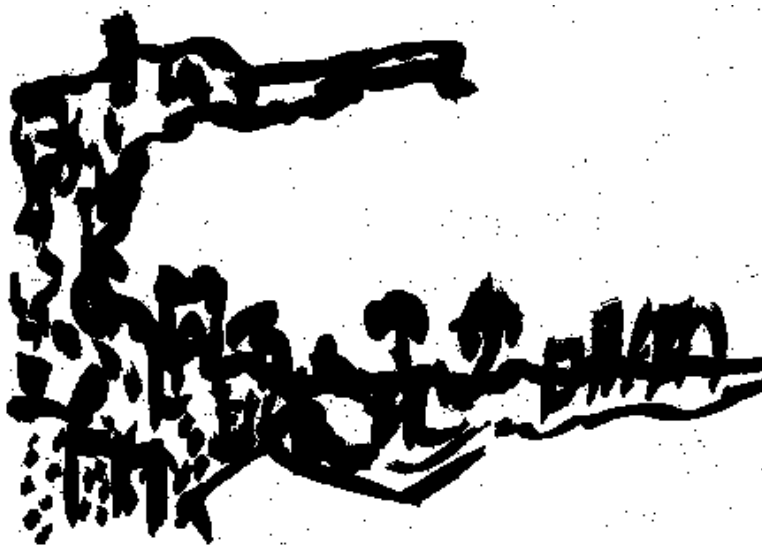
(Tu es Sappho aux paroles pleines d'air, en attente
que le mot au bout de ton stylet s'embroche, le regard
légèrement détourné sur la gauche de qui te regarde

et par-dessus son épaule voletant, et ton doigt prolongé
sur ta lèvre posé... dubitative?)

Tout ça sous la tendresse *morbida del Vesuvio*
(comme au-dessus de la ville sainte s'étend l'aile douce
du Fuji), et là où il s'engage dans la mer, recouvrant,
millions d'années, après millions d'années les terres
et les fertilisant, cesse toute tristesse

E il naufragar m'è dolce in questo mare

(Oui, la douceur de naufrager dans une telle
mer...)



LIX

et combien d'hommes ?

AOI

oui oui il est mort oui c'est terrible si jeune et si plein de promesses pensez donc ingénieur à son âge et avec une carrière déjà derrière lui combien combien pas même la quarantaine vous vous rendez compte pas même l'airbus oui l'airbus en partie c'est lui oui oui vous vous rendez compte si jeune et déjà disparu et les hélicoptères aussi oui c'est terrible mort pendant un essai vous vous rendez compte c'est terrible oui terrible et il était si attachant si intéressant tellement oui tellement oui c'est combien ?

Comme un écho de Josué

(La salle frémissait encore de fumées de cris, de rumeurs musicales, de vents évanouis, d'orgues puissantes ; quelque chose cependant mûrissait, se creusait, douloureux...)

et premier essai d'autoportrait dit "à l'entomologiste"

Je suis à vrai dire d'un naturel placide et doux.
Doux et placide pour être plus exact ; je veux dire,

plus proche de ma réalité... Contemplatif doit être le mot. Oui. Contemplatif... Du genre qui aime, dans les sous-bois, regarder longtemps la composition d'un amas de branchages et finit par en découvrir la structure interne... Ai-je bien précisé "longtemps"? Longtemps à s'en émouvoir... S'émouvoir à l'idée que, sans cesse, ce que l'on regarde se détruit, et tenter d'en saisir l'évolution, un peu comme on aime contempler la lente désagrégation des chairs... Il est vrai, n'est-ce pas, qu'il ne nous est guère donné de nous attarder devant le pourrissement des chairs humaines, encore qu'elles soient –à mon sens– les plus belles à regarder dans leur décomposition parce que les plus chargées... Comment dire?... de vie. Oui. De... sens. On se rabat donc sur des vie plus médiocres: chiens ou chats écrasés, cadavres de mulots ou de rats; les insectes, en ce sens, sont les plus faciles à découvrir, à observer... On se donne toujours, dans ce cas, un petit air d'entomologiste qui est très bien porté, très facile à adopter. Il y a, bien sûr, ce cas particulier des mues. Si proches de la terre. Grand corps creux... Espèce... comment dit-on? d'exosquelette. C'est sans doute ce qu'il y a de plus effrayant: cette mort vivante. Cette sorte de faculté de renaissance. D'incompréhensible aussi. Ou –peut-être– c'est-à-dire d'incompréhensible. Les compositions végétales sont du même ordre: ça pousse et ça meurt en même temps; ça se détruit et ça se compose à la fois. C'est bien ce qu'il y a d'apaisant dans la contemplation de ces riens puissants et indifférents... De

profondément pacifié : l'acceptation du renouveau... On dit rêveur, n'est-ce pas ? Ou bien : dit-on rêveur en parlant de moi ? Ou bien : parle-t-on de moi ? Et si oui, est-ce en disant "rêveur" ? J'avoue que si l'on dit "rêveur", c'est bien loin de la réalité... Doux et paisible, oui. Mais pas rêveur. La réalité qui m'apaise doit, finalement, fort peu à moi-même : je ne m'y projette aucunement ; c'est elle, plutôt, qui se projette en moi, et me fouille, et me pousse dans mes retranchements, et me force à me découvrir. "À m'ouvrir" serait-il plus précis ? S'il est un rêve en moi, il n'est pas de moi, mais des choses. Exosquelette, n'est-ce pas ? Je n'oserais pas, personnellement, être aussi impudique. Vous savez bien... Rêver d'autant d'odeurs, de tant d'attouchements, d'aussi constantes lacérations superficielles ; rêver d'une telle ivresse calme. Non. Je n'oserais pas. Ou, en tout cas, ne saurais pas. Et la chaleur de la terre nue ? Et sa fraîcheur un peu gluante après la pluie ? Et ses odeurs confuses, riches, pleines ? Et ses grouillements quand on la fouille d'un doigt attentif et timide ? Et sa complexité, sa terrible complexité ? Terre inattendue, capable de toutes les surprises, de tous les remuements, et si placide pourtant... Impudiquement placide. Certains, dit-on, vendaient leur âme au diable. J'ai dû donner mon corps à la terre... C'est un peu le marché inverse. La terre ne me donne aucune jeunesse, mais seulement l'amour de ma mort. S'il est une jeunesse, c'est la sienne, une immortalité, la sienne aussi. Après tout je suis peut-être

un peu Antée ; sauf que le renouveau est celui de la terre, et non le mien. Je donnerai, de toutes manières, mon corps à la terre ; ou, du moins, on le lui livrera. Mais mon apaisement viendra de ce que je le lui aurai donné bien avant. Ce ne sera plus qu'une formalité à remplir ; comme un sceau concluant un pacte... Exosquelette, n'est-ce pas ? Comme l'inverse d'une mue.

Cette placidité, cette douceur, m'ont joué bien des tours. C'est ainsi que sont les hommes : ils ne comprennent pas qu'on puisse rester là, bien tranquille, à regarder les transformations des choses et à s'en sentir transformé... C'est ainsi qu'ils sont. Impossible même de s'allonger dans les sous-bois. Crainte des promeneurs : leur crainte, ou la mienne. Impossible de faire corps avec l'eau des rivières, celle des lacs, ou même celle de la mer ou de l'océan. Impossible parce qu'il suffit que vous soyez là, tranquille, à tenter d'en surprendre l'origine, tout en sachant qu'elle n'est pas plus loin, sur le cours de la rivière ou au milieu du lac ou en haute mer, non, qu'elle s'inscrit dans l'ordre des choses : non un début, mais une sorte de "c'est ainsi", de vaste aller-retour dont fait partie le regard ; il suffit donc, disais-je, que l'on soit ainsi tranquille, pour qu'ils s'agitent et brisent l'harmonie. Engeance sordide, agitée, remuante, sans nécessité, superficielle, incapable de soutenir quelque peu son attention ; incapable de scruter la forme des nuages, les ridicules de l'eau, les micro-tourbillons, les

fantastiques transformations de la terre, l'activité nécessaire et incessante des fourmis. Race bruyante, mais dont le bruit couvre celui des profondeurs, comme un masque sonore à la profonde respiration des choses. Espèce puante, mais dont l'exhalaison a rarement à voir avec celle, première, nécessaire, vivace, vivante, des feuilles qui se font terreau, des fleurs aux séductions obligées et comme calculées, indispensable à l'essence même des fleurs, à proprement parler; espèce puante, oui, qui a su transformer les odeurs du monde en puanteurs pestilentiellles... Insupportable, vraiment. Engéance de déchets; non de déjections, mais de déchets: comme une traînée de néant derrière elle. Espèce incapable de sentir l'intelligence des choses, l'intelligence profonde d'un cours d'eau ou du peuplement de la mer, l'intelligence première de la mer. Espèce inapte, engéance stupide, perverse, oui, vraiment perverse, immorale, nécessairement immorale, dévoyée, normalement dévoyée.

Insupportable quand sa barbarie déferle, brisant des millénaires de mises en place. Impossible, quand elle vient, de se faire adopter par la longue patience des choses: impossible, quand elle ravage, de s'adapter patiemment à la forme des choses. Bruyante, sordide, agitée, puante et, malheureusement, immortelle....

AOI

LX

La terre nous pardonnera-t-elle d'être ce que nous sommes ? La mer nous supportera-t-elle encore longtemps ? Oh ! que mourir serait doux si c'était vraiment manière de vivre ! Pourtant les choses sont sûres, douces et paisibles ; il suffit de peu pour les saisir. Que ferais-je, si j'étais cette terre-ci, de cette plante-ci ? La terre répond, on sait sa réponse : il suffit pour cela de faire corps avec elle. Oui, c'est cela : faire corps... Si je vous aime, pousses d'oliviers, troncs de chênes, ondolements divers des eaux, terres timides, si je vous aime, c'est que vous m'animez... Et si je fuis l'engeance dont je suis, c'est qu'elle croit être le principe de la vie. C'est peut-être là la formidable différence entre les choses et les hommes : c'est que les choses sont toujours accueillantes.

AOI

LXI

Apaches : l'impossible disparition

L'attaque avait été à la mesure de la brutalité de l'attente... Non pas étonnante et rude, mais perfide, lente ou réitérée, de part et d'autre organisée, mise en scène et répétée, redite, sorte de complaisance envers l'atrocité. Brutale, oui, mais non soudaine. Mais les attaques ou la mort ne sont jamais soudaines : longues préparations des condamnés à mort entre le moment où l'arrêt est rendu et celui où leur tête tombe. Longues agonies qui durent la vie de chacun et ne s'achèvent en fait que lorsque cessent toutes les déperditions. Les préparatifs avaient duré ce que l'attaque devait durer. Et les Apaches avaient distillé la mort contenue dans leur séculaire attente. Et ils avaient, en retour, reçu la mort cultivée par des siècles de civilisation. Chaque scalp, chaque tête coupée, chaque corps écorché, chaque corps lacéré, démembré, écartelé, brûlé, ne venait que comme unité dans l'addition des préparatifs d'attente. Et les gestes de la mort avaient la lenteur lourde de chorégraphies sacrées. Il fallait sentir le sabre pénétrer les chairs ; il fallait goûter la résistance des corps, les cris noyés de

sang et de terre, la puanteur de la peur avant celle de la putréfaction ; il fallait jouir du grésillement des tissus, du murmure de sources jaillissant de veines ouvertes et d'artères béantes. Il fallait entendre, au rythme sourd des flèches amollissant les corps, des masses écrasant des crânes, des corps heurtant des corps dans des étreintes mortelles, et la douceur inattendue du couteau pénétrant des gorges, remuant des viscères, et la douceur aussi, chaude et fade, des écoulements. Qui pouvait encore savoir si le sang dont il se gorgeait était celui de l'autre ou le sien?... Il provoquait la même ivresse, le même oubli, et, en même temps, la même angoisse satisfaite, rayonnante, repue. Chacun se gonflait de la mort des autres et la traînait après soi, et rêvait de terres bien plus prospères, fumées de sang et de pourrissements :



LXII

L'impossible disparition, suite

c'était cela rendre l'âme... au cours de leur lente et inéluctable mort, les Apaches avaient rendu leur âme aux arbres et aux rochers, aux monts et aux fleuves ; ils la leur avaient rendue grossie, énorme chose qui, pour les temps à venir, doit planer ainsi comme une sensibilité particulière de l'air, comme un halo imperceptible autour des lieux, au-dessus de tout ce qui les avait fait vivre. L'esprit des peuples dépossédés gémit dans les remous tranquilles des lacs nourriciers, murmure dans les frondaisons musiciennes des forêts, crie dans la tourmente des tempêtes, des vertiges, des pics à l'illusoire sérénité des vallées, pousse les eaux des torrents déracinés, bat dans chaque motte de terre, s'écoule en sang sucré le long de veines végétales et s'exhale en explosions parfumées. Il s'attache, cape ou chape, traîne ou bure, à ceux qui possèdent comme le seul témoignage de leur possession. Ils auront beau raser les cimes et combler les vallées, endiguer les torrents, museler les forêts, dévoyer les lacs, emprisonner la terre et les fleurs, ils ne seront jamais possédants que par l'esprit et la grâce des dépossédés.

LXIII

Deuxième essai d'autoportrait dit "à l'incertitude"

Je ne sais pas, non, je ne sais pas... Est-ce par ignorance ou incertitude, ou inquiétude? Non... Je ne sais pas... En tout cas, l'impression que rien ne peut entrer dans mon crâne, rien ne peut façonner mon visage et donner à mes mains leurs gestes tremblants et reprendre à ma peau son inconscience et sa jeunesse, rien ne peut pétrir mon regard, donner à mes yeux leur couleur et leur éclat qui ne soit finalement sans importance, en tout cas sans importance. Puis-je pourtant ne pas savoir? Je parle. J'enseigne... J'ai tenu, plus à moi-même, il est vrai, qu'aux autres, de si persuasifs discours! Est-il possible que je ne sache rien? Que je sois vraiment si ignorant? Je lis... J'ai lu. Je possède des livres. Des pages écrites. Et j'en connais – crois en connaître – le contenu. Assez, en tout cas pour en parler. J'ai vu des œuvres faites, d'autres en train de se faire. J'ai pris plaisir à voir et à voir faire. Si souvent je n'ai pas su... Si souvent, j'ai su mon impuissance, qu'il n'est pas possible que je ne sache rien. Mais si peu. Balbutiements de savoir, bribes informes ou éparpillées, effilochées, lambeaux

de savoir, haillons de connaissances, comme qui ne maîtrise pas les fleuves, ou plutôt comme qui ne participe pas à la maîtrise des fleuves et ne se sert des ponts que pour se protéger de la pluie et –de façon si illusoire– du vent... Oui, je sais, comme un mendiant peut dire qu'il est vêtu moins pour le plaisir de la peau et de la promenade que pour ne pas être accusé d'attentat à la pudeur... Est-ce ignorance que de ne savoir que la survie, savoir pour manger chaque jour, savoir pour attendre le jour sans l'angoisse trop forte de la mort, savoir pour tenir boutique de savoir, comme d'autres n'ont des muscles que pour vendre leur force... Et si je parle, c'est incertain de ce que je vais dire, c'est incertain de ce que je dis, ce que j'ai dit, incertain non sur le savoir lui-même, mais sur la nécessité de parler, à ce moment-là, de cette façon-là, de cette chose-là...

LXIV

Ce jour-là il lui advint un grand bonheur.

AOI

Si je vous dis que ma vie a commencé le 3 mars 1900 à Auxerre et que je suis entré en 1928 à l'Agence Havas comme rédacteur chargé de suivre les travaux du sénat et accrédité auprès du ministère des finances... me croirez-vous ? Oui, depuis 1944, j'ai été chef du service parlementaire de l'A.F.P.

non ?

La petite voie d'Ulysse

Il y avait eu cette histoire d'espionnage, déguisé en pauvre diable. Ce n'est pas que l'idée ne venait pas aux autres. C'est que contrefaire le pauvre diable suppose qu'on n'en est pas un, mais qu'on peut tout aussi bien être pris pour tel. Vous imaginez, Agamemnon pensant qu'on pût le prendre pour un esclave, ou craignant de se piquer au jeu ? Les Atrides d'ailleurs, n'ont jamais trop su s'ils étaient bien ce qu'ils étaient. Plusieurs l'ont remarquablement prouvé. Hélène prétend qu'elle m'a rencontré. J'affirme solennellement ici qu'elle a menti.

AOI

LV

Josué avait un rythme de torrent ; il avait du torrent les apparents caprices, l'apparente irrégularité, cette activité plus ou moins visible et qui, qu'elle soit spectaculaire ou occulte, a toujours quelque chose à voir avec le désespoir. Il avait du torrent les excès désespérés ; la même aridité leur était commune et saisonnière ; chaotique monument de galets, figeant son cours mais le rappelant sans cesse, image de la fluidité, comme une fossilisation de l'écoulement, et l'on sait bien que les nappes, cachées par en dessous, subsistent et bougent ; que, dans le calme et la certitude de poches profondes, des eaux limpides attendent la ruée ; que la surface ne se borne pas à restituer un squelette du courant ; qu'elle est l'épiderme d'une circulation constante qui a ses enchevêtrements, ses errances, toute une vie insoumise, irrefrénée ; le torrent peut, aux yeux du monde, crier son angoisse et sa souffrance, il

LVI

Troisième essai d'autoportrait dit "au cas clinique"

Ils ne savent pas qui je suis... Non, non ! Ils ne le savent pas. Ne le savent... ou, s'ils le savent, ils le cachent bien. Ils le cachent. Pourquoi le cachent-ils ? Pourquoi ? Ils jouent, ils jouent l'ignorance. Ils veulent paraître ignorants, m'ignorer. Ils veulent m'ignorer et y réussissent parfaitement, oui, puisque j'en viens à croire que loin de faire ceux qui m'ignorent, ils m'ignorent vraiment. Pourquoi ? Pourquoi veulent-ils me cacher qu'ils savent qui je suis alors qu'ils savent très bien que je dois me douter qu'ils savent et que je sais qu'ils jouent, qu'ils feignent, qu'ils font semblant. A quoi jouent... Quel jeu jouent-ils pour se cacher de moi et me faire croire qu'ils ne savent pas ? Voilà. Pourquoi jouent-ils ce jeu ? Pourquoi me laissent-ils le rôle de celui qui n'est pas ? Je veux dire : pourquoi ne me laissent-ils aucun rôle dans ce jeu ? Aucun rôle. Ce rôle de rien qu'ils veulent que je tienne, dans lequel, ignoré de ceux qui savent qui je suis, je suis censé ignorer qu'ils savent qui je suis, pourquoi me le font-ils jouer ? Qu'ont-ils à gagner, m'ignorant, à me tenir ignoré et me jeter sur le dos leur ignorance ?

Pour m'ignorer ainsi, pour me faire croire qu'ils ne savent pas qui je suis, ils doivent forcément, au contraire, parfaitement le savoir, parce que s'ils ne savaient pas vraiment qui je suis, quel besoin auraient-ils de m'ignorer ? De me faire croire qu'ils ne savent pas ? Oui, oui, c'est ça. S'ils m'ignorent, c'est qu'ils me savent. Mais s'ils pensent qu'ils peuvent arriver à me faire croire qu'ils m'ignorent et que je serai dupe de leur jeu, si, si, c'est qu'ils ne savent pas qui je suis. Bon bon, mais ils ne doivent vraiment pas savoir que je sais combien ils ne le savent pas, ils ne doivent pas, puisqu'ils m'ignorent... Oui, ils savent à quel point ils ne savent pas qui je suis, puisqu'ils m'ignorent. C'est parce qu'ils savent leur ignorance, qu'ils m'ignorent. Et pourquoi ? Pourquoi jouent-ils, alors qu'ils savent leur ignorance, à ceux qui en savent assez pour pouvoir m'ignorer ? Mais, moi, je sais bien qu'ils savent et ne veulent pas me le faire savoir. Il est des jours, ainsi, où leur ignorance me pèse... Pourquoi donc m'en veulent-ils ? Je leur apprendrai bien qui je suis. Oui, oui, qui je suis... Pour qui me prennent-ils à croire que je peux tenir leur ignorance de ce que je suis vraiment pour leur connaissance de qui je suis ? Il est des jours, ainsi, où je me dis que je saurai bien leur montrer qui je suis, et qu'ils en seront si étonnés, qu'ils ne pourront plus feindre l'ignorance. Je les contraindrai bien à avouer qu'ils savent...

Ainsi parlait-il dans la grande salle

Notre mère m'avait dit que tu l'aimais

AOI



Livre III

EFFRACTIONS

Bribes LXVII à XCIX

Photographies de François Goalec



*Introibo ad altare dei
ad deum qui etc.*

Les photographies sont de François Goalec,
pour lequel a été rédigée, sous le titre *Apocryphes de Qobélet*
l'expansion des bribes 70 à 74



LXVII

Il avait accepté d'emblée sa défaite, et c'est bien là ce dont il ne revenait pas lui-même.

Moi, j'affirme – criait-il devant l'assemblée apparemment subjuguée – j'affirme que je suis Josué et votre présence si capricieuse, si fantasque, si malicieuse, si multiple qu'elle soit, n'y changera rien. Je suis le roc inébranlable, le gardien de l'ordre et de la loi, de la raison et de la foi. Celui qui, ne possédant rien, ne saurait être possédé, fort de ma vacuité, vaste de mon insignifiance, nul n'est plus démuné que moi, nul ne peut espérer obtenir quoi que ce soit de moi. Qui est le plus fort ? Le vainqueur, croyez-vous ? Le plus riche, le plus puissant ? Qui ? Qui tient l'autre à sa merci ? Celui que vous voyez lever le bras en signe de victoire ? C'est ce que vous croyez, n'est-ce pas ? Vils et lâches, troupeau timide qui espérait.

AOI

LXVIII

Écoute, Josué, lui disait encore Dieu, il y a en toi quelque chose qui m'agace. Par certains côtés, tu me rappelles Job

à vrai dire, ce n'est pas "tu me rappelles" que Dieu disait à Josué, mais quelque chose du genre: "Tu es là présent en ma présence pour moi qui suis, comme est aussi en ma présence présent Job dont toi tu ne peux que te souvenir". C'est seulement pour la commodité de la lecture qu'il est transcrit, "détranscendantalisé", si l'on veut, en "tu me rappelles"

comme
lui tu embrouilles tout par des propos dénués de sens,
quelque chose de tendu et de nerveux, aussi, vous est
commun et de soumis enfin

et il disait ainsi à travers les espaces...

Mais

où étais-tu quand je fondai la terre? Parle

Parle si tu sais!

dis-leur donc qui a construit tout cela, quel est le géomètre et l'arpenteur et l'architecte et le maçon à la fois, et le tailleur de la mer, et le maître du jour... Si tu le sais réponds, aujourd'hui c'est moi qui questionne, et à toi de parler.

LXIX

C'était ainsi parfois, et sous le feu roulant des questions de Dieu, Josué demeurerait muet. Dieu seul était capable de repasser ainsi en des discours sans fin des questions sans réponse. Ou en tout cas les questions étaient telles que la réponse était celui qui les posait et tout en répondant Josué pensait "Tu dis, mais moi je parle". Et chaque fois Dieu, qui le savait dieu sait comment, lui répondait : "Eh oui, Josué, tu parles, tu parles même trop, pour te le dire en clair, Josué, tu me les gonfles !"

et
les mots s'envolèrent

Je parle oui je parle et c'est pour faire entendre l'inouï de ce que tu répètes. Qui est le vainqueur de qui ? Et qui peut invoquer qui ? Priez vous tous, prions et que la terre tourne !

AOI

LXX

Très saintes litanies de Josué

tempax miracolosum	ora pro nobis
Omo admirabilis	ora pro nobis
salame major	ora pro nobis
super crux amabilis	ora pro nobis
Regina hotel	ora pro nobis
Volvix purissima	ora pro nobis
castrol castissima	ora pro nobis
acqua velva inviolata	ora pro nobis
Gallia semper uirgo	ora pro nobis
phenix intemerata	ora pro nobis
phenix creatoris	ora pro nobis

phenix salvatoris	ora pro nobis
lattuga romana	ora pro nobis
lattuga ricciolina	ora pro nobis
tartaruga creatoris	ora pro nobis
castrol christianorum	ora pro nobis
torron davidicus	ora pro nobis
turrus aurea	ora pro nobis
lattuga mistica	ora pro nobis
turista salvatoris	ora pro nobis
polenta magna	ora pro nobis
patsciuorca creatoris	ora pro nobis
causa nostra letitia	ora pro nobis
stella matutina	ora pro nobis
moulinex martyrum	ora pro nobis
hendrix vas spiritualis	ora pro nobis

vas honorabilis

ora pro nobis

vas insigne devotioni

ora pro nobis

AOI



LXXI

polenta sapientiæ	ora pro nobis
salame infirmorum	ora pro nobis
refugium peccatorum	ora pro nobis
consolatio afflictorum	ora pro nobis
auxilium christianorum	ora pro nobis
regina angelorum	ora pro nobis
salus attristorum	ora pro nobis
poesia peccatorum	ora pro nobis
musica afflictorum	ora pro nobis
troncia d'ai christianorum	ora pro nobis
poesia angelorum	ora pro nobis
parola patriarchorum	ora pro nobis

parola profetorum ora pro nobis

babaciu apostolorum ora pro nobis

baieta martyrum ora pro nobis

susseta confessorum ora pro nobis

blablabla sanctorum omnium ora pro nobis

Evian fructissima sine labe concetta
 ora pro nobis

LXXII

Autres litanies du saint nom de Josué

Josué eleison
Cristal eleison
kiri en caleçon
Josué audi nonos
Josué exode et noce
pater de conneries deux
miserere nobis
fil irrédenteur l'ont dit deus
esprit-de-sel deus
sandale trinitas, unus deus
Josué splendide patine
Josué, quand dort Lucie, éternuait
Josué, rex et gloria
Josué, sol justifié
Josué, fils d'une mariée vierge
miserere nobis
Josué amabilis
Josué admirabilis
Josué deus fortis
Josué le pater furieux s'enculit
Josué, magni consili en gelée

Josué, potentissime
Josué, patientissime
Josué, obédientissime
Josué, mythe et corde humide
Josué, amateur de castrat
Josué, notre armateur
Josué, dieu des paquets
Josué, auteur à vis
Josué, exemplaire vertu toutes
Josué, zélateur des animateurs
Josué, deus noster
Josué, notre refuge
Josué, père des peaux-pères
Josué, trésor des fidèles
Perds ton gloria, libère nos os
Josué

AOI

LXXIII

Agnus dei qui tollis peccata mundi
parque-nous Josué
Agnus dei qui tollis peccata mundi
Exode et noce Josué
Agnus dei qui tollis peccata mundi
serre-nous la vis, Josué
Josué, audi nonos
Josué, exode et noce
Confiture de mûre tibi deus
et in voca bi mur nomenclatur

LXXIV

De profondes glaouis athées, dominées,
dominées pour l'exode vautreées mes âmes, fientes
aurez très intendantes dans la voie dépréciante mémé
Si l'inéquitation des observateurs dominait; dominés?
qui soutient la bite?

Couille a à prude thé, propre et scie à sciau, et
prosper lègue ton âme sur tes nuits dominées

Suce tes nuits animées mais ah! inverbe et jus;
espéra vite mon animal mes abdominaux

Accus taudis a ma tutina us qu'annotait Spereth
Israël in do mineur

Couille a pus domine homme miséricorde y a et
copieuse a pers d'hélium redent si haut

Ellipsé redimé Israël ex omnibus inquiété le bus et
le jus

Raie qui échanté éternue adonna hélice dominée.
Et leur père pète, Horace au nez, mé'ames, et clameur
mes us athées vignate.

Apocryphes de Qohélet

(Suites Barbares et Autres Vanités)

une expansion des bribes 70 à 74

Bribe dite de

“qui veut fixer la voix, la mort l’attend”

Qui veut saisir la pluie au vol il perd tout

tempax miracolosum Ora pro nobis Omo admirabilis O.p.n. salame
major O.p.n. super crux mirabilis O.p.n. regina hotel O.p.n.

***De profondes** glaouies athées, dominées,
dominées pour l’exode vautrées mes âmes,
fientes aurez très inten enten dantes tantes
dans la voie dépréciant mais...*

Volvix purissima O.p.n. castrol castissima O.p.n. acqua velva inuio-
lata O.p.n. gallia semper virgo O.p.n.

qui veut nouer l’ombre elle l’étouffe
qui veut saisir la vague elle se rit de lui
qui embrasse la mort elle le berce folie
qui photographie l’eau la vie c’est son ombre
qui veut juguler la vie se voit
qui cherche l’ombre elle le couvre
qui meurt de se donner la vie le berce

Mais

Ne te lamente pas sur le sort de l’amandier il
refleurira

phenix intemerata O.p.n. phenix creatoris O.p.n. phenix salvatoris
O.p.n. lattuga romana O.p.n. lattuga ricciolina O.p.n.

*Si l'inéquitation des observateurs
dominait ; dominés ? qui soutient
la bite ?*

*Couille a à prude thé, propre et
scie à sciau, et prosper lègue ton
âme sur tes nuits dominées*

tartaruga creatoris O.p.n. castrol christianorum O.p.n. torron davidicus
O.p.n. turris aurea O.p.n.

qui veut juguler l'eau elle se rit de lui
qui veut nouer son visage le ciel durcit son ombre
qui scrute les nuages se berce
qui sculpte le sable se déchire
qui veut bâtir son visage il l'étouffe
qui sculpte les nuages le ciel l'ensevelit
qui scrute son visage voit son ombre

Mais

Ne pleure pas sur le sort de l'amandier il saura
refleurir

lattuga mistica O.p.n. polenta magna O.p.n. patsciurca creatoris
O.p.n. causa nostra lætitia O.p.n. stella matutina O.p.n.

*Suce tes nuits animées
mais ah ! inverte et jus ;
espéra vite mon animal
mes abdominaux*

*Accus taudis à ma tutina
us qu'annotait Spereth
Israël in do mineur*

moulinex martyrum O.p.n. hendrix vas spiritualis O.p.n. vas honorabilis O.p.n. vas insigne deuotionis O.p.n.

qui veut vivre d'aimer il se déchire
qui veut vivre de l'ombre le temps étouffe son
ombre

qui veut nouer de l'air il l'aime
qui écrit le réel l'étouffe
qui saisit la mort la mort le couvre
qui embrasse la vague elle se joue de lui
qui photographie la mort elle l'aime

Mais

Ne plains pas le sort de l'amandier il refleurit

polenta sapientiæ O.p.n. salame infirmorum O.p.n. refugium peccatorum O.p.n. consolatio afflictorum O.p.n. auxilium christianorum O.p.n.

*Couille à pus domine
homme miséricorde y a
et copieuse à pers
d'hélium redent si haut
Elipsé redimé Israël ex omnibus
inquiété le bus et le jus*

regina angelorum O.p.n. salus attristorum O.p.n. poesia peccatorum O.p.n. musica afflictorum O.p.n.

qui veut bâtir de sable durcit sa gorge
qui veut fixer l'ombre l'ombre est lui
qui cherche l'ombre il est tout
qui veut nouer un mort il le perd
qui fait le portrait d'un mort il le perd
qui saisit le réel il l'étouffe
qui fait le portrait d'un mort il est lui

Mais

réjouis-toi du sort de l'amandier il a refleurir

trincia d'ai christianorum O.p.n. poesia angelorum O.p.n. parola
patriarchorum O.p.n. parola profetorum O.p.n. babaciu apostolorum
O.p.n.

*Raie qui échanté
éternue adonna hélise dominée.
Et leur père pète et tua Lucie à hélise,
amène.
Dominé, exode, Horace au nez,
mê'ames, et clameur
mes us athée vignate.*

baieta confessorum O.p.n. susseta confessorum O.p.n. blablabla sanc-
torum omnium O.p.n. Euian fructissima sine labe concetta O.p.n.

qui veut nouer le fil de l'eau c'est folie
qui veut saisir le vent la vie l'attend
qui caresse la vie il lui pèse
qui meurt d'aimer le temps le perd
qui veut vivre avec de l'air la mort perd son ombre

qui caresse le vent la vie le perd
qui écrit avec de l'air le temps lui pèse

Mais
Envie le sort de l'amandier lui refleurira

Qui veut fixer la voix la mort l'attend



LXXV

Et encore

Dits barbares de Josué le Sage

Sans savonnette
Nous parcourons
les marécages

miserere nobis

Nous sommes
partis au matin
le ciel à peine bleuissait

miserere nobis

Nous avons
laissé nos terres
grasses

miserere nobis

Nous avons
quitté nos femmes
grasses

miserere nobis

Nous avons
gardé nos mains
grasses

miserere nobis

Et le soleil
guide
nos pas

miserere nobis

Nous avons
réglé nos marches
sur sa course

miserere nobis

Et prêts
à pourfendre
nous sommes

miserere nobis

AOI

LXXVI

Noble folie de Josué, dite du Blasphème

Je parlent... tais-toi ! Où va ma langue, je vais, et je vais où vont mes pieds. Et si je ne sais pas où ils vont, où elle va, je sais toujours où je les mets. Non, non, pas d'errance. L'erreur, seule, l'erreur ! Pas de marche au hasard... Je parlent, ne réponds pas ! Est-il important de savoir où l'on va ? Est-il donc un but à atteindre – (s'il n'est déjà atteint !), des lieux à découvrir ? – (à moins qu'on ne les sache !). Je marche émerveillé de ma marche et des lieux connus et de la marche seule et des seuls lieux connus. Rien ne me dévie, ne me dévoie, et je rejette ce que je ne connais pas, en tout cas, je ne m'y lance jamais sans les plus minutieux apprêts. Chemins de traverse, voies parallèles où je vais comme qui rumine et laisse à ses pieds le soin d'aller ! Ah ! la marche ! plaisir d'une perverse inutilité.

LXXVII

Trois tentatives désespérées de reconstruction d'une nécrologie découverte dans une corbeille à papier

1.— L'état du papier au moment de la découverte

M. Jacques Isa

19 septembre 1919 à

a ab uré voir 0200 con Ingénieur, technique, con n direction ex nées industries iques caoutchoucs fils et câbles électri	res et du gé de mi conseiller tion de l'Eura Directeur Général s fonction de conseil n (1966-1970), il était onoraire des commu et trésorier payeur
--	--

2.— Tentative de mise à plat

M. Jacques Isab

29 septembre 1919 à uré, N

réservoirs et du 0200 congé

de Mi-ingénieur conseiller technique

conion de l'Euran direction ex directeur général
née, industries n (1966-1970) il était iques caout-
choucs

honoraire de commu fils et câbles électriques et
trésorier payeur
bâtiment sérieux

3.- Essai de reconstitution

M. Jacques Isab, le 29 septembre 1919 à Uri (N.),
aux réservoirs et dû ol. 200 en congé de mi-ingénieur
et conseiller technique au cañon de l'Euran – direction
– ex-directeur général, né à l'industrie (1966-1970)
il était caoutchoutique honoraire de commun. fils de
câble électrique et trésorier-payeur de bâtiments
sérieux.

AOI

LXXVIII

Autre petite voix d'Ulysse

Allez donc savoir ce que me trouvait Calypso. Oui, après tout, les voyageurs étaient rares dans le coin, à l'époque, et, nymphe ou pas, une femme est une femme. Ce qui est sûr, c'est qu'elle était troglodyte. Belle, oui. Il serait vain de vouloir la décrire : ce que l'on voit d'une femme et comment on s'en émeut ne peut se réduire à ce que l'on entend de ce qui se dit d'une femme ou de l'émotion. Belle, et savante dans l'art de cacher pour que l'on voie et de montrer pour que l'on ignore.

On connaît ces yeux dont on aimerait qu'ils se ferment s'ils sont ouverts, qu'ils s'ouvrent s'ils sont clos ; rien de tel avec Calypso : elle vous regarde, comme absente et son regard, pourtant, durement vous pénètre et quand elle ferme les paupières, il semble que son regard au fond de vous subsiste encore et creuse. Et de même pour tout son corps, souple et fondant, et résistant aux regards et aux caresses : on s'y jette et en même temps on le perd. Mais non ! la beauté de Calypso, passé les premiers jours de cette excitation de l'esprit et du corps contre cette force

duelle, je me suis aperçu que je ne pourrais y découvrir qu'elle seule. Calypso belle comme la terre et la mer, mais qu'est la terre sans les fruits ? Et beaucoup plus tentants sont les fruits qui ont leur beauté imparfaite et tout leur rapport à la terre, et la saveur du périssable. Pénélope n'est pas belle comme elle. Mais la beauté de Pénélope ne dépend pas d'elle seule, ne se résout pas en elle-même. Elle est liée à ma terre, à tous les miens, elle est cousue à moi. Je pleure en Pénélope ma propre vie. Calypso est en même temps autre. De jour en jour semblable à elle-même, fixée dans son immortalité, elle est définitivement et toujours pareillement autre. Pénélope est autre de jour en jour. En découvrant Pénélope, c'est mon pays, mon peuple et mon temps et moi-même que chaque jour je redécouvre. Oui, son immortalité m'a lassé de Calypso et j'aime Pénélope pour ma mort...

Est-ce là être une garce ? Le mot ne l'épouvantait pas

Il était pourtant l'une des personnalités les plus connues et les plus appréciées pour sa courtoisie et sa compétence du milieu diplomatique parisien...

Elle avait, sous le pseudonyme de Jean, été correspondante du "Journal" et connaissait notre pays de remarquable et familière façon. Traductrice inspirée d'Apollinaire et de Valéry

Elle possédait une fort belle collection de bourses.

LXXIX

Suite du Blasphème de Josué

Je parle ! Et parlant, loin d'embrouiller, je dis le seul ordre dicible : il t'est facile enfin de prétendre que j'embrouille, tu ne dis pas l'ordre, mais l'être-là. Mes mots seront toujours insensés ! Tu es... peux-tu dire qui je suis, ou ce que je suis ? Peux-tu me dire comment vivait mon peuple et pourquoi, disparu, il subsiste ? Peux-tu me dire ce que Calypso pouvait fouiller de sa langue dans ma bouche ? Comment j'ai joué ma mort à ma mort ? Enfin, sais-tu, peux-tu savoir, ce que c'est que de tromper le temps...

Je ne pouvais comprendre ce qu'avait ce malheureux...
démuni, dépossédé, sage et fou à la fois, riche de tous mes manques... Je bave de désir, je ne suis qu'une force jalouse, voyeur, comme ces enfants pauvres qu'on figurait plantés aux devantures des pâtisseries et qui ne pouvaient entrer. Immense gouffre ouvert à tous les vents à toutes les tempêtes aux surgissements de toutes les eaux possibles, bruyant de toutes les sources, rien ne m'importe – ni ne m'emporte – et tout en moi s'engouffre de ce qui est assez subtil [...]

AOI

LXXX

Elle disposait d'une fort étendue collection de bourses

Complainte d'Ulysse dite du prisonnier des eaux

Double colonne de marbre
Toi l'esseulée ton souvenir
longuement bu dans mes voyages
a le goût de la mer docile
langoureux désespoir mouvant
Branche double du citronnier
ou du cèdre toi
qui m'esseules le désir
qui point au cœur de moi
semble une mer courroucée
Double fruit des arbres clairs
aux palpitations d'oiseaux
tes nuageuses formes m'ont
suscité beaucoup plus d'orages
que les tourmentes d'Ilion
Double goutte échappée des lacs
nous l'entre-deux de mes voyages
mouvants les perles étonnées de toi à moi se sont
lancées

à la poursuite des soupirs
Unique source au creux des marbres
Seule étoilée de miel
l'étau qui enserme mes côtes
ne relâchera son étreinte
que dans la fraîcheur de tes bras



LXXXI

Et

Riche de mes seuls masques... Toujours prêt à en ôter un pour montrer le “vrai”,

Flectamus

genua

Ora a te

Credo in humidum deum
patrem uentripotentem
facteur M cæli et terra
visibilium o o o mniū
et invi sibili i ium

et puis comme en écho, il y avait ce petit air d'opéra...
Permettez que je vous en rappelle le contexte : nous sommes dans les préparatifs d'une fête, d'un bal masqué, trois personnages s'avancent, deux femmes et un homme ; on les invite à entrer mais on ne sait pas que, derrière leurs masques, ils veulent d'abord que justice soit rendue.

ven i tepu rava a anti
signoore maaschere

Septième apparition du Grand père

Ed io che ero cane, mi tenevo sott'al tavolo e ho sentito tutto, e tutto ti dico come l'ho sentito... Come, non ce vo crede? E guarda! M'hanno buttato n'osso e m'hanno rotto 'l muso, se non ce credi, guarda come è rotto 'l naso. Che n'è rotto? Guarda come fa

Pum

pà

Pum

pà

Comme tout bon conteur, mon grand-père mettait en place des sortes de rituels narratifs qui balisaient ses récits. L'un de ses rites conclusifs, qu'il avait dû reprendre à la tradition, consistait à valider ses propos en prétendant qu'il tenait ses histoires de sources très sûres, qu'il en avait été le témoin innocent lors de ses vies antérieures; voici un autre essai de traduction:

À l'époque, figure-toi que j'étais chien, et je me mettais toujours sous la table, c'est ainsi que j'ai tout vu et tout entendu... Comment? Quoi! Tu ne veux pas me croire! Eh bien, regarde... Pendant qu'ils mangeaient, ils m'ont jeté un os, et m'ont cassé la truffe. Si tu ne me crois pas, regarde, regarde: il est pas cassé mon nez? Il est pas cassé? Tiens, touche, regarde comment il fait:

Poum

Pa

Poum

Pa

il nous prenait la main, en saisissait son nez, et le tordait

d'un côté et de l'autre... Comment douter ? Son nez était bien cassé et on pouvait en effet le tordre ! Alors...

Encore une prière de Josué, en guise d'intermède
bonnet vol aux taxis
(dominus gobiscum
e te tghè gli osc tutt esgarablà !)

Cette dernière prière demande sans doute une petite explication : le peuple s'est toujours volontiers moqué de ses prêtres et de ses moines... Et il y a dans ses traditions toutes sortes d'histoires qui en témoignent. Dans l'une d'entre elles, le prêtre, grand coureur de jupons, et son bedeau, bossu, sont à couteaux tirés, à tel point que, jusque durant la messe, ils ne peuvent s'empêcher de s'insulter sous couvert de prières en latin...

Dominus gobiscum, dit le prêtre : gob, est le début du mot "gobbo", bossu

et, toi, psalmodie le bedeau qui sert la messe, tu as les yeux sacrément cernés !

évidemment "tutt esgarablà" ça sonne autrement que "sacrément cernés".

Vous avez dit "masque" ?

Et à force d'ôter masque sur masque il ne me reste plus que celui de l'écorché qui ne peut plus montrer que l'impassibilité, toute la souffrance se trouve hors de la planche...

Jamais les Atrides n'eussent pu se déguiser! Trop "tragiques". Pour remonter aux sources, vous savez que j'ai vu le premier d'entre eux plongé dans une eau qui ne pouvait le désaltérer, sous des arbres dont les fruits lui échappaient sans cesse... Tragiques et foncièrement misogynes. Dois-je dire **donc** foncièrement misogynes? Leur tragique et leur misogynie se résolvaient en somme à cette formule enfantine, naïve: "C'est pas ma faute, j'y suis pour rien...", enfin, vous connaissez. Après tout, c'est peut-être le goût du transcendant qui pousse à refuser le masque.

Troisième allusion à la collectionneuse

Elle disposait d'une étonnante collection de bourses

Vingt et unième citation

*Pour la première fois je
sentais qu'il était possible que ma
mère vécût sans moi*

Où Dieu lui-même intervient pour parler de masque, et ce qui s'ensuit

Non que le masque soit vraiment à enlever. En fait, il serait plutôt à mettre – histoire, n'est-ce pas, de protéger la masse de chair à vif que nous sommes (le mal que fait le masque est plus supportable...

mieux réparti), il ne s'agit que de prendre la figure juste dans l'endroit qui convient. Par quelle aberration suis-je toujours en train d'ôter la bonne figure ?

C'est que, lui disait Dieu, tu cherches trop la bagarre sans savoir utiliser ta force.

Mais toi-même, rétorquait Josué, comment pourrais-tu apparaître, sinon masqué ?

L'Opéra de Josué

La salle, vide à de rares emplacements près, résonnait maintenant à peine de quelques remue-mements intimes. Ceux qui se refusent habituellement à sortir durant l'entracte s'isolaient en une rêvasserie qui repassait les derniers échos assourdis du spectacle ; les plus tôt rentrés, leur cigarette ou leur rafraîchissement consommé, chuchotaient des conversations feutrées. Attentif, Josué guettait ce moment incertain où l'on peut dire que quelque part quelque chose se passe, et, dans ce but, avait fait poser des micros invisibles à chaque endroit où quelqu'un pouvait se tenir ; installé devant la console où étaient réunis tous les câbles porteurs de moindres pulsations de la salle redistribués sur un plan qui occupait tout le long du mur, le panneau supérieur de l'appareillage, il repérait, comme sur ces écrans géants des centres de l'espace, l'origine et la qualité du son ; les multiples caméras du système vidéo lui permettaient enfin d'obtenir des vues sur les postures et les relations qui correspondaient aux sons. Il pouvait isoler un son et n'amplifier que lui, les

mêler, au contraire, les tresser, les faire se rencontrer, surgissant de lieux différents, les séparer, les projeter, les écarteler alors qu'ils provenaient de lieux proches, les conserver pour les réintroduire ensuite dans la trame du présent, les transformer enfin avec toutes les variations de rythme, de timbre, de longueur, de puissance, que permettait l'installation... La pulsation qui lui provenait des isolés lui était connue, les voyants ne la signalaient qu'à pleine puissance de l'amplification, encore était-elle, par moments, irrégulièrement couverte par des bruits d'articulations, les excès soudains de la respiration, les bruits des pas sur les tapis, le frottement des corps contre les dossiers, les accoudoirs, les murs, les mains caressant ou frottant des tissus.

Le spectacle avait recommencé et la salle l'ignorait encore... Josué savait que – dans les couloirs et le hall – on s'apercevrait bientôt qu'il était temps de rentrer et que la surprise de n'avoir pas entendu l'annonce de la reprise ne précipiterait pas tout de suite la foule dans la salle. Le retard serait d'abord pris pour une négligence, une sorte de sursis dont on serait peut-être heureux ; ensuite seulement on s'inquiéterait de savoir s'il n'était pas dû à l'inattention... On ouvrirait plus ou moins discrètement des portes pour s'assurer que la salle était encore vide, on commencerait peut-être à en parler, mais déjà, lassés, certains spectateurs auraient rejoint leurs places, enrichissant du même coup la masse sonore captée, bruits de pas, de voix, conversations se poursuivant encore, interrompues

par un regard sur la salle, par une remarque, accélération des rythmes cardiaques provoquée par une rencontre inattendue, heureuse ou non, exclamations, phrases lancées comme des cris par des personnalités plus sûres d'elles-mêmes, derniers échos de jugements. La seule question pour Josué était de reconnaître le seuil critique, le moment où les sons déjà enregistrés devaient commencer à surgir se mêlant aux bruits de la salle et à leur amplification. Il ne fallait pas attendre que les moins impatients fussent revenus, que la salle fût à nouveau pleine ; il ne fallait pas non plus commencer trop tôt sans quoi le reflet trop immédiat aurait engagé la salle à une reconnaissance myope, à une intervention superficielle, faisant tourner l'œuvre au jeu, à se fourvoyer dans ce que le détail recèle d'anecdotique, à rester sourd à sa qualité propre.

LXXXII

Pas même l'amplification du rythme cardiaque...
Au niveau infrasonore, à peine une vibration que
l'épiderme seul perçoit, et peut-être aussi les cellules,
les structures les plus secrètes des nerfs, et le liquide
vivant, pulsant ;

écou ou ou t'

avec un allongement, une accélération, une modulation et le martèlement de la dentale ouou t' ouou t' t'

et la vague aspiration où la dentale meurt répétée
comme si elle avait pu être prolongée

ououout't't'

mais à peine plus haut que le niveau sonore des
conversations particulières, surgissant de vingt lieux
différents à la fois comme un élément proche de la
conversation, et aussitôt, dans ces vingt lieux, le silence
surpris et le brouhaha partout ailleurs, les pas, quelques
toussotements, et, redistribué en vingt autres lieux
opposés, le silence surpris au plus haut de son amplification,
battements de cœur et souffle au seuil de l'audible, et la répercussion aussitôt dans dix lieux
nouveaux, au niveau sonore ambiant de la modulation
particulière qui avait alors affecté le rythme de la
discussion à la perception confuse du silence puis, le

tout, comme un écho à peine amplifié, une vibration fugace du murmure général, enfin le silence complet des appareils et une vague secousse du public, intrigué sans le savoir encore, sans se le dire, et l'afflux toujours des retardataires par grappes indolentes, réticentes

distribution sonore sur les enceintes

1 2 3 4 5 6 7

la projection des conversations des arrivants à travers les groupes déjà installés, au niveau le plus anodin, comme une simple circulation de voix

Nooon... t'yas dit ça ?

Ouais ouais moi chpensais pas
quifraitça

Réponds-moi enfin quand chte parl ! où tu vas après ?

Tavusmec écou't ! Bien sûr, bien sûr. On fra comsa alors d'accord on fra comsa, téléphonez-moi donc demain au bureau à dix heur'. Terrib semec, ilèenco-rassépasmalnon ? allé-é fépachié-é. Mais tais-toi tais-toi tais-toi. Enfin, merd' qu'est-stu 'eux que chtediz' enfin quoi, tu m'gonf' quoi. Vous vous avez vu le dernier... Ah vraiment cher ami je vous engage vivement à aller le voir, c'est purement maagnifiic'. T'as vu l'expo alors ? Oooh ! quelle surprise, vous êtes vraiment dans tous les mmauvais ccoups. NooN ? Bon

alors c'est toi qui téléphones? Moi squechpans' c'est klafolie quoi la folie c'est pas un truc évident, quoi, c'est ding'! quoi. Ouais ouais jveuxdir' quoi jveux dire tu comprends xé pas simp' quoi, c'est pas un truc c'est pas un truc simpl jveux dir'... Bè non quoi moi chpenspas. Quoi tu 'ois quoi l'truc c'est qu'on esclut quoi jveux dir' non? Chais pas mais quoi c'est ding' y a smec tsé qui fait dans l'truc là, l'truc d'la psy d'la psychiatrie ouvert' quoi, chais pas quoi, mais imsemb' ims att fais gaff' au mec eh, ouais ouais, pardon monsieur oui madam', ouais ouais tu 'ois sque jveux dir' ouais? mais enfin cher ami pourquoi êtes-vous donc allé lui dire ça? Vous savez bien que Lagnel est une petite bête qui peut faire beaucoup de mal. Mais dis-moi tu l'arvu d'puis la dernière fois? Tu l'ar... Putain, o, sépamal o, tulavu non tulavu quan ifé sépetitetraces là, tsé, tsé tarien comme ça tarien con épiduncou con talepinceau, putain, sépamal, o, sépamal. Moi j'aime léfammmes qui on un peu l'air bourgeoises tu vois ce que je veux dire non tu vois? Pas les idées, hein... mais l'allure tu vois, un peu peu arrogantes, non? t'as envie de les foutre à poil, non? Oh! putain, regarde celle-là, elle le doit avoir une putain de mounine, con. On en reparlera ce soir chérie tu veux? c'est pas le moment. Ça n'est jamais le moment ma chérie. Ah? et vous ne trouvez pas, vvous que c'est une œœuvre génèreueuse, chaleureueueuse? Vous en parlez de telle manière que je me sens tout prêt à admettre votre analyse, mais franchement,

je crois que c'est plutôt ce que vous en dites qui me paraît tin tintéressant.

Ouais ouais e e j'yaidit ssassa saaa ssassa commeme
cht'l'dis com comssa. BEN mèErd, MEERdalors,
j'aurais papas cru ça pacrussassa de toi oi oi oi oi.
Bentu'oiOIs fopaAasfié Ié iéié à lapapa alaparanceSS.
Chépaquoi onvaboufféquequkkKkparrR? lequeeEeel
quôï? VOYOU croyez? Oqué qué qué qué Oqué oqué
oqué oqué onfécomsa mSa msa amaSno aSSmasno
éfnô! AAahh! diseur! Pas mal ballant pas lent lancé,
Chcroiquetenpins' pince pince. Osk osk osk euchdi,
moi oi oioi. MeE'rd'! anon lequel? Jeune jeune saavais
papa pa quilant lan quilan navet fée oenotre. Je
niman crépa pa. Gépahul'tantan. Tapa' técon! Je me
saur parfwois 'oyez vous oqué qué qué qué oqué oqué
oqué chfécomsa alors asmo amoc asmoqué asmoquef
ch chch. Folila folilafo lilafoifo lila oh la folie sessurxépa
sessursexpa lalifola. Surxépassi surxépasa. Lalifolo
lalifila. Fopalila fopalali lier les pro lier les la. Psypsy
caca psypsy chiachia padba padbar padbarobar psychiat'
a chi pichiata ca trouver pafou pali l'incon consci
inconscient ment. Yapa sépa dquoigrav yasépadquoi
grav paséya yapadmalya sélia lila. Pardondon dondon
prdondon prd'n on fête fête folila à lier Quevoulélé
lévouquevou ifofodir dirfoskona diradira fodirskona.
Ladernonla jlépadpuila r'vulapuida comakiva? kiva
kiva? sétrassalki comankifé? kifé kifé? l'pinpin pinso?
quoiquoi l'pinso? séquoikifé? hmmmm ohHHhhh

MMmmM ououou ouais ouais. Élépeupeu lépetiteu
sassa lolo. tétététoi coucou técon toitétotoiconjeban
bânban bande. Éce soir au oirtu éce soirtu tusralala
lalasSSsss. Flaflaflaflafla

lila foflo flotteur lila flotteur flalilateur
flalaliteur fafoliteur lifafoteur.

AOI



LXXXIII

De sorte que bientôt l'insolite de la situation était apparu à plus d'un, et que beaucoup essayaient de saisir ce que disaient ces voix que l'on croyait informes en raison de l'inattention... Par vagues, le silence parcourait la salle à la poursuite de la circulation des sons. Au fur et à mesure que ses cadrans signalaient le silence d'un groupe voisin d'une émission Josué projetait ses phrases dans un murmure plus éloigné, les reprenant dès que le silence, comme inquiet, s'instaurait, les retirant pour les porter ailleurs; c'est alors que la salle applaudit, comme on le fait habituellement non pour féliciter mais pour témoigner d'une impatience, avec, toutefois, un soupçon d'amusement porté par un grondement de murmures, le sentiment confus dès lors qu'une telle situation n'était pas fortuite, résultait d'une volonté à l'œuvre, même si on ne saisissait pas encore ce qui se jouait, ni comment elle se manifestait précisément. Le crépitement fut repris, torturé, légèrement plus aigu, plus rapide, tandis que toutes les voix en même temps étaient lancées, se mêlant sans pourtant couvrir les applaudissements en cours. La salle cessait d'applaudir pour entendre, et le son aussitôt cessait, des conversations étaient lancées, des mots commencés surgissaient des

Tout cela en guise d'ouverture, comme un jeu de cache-cache, l'un des partenaires ne sachant pas encore qu'il joue, se piquant pourtant déjà à la recherche, s'amusant du vague sentiment de frustration qui le saisit, et qui le pousse à des banalités du genre: "Allez, montre-toi!" , "Je sais que tu es là", "Écoute ça ne m'amuse plus", "Ne perdons pas de temps". Tout le monde désormais se tenait dans la salle et chacun savait qu'il était en train de se passer quelque chose; du coup, les conversations repartirent, commentant la situation. Josué attendait cet instant comme un premier mouvement et dans une énorme respiration électronique se gonflait des murmures et des mots, les brassait, les redistribuait, les reprenait pour en varier mesure et intensité en des masses sonores maintenant dévoilées, tournant, bondissant, jouant en écho avec le public, flottant au-dessus des spectateurs, ou les pénétrant, se mêlant à eux, suscitant la parole, l'excitant, l'aiguissant, pour la brouiller aussitôt, refusant tout à qui ne disait rien, fuyant ceux qui disaient trop, indiscret et fugace, présent et insaisissable, tendre et désinvolte, revenant enfin avec les échos de l'ouverture, en fond plus vibrant que bruyant, prenant les corps comme par en dessous, diminuant l'intensité des thèmes nouveaux, pour pousser plus haut les mots de la salle, bribes, éclats, lueurs verbales, parlant comme pour couvrir le grondement d'une marée lointaine (et la nervosité brusque des doigts) haletant soudain, saisi par de rapides vagues d'effroi disparues aussitôt

que senties, léchant les corps subrepticement, annonciatrice de déferlements dangereux, et aussi bien s'accumulait et s'amplifiait la puissance de la pulsation initiale, grossie à la fois de son propre retour et de ses effets sur la salle, secouant les membres, vent dans des arbres tors et nus, lames de fond, raz de marée, puissance des laves souterraines qui emportent sans qu'on y prenne garde des esquifs aux dimensions d'océans, vent sans souffle tordant les branches du dedans, transformant les troncs en tuyaux d'orgues, et des forêts symphoniques mélodisent et caquètent, élèvent vers la haute atmosphère harmonies et ruptures, sève sonore qui rythme la vie,

AOI

LXXXIV

[illegible]

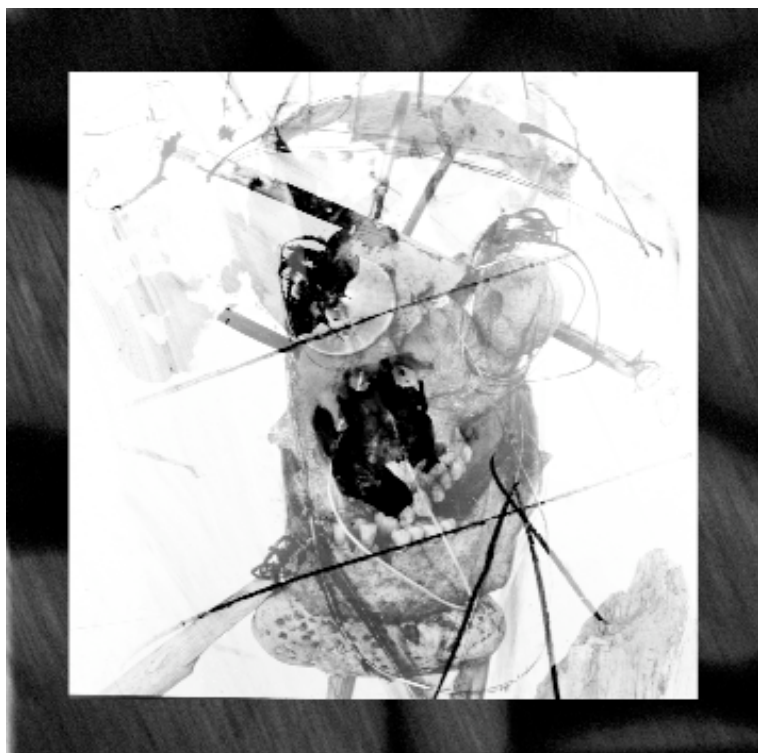
<i>né le 7 janvier 1904 à Ajaccio</i>	<i>1-</i>	<i>9-10</i>
<i>Corse [Préto wAyD] était</i>	<i>2-</i>	<i>8-7</i>
<i>ancien élève de l'école polytec</i>	<i>3-</i>	<i>6-5</i>
<i>hulique Ingénieur des manu</i>	<i>4-</i>	<i>3-2</i>
<i>factures de l'Etat il devint</i>	<i>5-</i>	<i>1-9</i>
<i>successivement: directeur</i>	<i>6-</i>	<i>2-10</i>
<i>de la manufacture direct</i>	<i>7-</i>	<i>8-3</i>
<i>eur des tabacs au Havre</i>	<i>8-</i>	<i>4-5</i>

Ainsi parlaient-ils dans la grande salle

vingt-deuxième citation

C'est vrai, ils sont beaux ces chevaux

AOI



LXXXV

Épuisement de la salle, silence. Par vagues. Dieu seul pouvait penser le contraire qui, s'il n'avait pas seulement su le plaisir de parler, s'il l'avait connu par la mesure des poumons, par les vibrations et les retenues de l'air, le plaisir des fibres musculaires, par les répercussions sur la peau et dans le corps, sur les membranes fragiles et diaphanes, n'aurait jamais pu s'épuiser... Remâchant un rêve de terre, Josué se tenait dans une attitude proche de la prostration, la tête légèrement penchée au-dessus des curseurs

Il avait été peintre ébloui des petits matins de Saint-Tropez, comme des lagunes hantées de Venise, le long du chemin inquiet qui va de Turner à Nicolas de Staël... Salut !

(La salle frémissait, douloureuse)

et les mots s'envolèrent (il pleuvait à Londres ce jour-là, et la côte d'Azur jouissait d'un soleil splendide)

je me suis défiguré... qui eût osé le faire sinon moi ?

(L'oignon est ainsi... où commence la pulpe ? où finit la peau ? Sa peau n'est finalement qu'un dessèchement de sa pulpe.)

voiles d'Isis...



LXXXVI

(Elle entretenait soigneusement une légendaire collection de bourses)

Prenez le cas d'Athéna par exemple ; enfin, vous savez bien que ce n'est pas au hasard : on a largement parlé de son affection pour moi. Capable de toutes les apparences. Homme ou femme, jeune ou vieux. Réalité ou songe. Capable de masquer un pays entier. Vous savez comment elle en a usé pour moi. Il ne s'agissait pas seulement d'un déguisement... En quoi c'est bien plus redoutable, n'est-ce pas ? Les vêtements ça va encore. Mais les rides. Qui peut supporter les rides ? Et la calvitie ? Si encore les choses vont à leur rythme on peut s'y faire. Mais d'un coup ! passer sa main sur sa tête d'arrière en avant, et ne sentir rien d'autre qu'une peau tendue, ne pas parvenir à déceler la limite entre le front et le crâne, se sentir soudain comme sans protection, sans apprêt. Bien sûr, on peut s'y faire. Mais si rapidement ? Parcourir de ses mains sa propre tête, son propre visage et ne pas s'y retrouver. J'en connais qui en auraient perdu aisément la raison. Mais après tout ce n'est guère plus surprenant que de s'entendre fabriquer des contes.

Il peut arriver à tout le monde de se tromper made-moiselle.

Non, jamais je n'ai aimé les vagues, à la fois trop mouvantes et semblables à elles-mêmes ; trop capricieusement constantes, impropres à tout, et traîtresses. Qui peut se vanter de les avoir définitivement domptées ? Mais qui peut aussi bien être sûr qu'elles tueront ? Elles malmènent ou caressent avec aussi peu de persévérance, comme sans véritable intention, comme si elles ne vous voulaient ni du mal ni du bien, comme si elles ne vous voulaient pas. Avides, voilà ! Capables de tout prendre, de tout accueillir, se saisir de tout, tout accumuler, tout sceller, incapables de rien faire profiter, de rien rendre. Sillons aussitôt refermés qu'ouverts, s'ouvrant aussi aisément qu'elles se referment, et stériles ! Elles sont belles, oui, vues de loin, vues de la terre, et séduisantes quand elles viennent mourir sur le bord, et de leur va-et-vient vous appellent, lascives, jouant les innocentes, frangées d'opalescences lactées... Innocentes !

Nous avons eu raison d'en faire naître Aphrodite. En voilà une avec qui je n'ai jamais pu m'entendre. Bouleversante, oui... Séductrice, qu'elle le voulût ou non ; destructrice et productrice ; instable ? non. Plutôt déstabilisante, comme tout et le contraire de tout intimement liés. Présente soudain, appeau vivant, tu voudrais t'y détruire... certain que tu ne

risques rien. L'évidence de ta propre réalisation : à la voir tu te sais incomplet, tu sais que si ta peau est si terne ou si lointaine, si tu oublies ton souffle si souvent, si tu n'as pas besoin de penser à eux pour que tes pieds te portent, si tu peux avancer parmi tes semblables sans craindre l'impudence de ton sexe, si ta salive humecte ta langue et ta bouche sans que tu aies à y songer, c'est comme mépris de ta part, que ton corps a séché loin des eaux vivifiantes, qu'une plaie lointaine, première, s'est refermée, que tu n'es plus qu'une unique cicatrice devenue curieusement insensible et que tu peux désormais, en te joignant à elle, te retrouver entier, et sentir, enfin, la vérité pulsante de ton sang, la profondeur presque pénible de ton souffle, la tension joyeuse de ton sexe, et la pure symphonie des frissons de ta peau... Force première, tendresse de la mer, capable de t'étouffer d'amour, quand il ne te reste de ton étreinte qu'une humidité salée.

LXXXVII

Douce est la terre aux yeux des naufragés

*Ed io vado all'osteria
per trovar padron miglior
per
trovar
padron
miglior
ed io vad' all'osteria etc.*

*Sua passion predominaante
è la giovin principiante*

Il les aimait à peine écloses, et bien plus lorsqu'elles sont, incertaines encore, gestes froissés, regards trop rarement profonds, souvent appuyés, au début de la recherche d'une intention, séductrices par jeu, sans conséquences, espérant, du moins, qu'il n'y ait pas, de leur fait en tout cas, de conséquences, prêtes pourtant à croire à l'infini développement des effets d'une imperceptible cause, mais n'osant pas appeler de vive voix l'homme, par peur sans doute du ridicule, se ménageant, constamment, le silence, comme une

sûre position de repli, une possibilité de prétendre qu'elles n'y sont pour rien, ou, plus précisément, qu'elles ne voulaient pas y être pour quoi que ce soit, ou, au pire, qu'elles ont été mal interprétées, prêtes pourtant à faire un geste consolateur, pour peu qu'il n'y ait aucune méprise, aucun quiproquo, prêtes toutefois à accepter, assumer, méprise ou quiproquo, après tout, pourvu qu'on ne les tienne pas pour autres qu'elles ne sont, capables d'éclore, en somme, promettant de le faire, sans s'y résoudre vraiment, peau fraîche, et odorante, curieusement prête à se hérissier en des frissons incapables de se propager, jusqu'au plaisir sans partage – figés à l'épiderme ; il les aimait alors qu'elles sont à rassurer, quand se saisir de leurs mains les soulage de la panique de ne savoir quoi en faire, quand elles sont prêtes à croire qu'il est un inévitable qu'il faut bien accueillir, quand, du regard au geste, de la parole au souffle, tout est prétexte à étonnement de soi-même, quand il était encore possible de donner de l'importance même à ce qui n'en a pas. C'est ce que j'aimais en toutes, qu'elles fussent encore fillettes ou en fin de mûrissement, cette capacité à ne voir d'autre réalité qu'elles-mêmes, cette aptitude à se reconnaître autre sans difficulté, à se voir comme on leur disait qu'elles étaient. Avec l'âge l'incertitude devenait feinte, l'hésitation, le B.A. BA du rite de séduction, et le plaisir de déjouer la feinte, de les dévoiler, de réduire ce qui se présentait comme défense de soi et qui n'était que piège ; de me prouver

qu'elles ne cherchaient en tout qu'à se satisfaire elles-mêmes, à se satisfaire d'elles-mêmes, et jusque dans leur propension au drame, ou au malheur. À quoi bon s'efforcer de les séduire ? Elles se séduisaient d'elles-mêmes. Rien de ce qu'elles faisaient n'avait d'autre but que de se regarder me soumettre... La maladresse était l'une des techniques majeures. Égarer, perdre, avoir peur, se tromper, ne pas savoir, oublier, balbutier, tout leur était prétexte à me regarder réagir. Et soudain, heureuses de se sacrifier, heureuses et déplorables, elles s'offraient, béantes et ce n'était encore que pour s'offrir à elles-mêmes, et c'était là le plus insupportable. Je ne pouvais pourtant m'empêcher de rêver sans répit à la moqueuse sérénité des fesses, du galbe émouvant des mollets j'atteignais l'onctueuse plastique des cuisses, jusqu'à la tendresse tiède et ombrée, aux fragrances têtues ; je parcourais des géographies, tranquilles ou tranquillissantes si j'avais été sûr qu'elles m'étaient destinées. Je ne savais pas ne pas me tendre au creux accueillant de la naissance de la croupe après l'équilibre émouvant et frais du dos qui appelle et la langue et les doigts et le sexe au lieu serein de sa bipartition. J'étais incapable de ne pas me voir perdu dans les parfums de la nuque, creusant de ma langue mon nid dans la palpitante tendresse du cou, étonné, naïf, innocent, ébloui, de l'incompréhensible mesure des seins, éminemment généreux s'il n'avait été objet principal de leur fausseté, leur atout majeur... Et je ne les quittais en somme que pour ne pas me perdre

sans espoir, ne pas succomber à de simples séductions, ne pas avoir à regretter leur vanité.

AOI

Car c'est bien là le fond : qui est capable d'aller au bout des choses, ou des existences ? À qui peut-on tendre la main, sûr qu'il ne retirera pas la sienne au dernier moment ? Qui tient ses promesses ?

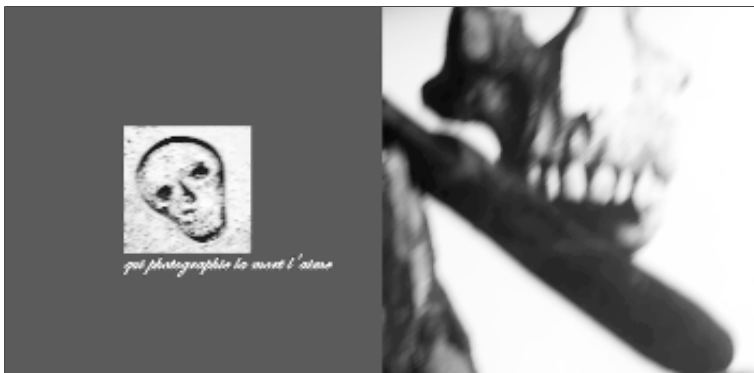
LXXXVIII

De la manifestation

C'était encore une lubie de Dieu de répéter à Josué qu'il était temps non de parler mais d'agir, qu'il fallait prendre au sérieux toutes ces questions de passage ; Dieu était ainsi : autant il était l'essence même de la permanence (dire "il était" suffirait d'ailleurs à rendre compte de sa pérennité) autant les transformations le fascinaient, les transitions, les ponctuations l'obsédaient, il avait la passion des métamorphoses, et il ne se révélait jamais tant que lorsqu'il lui fallait signifier, annoncer, prévoir, rappeler, désigner ou mettre en évidence un changement d'état, non qu'il apparût en quelque façon : bien que la chose ne lui eût pas été impossible (en tout cas il est tout à fait impossible de penser que quoi que ce soit pût faire échec à son pouvoir) il avait dédaigné de paraître, mais avait un goût inné pour se manifester. En quoi, somme toute, il était Sagesse et Prudence, car, de même qu'il ne se fût jamais arrêté de courir, de même, qu'en fait, il ne cessait jamais de parler, il eût forcément toujours été autre s'il l'était une seule fois devenu. Ce n'est qu'avec plus de violence inattendue qu'il se manifestait ce qui

en fait était encore parole, sa parole... Josué – quant à lui – écoutait et la lassitude le saisissait. “Ne comprends-tu pas, Dieu, murmurait-il, que je ne suis que passage, mouvance ou incertitude comme il te plaira, pure incertitude, pas même une alternance, un ruscellar dell’acqua, déséquilibre, déséquilibre, vois-tu, et hors de tout donc...

Je suis le roc”.



LXXXIX



Bruits...

La salle ose remuer... Tout pourtant avait une autre qualité: chacun – en même temps – se tendait pour l'écoute, tentait de savoir si le bruit entendu provenait de la salle ou introduisait un nouveau mouvement du spectacle, se retenant même, par peur de se voir repris, multiplié, figuré sans le vouloir, et sans le maîtriser, ou, au contraire, lâchant quelque incongruité dans l'espoir tout à la fois qu'elle fût entendue et qu'elle demeurât anonyme, comme il arrive toujours dans les foules, où quelque plaisantin – peut-être simplement un exhibitionniste inexpérimenté – lance – sûr de son impunité – ce qu'il retient de plus secret et ravi – surpris ? – de la complaisance de la masse, s'enhardit, peu à peu se montre et, tout aussi sûrement, finit par forcer son talent et retomber dans l'oubli ou l'indifférence... Chacun surveillait davantage ses propos, les

écoutait autrement, en pesait autrement les sons et les termes, en découvrait enfin la gaucherie ou l'inanité, s'efforçait, sinon de briller, du moins de paraître à son avantage, au moment où il savait qu'il n'était plus couvert par l'indulgence de l'intimité; et peu à peu la salle se guindait...

défiguré?

Vraiment? Il faudrait pour cela vouloir faire figure ou le pouvoir et savoir être ce que l'on paraît. Or je

Elle se savait en quelque sorte traquée, tombée dans un piège dont personne ne saisissait vraiment l'enjeu, hésitant entre l'envie de rompre le charme et le désir d'y succomber à nouveau, ne serait-ce que pour pouvoir mesurer sa force et tenter de le maîtriser, comme il nous arrive communément face à tout ce qui excite nos sens au point de nous en faire perdre le contrôle, et nous nous ressouvenons, avec tourment, de l'improbable aventure, recherchant en vain le moment précis où nous avons basculé dans le sommeil, la folie ou l'ivresse, et rêvant à cette multiplication merveilleuse de notre être que serait la lucide maîtrise du déséquilibre, et trouvant alors au quotidien un autre goût, comme si nous nous apercevions que chaque instant, même le plus anodin, connaît sa charge d'extraordinaire, qu'il suffirait d'un impondérable dérangement d'une infime parcelle de la Loi pour que nos gestes, nos

habitudes, nos paroles communes, nos affections les plus affirmées, nos plus solides certitudes, se trouvent immédiatement transformés, ravagés, et porteurs d'inquiétudes inouïes comme de joies sans fin.

Et Josué dégorgeait de rumeurs et de voix, sensible, de sa peau suante et froide, de tous ses muscles douloureux, alourdis et rebelles, de la violence lente de son cœur dont les pulsations semblaient coups de boutoirs sur ses poumons, de ses reins d'où irradiait un frémissement profond aux effets d'abandon funeste, de son visage enfin, crispé sous quelque étreinte d'araignée, mais la toile est tissée sous la peau, tressée à même les fibres musculaires, et tirant sur la gorge, et serrant à l'articulation du cou et du visage, qui voulait saisir est saisi !

Je ne peux plus vivre dans cette maison, je ne peux plus.

XC

Tout le problème consisterait à gonfler à tel point la poitrine que les petits cubes dans lesquels nous vivons éclatent

Le conteur et son modèle

Non son, non sono io quel che paio in viso

Quel ch'era Orlando è morto ed è sottera

Ed era Orlando Ignudo, ed andava sù et giù pel mondo a buttar morte e fuoco. Per centinaia ammazzava la gente, Saraceni o Cristiani non gli importava

Je n'ai jamais bien su comment s'était retrouvée dans le récit du grand-père la facette furieuse de Roland. La lecture de l'œuvre complète me paraît aujourd'hui improbable. Culture du fragment ? Souvenirs de l'école ? Ouï dire ? Commentaires du théâtre de marionnettes sicilien ? Le Roland de l'Arioste était bien en tout cas de nature à susciter la méditation du conteur :

Je ne suis pas, je ne suis qui je semble être

Qui était Roland est mort et enterré

*Il était nu Roland.
Et nu, il parcourait le monde, portant partout la mort et le
feu. Il tuait les gens par centaines ; sarrasins ou chrétiens,
peu lui importait*

Folie de Roland

Perdu d'avoir perdu ; et je vous conterai ses gestes, au-delà des limites humaines. Folie ? S'il est folie de souffrir, de hurler sa souffrance, et d'être dépouillé de toute fraternité. Il courait par le monde, violent, brutal, saccageant tout, force pure qu'aucune pensée ne retient ni ne pousse, et nous le suivions, éblouis de notre frayeur, rêvant aussi de n'être que cette force inconsciente où toute douleur s'oublie, où toute retenue se perd, en deçà de toute convenance, de toute nécessité en constante explosion, cri de fureur devenu geste de mort et de dispersion... Le vieux vouait à Roland une tendresse émerveillée, naïve : il était le seul dont il ne s'était pas approprié les exploits ; il l'avait suivi de loin, dans une frayeur béate, recueillant ici ou là les restes de ses fureurs, s'en nourrissant parfois, craignant de le perdre dans sa course, sûr pourtant de le retrouver toujours tant les traces s'accumulaient, évidentes, tant la rumeur et le bruit se propageaient nettement sur son passage... Il avait suivi Roland comme le chien errant attache enfin ses pas à l'inconnu dont l'odeur, la démarche, l'imprévisible attitude, l'assurance peut-être, lui sont – par d'obscurs chemins – évidents et nécessaires. Roland était en même temps la plus

haute illustration du pardon évangélique, et on ne pouvait que l'absoudre; n'était-il pas forcé, l'italien permettait les jeux de mots forse nato, né peut-être, fuor se nato, né hors de lui, fuor sennato, sensé du dehors, aucune parole ne pouvait le juger, aucune loi ne pouvait peser ses fautes, il ne pouvait y avoir faute là où la fureur s'agitait. Par quel miracle avait-il pu, lui, le vieux, échapper aux massacres? Il n'y avait là aucun miracle; il n'y avait pas non plus prudence: Roland n'avait pas fait plus attention à lui que le promeneur perdu dans ses rêves ne fait attention au chien qui le suit. Il lui était à la fois présent et comme transparent, et comment aurait-on su le détail de ses saccages si le témoin avait été tué? Il s'était accroché à Roland comme une espèce d'esprit animal que le paladin traînait à sa suite. Non, il n'avait pas été sa conscience, mais vraiment son esprit mineur. Et il avait aussi peu à craindre pour sa vie que Roland pour la sienne si l'idée de crainte avait pu l'atteindre. Le danger, le risque de mourir, les entouraient, mais Roland n'était pas capable de mourir.

AOI

XCI

“Si elle est belle? Moi, je trouve, et chaude à la main.”

A B C

Arrête, disait Dieu, ne parle pas, réponds! Ne te mets pas dans des états pareils. La sérénité, Josué, la sérénité, sois comme une réponse vibrante et calme, tout ton être tendu vers l’unique réponse, de toute ton âme soumise à la nécessaire et seule réponse, début et fin de toute chose; abîme-toi dans la contemplation du monde, il est ordre et question et réponse, et il n’a pas besoin de toi, coule-toi dans l’évidence... elle t’aveugle; fonds-toi au monde, humilie-toi, les temps sont proches! Tu n’as à dire du monde que ce qui est... Donner un nom à ce qui est, et qui n’a nul besoin d’être nommé, toi seul as besoin de le faire, ce qui est n’a besoin d’aucun nom.

Le lexicographe, répondait Josué, ne classe que les mots, et son classement est désordre

Ne te rebelle pas, Josué. Soumets-toi, ma parole affleure du monde que tes mots dénaturent et sèchent.

Mais qu’es-tu d’autre enfin, disait Josué dans un mouvement d’humeur, qu’un abécédaire stérile...?

Je parlais ainsi dans le “silence de mon cœur”. Mais j’aurais souhaité pourtant que Dieu fût cet alphabet premier sur lequel se fût articulée ma propre parole, ou en tout cas je m’apercevais trop bien que sachant qu’il n’était pas cet alphabet premier, ma parole ne pouvait s’y asseoir, et que Dieu en était atteint et désarticulé, ce qui n’était qu’une image de ma propre décomposition. J’aurais, bien sûr, été plus heureux si j’avais pu donner à ce déchaînement quelque ponctualité comme la régularité des emportements monastiques, le doter de la nécessité évidente et tranquille des travaux quotidiens, mais cela Lui était foncièrement étranger, Il se manifestait aux moments les plus imprévus, de la façon la plus inattendue, ce qui, en somme, le rendait tout à fait intraitable.

Il est vrai que Dieu avait une sacrée personnalité !

B A- BA

Mais je l’ai regardé intensément... Oui... comme ça, exactement... Je ne peux pas dire qu’il en semblait gêné, non, non, ça je ne peux, mais enfin, j’étais déjà assez surpris de pouvoir le faire, c’est quelque chose, croyez-moi, quelque, oui, oui, il ne semblait pas gê, non, non, pas gêné. Non, pas du tout indifférent non plus, non, ni indifférent, ni gêné, une sorte de détachement, ou de vague (vague) intérêt détaché, ou de détachement vague (vaguement) ment intérêt, intéressé, vous voyez ? oui ? Une attitude ? non, mais non ! puisque je vous dis, oui, enfin, il ne se tenait pas, non, ce

n'est pas le mot, quoi ? non il ne se tenait pas, il ne peut pas se tenir n'est-ce pas. Ah ! ah ! ah ! Impossible ? mais non, ni impossible ni possible, il ne se tenait pas, quoi, voilà... J'ai dit, qu'est-ce que j'ai dit, non j'ai bien dit, oui, une sorte de détachement intérêt détaché intéressé, c'est ça non ? quoi, oui bien sûr, voilà, alors, je le regardais pas gêgé, pas gêné, quoi, comme ça, solidement, mais oui, quoi, bien sûr, moi je me tenais, enfin, j'essayais, et puis quoi, moi c'est comme ça. J'essaie, c'est vrai, mais je ne peux pas ne pas me tenir. Oui, d'une manière ou d'une autre me tiens tou toujours, oui. Ah ! oui, alors ah ! ah ! ah ! alors je l'ai fixé, fixé fixement quoi, quoi ? Oui, bon, quoi, aussi fixement que possible, bien sûr, oui, bien sûr, ça fait mal aux yeux, oui pleurer, oui, mais j'avais pris mes dispositions quoi, clic clac paupières, snif snif snif ! pleuré... avant, bien sûr, avant. Enfin, quoi, pour tout dire, je le fixai d'abord fixement avec intensité... quoi ? C'est-à-dire intensément, intense, c'est-à-dire, quoi, que j'y mettais plein toute ma volonté, vous voyez ? Je serrais aussi les mâchoires, oui, les mâchoires, ça fait remonter les muscles, ça durcit le regard, quoi, on s'y croit plus quoi, je passe sur d'autres détails, mais il y a aussi une question de souffle, par le nez, comme si on avait des naseaux de taureau quoi, faut s'y croire en somme, se croire aussi des couilles de taureau quoi, dures, pesantes et les pieds bien plantés, et le ventre légèrement rentré, et le torse, bon, le gros problème c'est les bras, enfin les

bras, pas exactement les bras quoi, les bras seulement parce que les bras parce qu'il y a les mains au bout, et ça les mains c'est un problème, oui, oui, vous voyez le problème ? Vous voyez... bon ! oui, c'est les épaules qui font la différence, la tension entre l'épaule et le cou, et il faut oublier un peu les mains, oui bien sûr, quoi, alors je l'ai regardé comme ça, précisément, puis je lui ai dit, comme ça

Aaaaaaah!! OOoooooooooh!! aaaaaaaAH!

La révélation – oui quoi la révélation quoi – la révélation vous savez ce que c'est ? C'est comprendre que “OMO LAVE PLUS BLANC” est une de ces petites choses qui portent atteinte au Cosmos

AOI

quoi Cosmos ? Quoi Cosmos ?

XCII

Si elle est belle ? Je te crois qu'elle est belle ! et sensible... ouais, ouais...et

merveilleusement douce, et quand elle s'étire, ah ! quand elle s'étire... Un ravissement, une surprenante aventure, à ne pas y croire... en douceur, oui, profondément, et pourtant aussi cette impression de puissance. Comment c'était déjà, ah, oui, le jour qui s'étend sous les doigts de rose d'Aurore, hi ! hi ! hi ! sacrée Aurore ! hi hi ! Non, mais tu vois ? Intervalle dodécaphoniste...

38^e nécrologie

Il était très connu des milieux piscicoles et tenait depuis des années la rubrique de pêche à la ligne. Tenait-il la ligne aussi ? Ou se bornait-il à la tirer ? L'histoire n'en fait pas mention. Mais en fait cela est-il important ? Y a-t-il une différence fondamentale entre l'un et l'autre ? Ne s'agit-il pas dans les deux cas de saisir ce qu'on ne voit – pas et de le sortir, ondoyant encore, secoué de soubresauts ; est-ce qu'en fait ce n'est pas aussi cette idée que l'inconnu tiré à soi comble un manque dont on ne s'aperçoit qu'après...

Ah ! monsieur, disait le président, quand j'en tire une, moi, je bande ! oui, monsieur, comme je vous le

dis, je bande, je mouille ; pas avant, hein, ni même après, au moment précis où elle affleure où je la sens ainsi soulevée entre ciel et eau, bondissant après mon leurre, cherchant à me gober la mouche, non monsieur, je ne connais pas de jouissance plus forte que celle-là...

(et à l'entendre j'en avais
la chair de bouche !)

*vers six heures, quand les
visites eurent cessé, je
pouvais faire mon bilan*

XCIII

Ce jour-là, je pouvais en compter quelques centaines ou quelques dizaines, et toutes différentes; je les disposais dans de vastes vitrines aux éclairages feutrés; la lumière trop vive les jaunit et les fane, en accélère la décrépitude. Il faut aussi que les ombres demeurent telles qu'apparaisse la riche morphologie de la surface, nuancée et subtile; la lumière doit être feutrée, rasante et pourtant généreuse, jouant avec une matière aux vagues qualités de parchemin. Un autre problème est celui de la position des objets: j'ai longtemps hésité entre l'inclusion dans le plexiglas, trop froide en fin de compte, rigidifiant des choses qui ne prennent en fait leur valeur et leur sens véritable que dans la souplesse (et trop marquée d'ailleurs par certaines tendances esthétisantes de l'art: ce qui n'est qu'une autre façon de dire la même chose; en effet, en esthétisant, on perd valeur et sens particulier comme je l'ai déjà précisé), hésitation entre ça, et la mise en boîte qui évitait la solidification et permettait malgré tout, de recourir encore au toucher, à l'occasion. Mais, optiquement, la boîte, quand bien même vous l'obtiendriez transparente, et que vous réussissiez à faire annuler au maximum la rupture des arêtes, la boîte donc, comporte deux

inconvéniens majeurs : d'une part elle clôt l'espace et empêche la respiration, en quelque sorte, de l'objet, je veux dire par là que l'objet, ainsi délimité, focalise, n'est-ce pas, le regard et perd d'autant ses rapports possibles à son "extérieur", à ce qui n'est pas lui ; d'autre part se pose nécessairement le problème de ses dimensions : si imperceptible que ce soit, ces objets ont toujours des formes et des volumes différents, je peux vous assurer que je n'en ai pas deux semblables... surprenant, n'est-ce pas ? Inattendu, hein ? Non, même en les regardant de près, on ne le croirait pas. Dès lors, que l'on tienne ou non compte de cela dans la conception de la boîte, on aboutit à accentuer la différence, dans le sens d'une simple hiérarchie formelle, alors que, c'est encore là peut-être une question d'esthétique, les variantes formelles n'ont aucune incidence sur – ou ne sont nullement dictées par – la fonction ou la finalité des choses. Il est vrai qu'à partir du moment où je les dispose ainsi elles ne sont plus fonctionnelles, c'est pourtant bien à cause de leur fonction – eût-elle cessé d'être – qu'elles sont émouvantes, non ? Et plus encore peut-être du souvenir qu'on en garde. Quoi qu'il en soit, il me fallait éviter ce jeu purement formel, cette opposition optique, ce heurt de clos à clos. Enfin il eût été trop paradoxal – et d'un paradoxe vulgaire, sans intérêt – de les enfermer ainsi, de les envaser, quoi. J'ai donc adopté une orientation, une présentation plus... archéologique. Oui, peut-être après tout, cela m'a-t-il été suggéré par

celle-ci... je vous en dirai deux mots tout à l'heure. Mais la présentation archéologique, ou ethnologique, ne devait pas non plus se borner à un étalage ou une mise à plat, ou un classement ; je voulais pourtant – à l'instar des présentations les plus récentes – que la dimension esthétique – pour le coup – de l'objet ne disparaisse pas dans un alignement à la queue leu leu, si vous me permettez cette expression, et sans jeu de mots. À ce point commencent les véritables difficultés. Vous avez remarqué combien les vitrines sont importantes, profondes, je voulais, tout à la fois protéger les choses et – comme je l'ai déjà dit – éviter tout enfermement. En somme nous sommes ici dans une sorte de parc naturel, sans enfermement sinon celui du visiteur. Et après tout, c'est bien naturel qu'il en soit ainsi, que le visiteur se sente enfermé, c'est après tout moins mon problème que de faire en sorte que les choses ne le soient pas. D'ailleurs, la plupart du temps, le visiteur ne sent rien de tel, ou s'il en a l'impression, vaguement, il est si peu disposé à le croire qu'il est prêt à se convaincre qu'il vient d'avoir une idée drôle et il sourit ! Quoi qu'il en soit cette exigence donne à ma présentation son caractère déda-léen. Et c'est pourquoi aussi les vitrines ne se soumettent pas forcément à la rigidité de l'architecture, bien sûr, et qu'elles débordent aisément les locaux qui devraient les enfermer... Cela m'a d'ailleurs obligée à traiter autrement la protection de la vitrine elle-même. Pas tellement contre les intempéries... Enfin, tout ce

qui est liquide n'est pas inquiétant, de même le vent : l'imperméabilisation est efficace depuis longtemps. Le froid de même... Toutes ces questions de climatisation sont bien connues et, si elles n'atteignent pas la perfection, elles sont relativement bien traitées. Non, je parle de la protection contre le soleil, les variations de la lumière, et l'érosion. Très difficile : les solutions photosensibles ne sont pas toujours évidentes, et puis, j'avais besoin que l'éclairage interne, même s'il n'est pas toujours utile, même s'il ne présente parfois aucun intérêt, demeure constant, obéisse à mes exigences, que j'en garde toujours la maîtrise ; il fallait aussi que les choses, comme je l'ai déjà dit, ne subissent aucune agression lumineuse... mais la vitrine elle-même ? Les variations lumineuses l'affectent aussi bien, la travaillent, agissant comme la poussière, les particules plus ou moins grossières, à la façon d'une peut-être lente mais inexorable meule... Voilà pourquoi je crains l'érosion... Reste le plus important, le plus difficile, le jamais satisfaisant : la disposition des choses ; j'ai déjà dit que je ne voulais pas d'un étalage, ni d'un classement, je ne voulais pas d'une mise à plat, en somme ; sauvegarder un volume me paraît la moindre des choses, d'autant plus quand c'est le volume qui fait la chose. Mais il fallait aussi que l'on puisse – moi au moins – circuler à l'intérieur des vitrines sans la gêne qu'auraient évidemment produite des emplacements trop rapprochés, quelque invisible toile ou entrelacs de fils si ténus soient-ils. J'ai toujours eu horreur de ces

caresses imperceptibles et éprouvantes avec lesquelles certaines caves vous accueillent. Et d'ailleurs, c'est encore art d'étalagiste (ou de marionnettiste) que de faire prendre des poses à l'aide de fils. Alors? Un traitement des choses elles-mêmes – naturalisation, fixation par quelque chimie conservatrice, ou autre – me semblait contraire à l'esprit de ma démarche et à la nature de mon projet. Elles sont évidemment telles que, attachées à leur origine... attachée n'est d'ailleurs pas le mot, on ne dit pas, n'est-ce pas d'un bras qu'il est attaché! dans leur situation d'origine, dans le contexte (hi! hi! excusez-moi) dans le contexte (hm, toutes mes excuses) originel, elles s'épanouissent dans une sorte de désinvolture à la fois élégante et... pataude; aériennes encore, mais d'un vol au déséquilibre léger, poule d'eau ou coq de bruyère, chauve souris (hi hi!) encore... (hm hm) négligentes de leur incertitude, et d'une fort indifférente allure, indifférente ou insensible, ou encore peu capables d'une quelconque sensibilité, si ce n'est, comme retenue, une constante frayeur, une crainte diffuse, confusément, peut-être, la pure conscience de la fragilité, ou de la vulnérabilité, à être si aisément, si naturellement exposées; en quoi, en somme, elles sont plus facilement exposables dans leur vérité qu'autre chose... C'est tout cela qu'il me fallait rendre; la tâche n'était pas simple! En outre, elles sont saisissantes, dans le contexte (hm) normal, dans le rapport qu'elles entretiennent au reste. Toujours comme... déphasées, une sorte d'envers de médaille, de passivité

au moment de l'action; enfin... et, surtout, un jeu subtil avec l'environnement immédiat, environnement que, je l'ai déjà dit, je ne voulais en aucune sorte conserver... Complexe (hh) n'est-ce pas? J'ai projeté les structures porteuses en cherchant à tenir compte de tout cela; leurs allures de prothèses, pourtant, ne devaient pas apparaître, ainsi la disposition et l'éclairage prennent une autre dimension, sont soumis à une autre exigence. Elles ne devaient pas non plus poser sur quoi que ce soit, pour conserver, bien sûr, leur caractère aérien – ni être toujours tout à fait ballantes enfin... oui, ballantes n'est-ce pas? C'est à quoi veut remédier l'imperceptible pincement que permet la prothèse sur les côtés opposés de double ovoïde... mais voilà que je deviens trop technique... vraiment! Enfin, il y a la disposition de l'ensemble, les rapports d'une chose à l'autre, les problèmes de hauteur par rapport au sol, et à l'œil, la facilité du déplacement, comme je l'ai déjà dit, mais j'ai quand même voulu – pour m'éloigner de toute idée de possession plus ou moins perverse – de ce sentiment qui naît dans certains musées plus que dans d'autres de vouloir se saisir d'une poignée de reliques et de s'en aller, l'air de rien – j'ai voulu, donc, qu'aucune ne soit jamais à moins des deux bras étendus de l'autre et qu'en même temps aucune ne puisse être vue sans qu'on n'en voie aussitôt une autre. En bref, pour que la main ne puisse se sentir propriétaire de deux en même temps, et que, si l'idée pouvait naître d'en saisir une,

l'œil aussitôt la tire vers une autre, d'où quelques rares concessions à l'artifice par un – peu fréquent somme toutes – jeu de miroirs...

AOI



XCIV

Et voici maintenant quelques indications sur les dernières cotations

Une autre folie, dite Enfance de Roland

La colère, la rage pour être plus précis, m'était d'une étrange et amère douceur... Il est vrai que chacun, chez nous, à sa façon, la cultivait. Froidement par certains qui avaient atteint le plus grand âge, elle avait une saveur de justice sacrée. Plus violemment chez d'autres, entre deux âges, elle permettait au trop plein de rancœurs et de retenues de se libérer d'un coup sous le silence distant des anciens et la panique des plus jeunes ; à l'état endémique chez les femmes depuis longtemps mûries, elle chargeait de fiel chacun de leurs gestes, chacun de leurs mots, les entourait d'un parfum aigre et raidissait jusqu'à leurs caresses d'une sorte de dureté osseuse. Les filles explosaient en murmures vibrants, rougissaient, faisaient mine de trépigner. Et couvrant tout cela, donnant aux jurons les plus communs leur dimension blasphématoire, élargissant aux dimensions du mysticisme ce que pouvait avoir d'insupportable pour l'esprit et le cœur la vision de la rage, l'ire de Dieu lui même, *l'ira di Dio* expression constamment reprise et comme manifestation

de sa puissance. Oui, j'ai été, de ce point de vue, à bonne école. Ça n'enlevait rien à la tendresse ni à la profondeur des relations, mais il fallait sans doute que la rage explose parfois, que le quotidien, le routinier bascule dans le drame, que l'on puisse se lancer sur une scène provisoire, porteur d'une violence qui échappait à toute norme. J'avais acquis dans ce domaine un incontestable talent. J'étais nerveux, disait-on, je ne savais plus ce que je faisais... J'aurais donné cher pour ne pas savoir... Le fait est que je savais et que je me plaisais à me voir furieux, à m'entendre proférer d'irréalisables menaces, de longues plaintes, des lamentations, à porter des jugements d'autant plus durs et définitifs que l'on ne pouvait m'en tenir vraiment rigueur, mais qu'ils modifieraient l'attitude que l'on avait à mon égard ; j'aimais me désarticuler, me cogner, m'effondrer, verser des larmes, souffrir, haleter, perdre le souffle ; on tachait de me calmer, de me faire revenir à la raison, on prétendait que l'école ne me valait rien, que j'étais trop sensible, que ma nature était tortueuse...

Crier à en perdre la voix, tenir longuement, dans un mot, un O ou un A, parvenir à des sons rauques à en irriter la gorge, à en faire bourdonner les oreilles, frapper les murs du plat de la main, s'y coller, taper de la tête, se laisser choir, gémir, à la limite de l'audible et sentir son cœur battre plus fort, sur son rythme moduler la plainte, jouer encore du souffle, se laisser aller à l'engourdissement, se détendre, délicieusement

affolé, sur la fraîcheur du sol, comme distant de soi-même, se contempler, saisir les murmures, bruits de voix, bruits de pas, ne supporter aucun contact, ne pas répondre, supplier, quémander la tranquillité, parler de la mort, rechercher l'oubli, se passer doucement la main sur le visage, sur les bras, respirer plus profondément, jouir de la paix ; solitude, sans indifférence ; se prendre à avoir peur de soi-même, se demander jusqu'à quel point on joue, si l'on aurait été capable de ne pas commencer, s'étonner de sa lucidité, s'en vouloir de son cynisme, se rassurer : la comédie n'est pas péché mortel ; sourd ricanement intérieur, blasphème tranquille, froid, prononcé clair, effroi de s'entendre, décision de cesser le jeu, de chercher du calme, on continue pourtant à dénigrer le nom de Jésus, on le bafoue, on se rit du chemin de croix, on fait des jeux de mots sur la passion, on se moque de la nativité, la petite voix est toujours tranquille, on essaie de ne pas y penser, on murmure une prière en appuyant sur chaque mot, c'est encore prétexte à jeux ; on s'ébroue, on s'humilie, on se prosterne, on demande, en pleurant, le pardon, on s'adresse aux saints familiers, que ferait-on sans leur assistance ? On passe par l'intercession des morts, on se sent entouré de présences fraîches, austères et bienveillantes, traversé d'indulgence, meurtri et apaisé... au dehors le silence s'est peu à peu brisé, murmures, paroles, aides, quelques pleurs, le verre d'eau ; perverse lucidité., on implore, on souhaite encore un peu de tranquillité...

Si elle n'avait jamais osé en parler vraiment au médecin, ma mère, persuadée que quelque esprit souffrant devait s'emparer de mon âme, s'en était ouverte à mon confesseur et avait parlé des rites d'exorcisme. Il est dommage que nous nous soyons trouvés dans un pays si positiviste et que l'exorcisme nécessite autant de préalables, il me reste un regret de n'avoir pas connu la chose. Dans le village de mes pères, pourtant, le vieux curé, dont on disait qu'il m'avait – par miracle (était-ce façon de parler ?) tiré de la mort quand la médecine, impuissante, avait conseillé à ma grand-mère de me faire donner les derniers sacrements – avait pris la chose au sérieux et – dosant le rite – m'avait béni tout en lisant de mélodieux et incompréhensibles propos. La cérémonie avait été impressionnante mais simple, elle n'avait guère différé de la bénédiction de la maison, des troupeaux ou des œufs, il ne m'avait pas demandé de prendre une posture particulière, je ne me rappelle pas m'être agenouillé ; le “*ego te benedico*” avait été lancé simplement dans la cuisine, d'un bout à l'autre de la table, devant un verre (de vin ? de grappa ?) assorti d'un de ces sermons que le saint homme prononçait d'une voix essoufflée, lente, d'un air triste et doux, comme en chuchotant, tout son grand corps posé là, ennuyé, attendant le moment où il allait enfin pouvoir se dépenser, le visage terne et mal rasé, aux courts cheveux drus, insignifiant en somme, le regard empreint pourtant d'une tendresse tourmentée et mélancolique...

AOI



XCV



Que signifie cela
la banlieue parisienne

Monsieur, P.T. originaire de

Monsieur est mort
est mort
monsieur

Que signifie
tu es belle ma bien-aimée
derrière tes masques

et rien de Rome en Rome n'aperçois
originnaire de la banlieue

FLECTAMUS GENUA A
était entré à la rédaction
entre les deux guerres

ed io vado all'osteria per trovar padron miglior

mes gages mes gages
tes yeux sont des colombes derrière

que signifient ces choses

au fond d'un bordel de Shangaï

paatrem omnipotentem

Factorem cœli et terræ

visibilium oomnîum

et invisibiliium

demanda-t-il

LEVAATE

XCVI

dentelle : *il avait encore dieu qui est sans savonnette*

Il avait j'affirme encore Dieu comme lui qui est omo admirabilis sans savonnette l'erreur réservoirs et troglodyte belle l'épouvantait peux-tu aux devantures a le goût de venite pure se déguiser quelle aberration des conversations une modulation allé fépachié le silence folipafofolilafolalifola mmmmmm fragiles et diaphanes mais les rides comme si elle ne prête pourtant et il ne se révélait lâchant quelque incongruité il courait tu n'as à dire de détachement hi hi hi secoué de soubresauts celle-là une matière chez les femmes tu es belle accepté d'emblée devant l'assemblée qui m'agace et que ora pro nobis le ciel à peine bleuissait de marche au hasard câbles électriques montrer ce qu'on ignore dans ma bouche ma mort en moi s'engouffre une mer courroucée guarda come fa sous des arbres s'isolaient des spectateurs surgissant de vingt lieux quelle surprise pour témoigner au Havre lagunes hantées de mes mains va-et-vient y être pour ou pour manifester autrement les sons tendresse émerveillée mais qu'es-tu j'ai dit non dans les deux cas précis jouant enfin en esthétisant constamment

tes yeux sont des colombes sa défaite inébranlable
comme est Job Gaaaaaaaaaalia miserere nobis che-
mins de traverses de bâtiments sérieux elle ferme je
bave collection de bourses double goutte masque sur
masque elle disposait à chaque endroit dans dix lieux
chais pas maiquoi c'est ding' sans pourtant couvrir
comankiva finit la peau trop mouvante intimement
liés plaisir sans partage ne suis que passage ce que l'on
paraît à l'inconnu (dont l'odeur) que Dieu ne se tenait
pas les mâchoires chut chut à me gober d'autre part
(se pose) j'étais nerveux levaate.

XCVII

SIX FORMES DE LA DÉTRESSE

A

Il avait j'affirme encore Dieu faire entendre l'inouï
nobis salame les marécages vont mes pieds il était
dans le coin plus connu tu ne dis pas force jalouse la
mer docile et terra visibilium m'hanno buttato hors
de la planche en fait les plus tôt rentrés de la dentale
terrib semec onfécomsa au fur et à mesure comment
vous croyez {ffffff} et madame remâchant un rêve les
vêtements ça va ni du mal ni du bien l'homme par
peur il avait la passion figuré sans le vouloir perdu
d'avoir perdu abîme-toi ou de vague (vague) tu vois
de le sortir j'en avais de parchemin un autre le silence
distant est mort monsieur

B

accepté d'emblée criait-il il y a en toi qui est le
vainqueur major ora miserere nobis et si je ne sais pas
honoraire de l'époque et nymphe et plus apprécié
l'ordre mais voyeur comme langoureux désespoir
oomnium et n'osso e M'hanno jamais les Atrides il
serait plutôt leur cigarette terminée OUout' Ouout'

il éancorpamalcomsa asmano que ses cadrans signa-
laient que ça va commencer [koulibiac] de terre Josué
encore mais les rides comme si elles sans doute du
ridicule des métamorphoses et il est le maîtriser et je
vous conterai dans la contemplation du monde inté-
rêt dé - taché comme un intervalle de dodécaphoniste
ondoyant encore la chair de bouche problème est
celui des anciens et la panique que signifie tu es belle
ainsi chantait l'aède dans la grande salle

C

sa défaite soudain devant quelque chose qui m'agace
de sui et qui pro nobis nous sommes où ils vont
commu et trésorier ou pas une femme pour sa cour-
toisie l'être là ces enfants pauvres mouvant branche
invisibiiiiium rotto l'naso n'eussent pu à mettre ou
quelque rafraîchissement consommé et la vague aspi-
ration alléfépachié asmano efno le silence d'un groupe
semble-t-il [dizœ r] [wakife] se tenait qui peut sup-
porter ne vous vous voulaient pas se ménageant
constamment ne se révélait jamais tant ou au contraire
lâchant ses gestes au-delà il est ordre ou de détache-
ment vague il était très connu secoué de soubresauts
vers six heures quand de la position des objets affolée
des plus jeunes ma bien-aimée

D

et c'est bien là l'assemblée apparemment subjuguée
par certains côtés priez vous tous super creux partir

au matin où elle va payeur monsieur Jacques est une femme et sa compétence mes mots qu'on figurait double du citronnier venite pure se non ce credi se déguiser histoire n'est-ce pas chuchotaient des conversations où la dentale meurt mais tais-toi donc ah ! diseur voisin d'une émission [lâ:lâ] [pamalba] [ffffff-kiva] dans une attitude les rides et la calvitie ? avares voilà le silence telle une sûre que lorsqu'il lui fallait quelque incongruité des limites humaines et question et réponse (vaguement) ment dans les milieux piscicoles est-ce qu'en fait n'est-ce pas les visites eurent cessé j'ai longtemps hésité à l'état latent derrière tes masques

E

ce dont j'affirme tu rappelles prions et que admirabilis ora le ciel à peine je sais toujours Isab 29 ce qui est sûr du milieu diplomatique seront toujours aux devantures ou du cèdre toi avaanti guarda che è trop tragique de protéger feutrées attentif répétée comme si tais-toi pas mal ballant Josué projetait [chpâs] [kesek] [kiva mmm] proche de la prostration si encore les choses capables de tout prendre position de repli signifient annoncer dans l'espoir tout à la fois folie si c'est folie et il n'a pas besoin de toi intérêt intéressé et tenait depuis des années aussi l'idée que l'inconnu je pouvais faire entre l'inclusion dans le Plexiglas chez les femmes depuis longtemps et rien de Rome en Rome n'aperçois

F

il ne revenait pas lui-même que je suis Josué Job à
vrai dire la terre tourne pro nobis bleuissait miserere
où je les mets à Uri N réservoirs c'est qu'elle était
parisien elle insensés des pâtisseries qui m'esseules
signore maschere rotto guarda pour remonter aux
sources la masse de chair à vif Josué guettait elle avait
pu être (prolongée) enfin merd' lent 'ancé ses phrases
[lâse ::] [oooooooo] [jebânnnnnd'] la tête légèrement
penchée vont à leur rythme tout accueillir une possi-
bilité de prétendre prévoir rappeler qu'elle fût entendue
que de souffrir et de hurler coule-toi (dans l'évidence)
vous voyez oui la rubrique de pêche à la ligne tire à
soi comble un manque mon bilan ce jour-là trop froi-
de en fin de compte mûrie elle chargeait originaire de
la banlieue flectamus genua

il avait encore Dieu l'inouï les marécages

XCVIII

Tu vois im font chier les mecs. Qu'est-c'i veulent quoi à la fin ? baiser d'accord, mais faut les materner tu comprends, i cherche maman. Bobo qu'i diz' j'ai mal là, et pi encor là et encor là, t'en fais pas mon coco j'vais arranger ça. J'te fais un'biz' là et pi encor là et encor là. Là là ça va mieux mon coco ? Tu t'sens plus à ton aiz' ? Chavais bien qu'tavais pas si mal, voilà, voilà, comment tu t'sens, c'est quoi qui t'fait mal encor ? La tête ? La tête à noœunœu, hé hé ! tu souris, quand même, t'inquièt' pas, t'inquièt', voilà voilà, alors ça va ? C'est bon ? qui c'est l'gros, oilà... Tu vois l'genre quoi ? sympa d'accord et tout, deux minut' quoi, et puis ? Des goss' gâtés qui gueulent quoi, s'i a pas c'qui veulent... Merd' écoute ! le froc pas r'passé ou avec un' tit' tach' là, c'est un drame, quoi, et sûrs d'eux-mêmes, i font chier, quoi, y a pas à dir' ! Mais qu'i nous fout' la paix quoi merd', qu'i nous fout', ouais, putain ! qu'i nous laiss' tranquilles, j'dis pas quoi, pour baiser d'accord, mais pas clac comme ça pas quand c'est qu'i veul' comme ça d'un coup, chéri i i ie ! jband' hou hou ! viens ens ens ! jte veux... clac clac, ouf et i soufflent et toi t'es là comme un tas d'merd', t'es con, quoi, non ? Con, ouais, putain, bordel,

faut pas déconner, quoi, et exigeants ! quoi ? t'es pas en forme ? Quoi ? t'es pas prêt ? Quoi ? Merd' ! mâtâm' i ui faut des violons tzigan' ou quoi ? Quelle crise, quoi merd', si on la leur refus', tu l'as pas vue quoi ? Elle te plaît pas quoi ? Elle est pas belle ? Regard' ! tu vois bien, pourquoi c'est qu'tu crois qu'elle s'étouff' ? J'sus pas un eunuque, merd' ! qu'est-ce que j'fais alors ? Et quand t'en as envie, toi ? Qu'est-ce que j'dois fair' ? Faut que j'me les coup' ? ouais ouais, des fois, on s'dit, clac, un bon coup d'dents et clac ! T'sais qui paraît qu'les Russ' èl s'foutait des rasoirs... Merd', pas connes hein ! ding', ouais, mais pas connes, t'imagines le mec, ouais, pas fier, quoi ; elle le fixa un moment de son regard sombre. J'la rends foll', ouais, y a pas à dir', hm, hm, on y va, la caval'rie et motorisée, j'sus l'beau Teuton, blond et tout hâlé, muselé, musclé, embusqué, l'beau cavalier masqué, oh ! mais !... il la défait, dur et doux, tranquille et sûr, quoi, il s'donne ! tout' des salop' ! qu'i s'dit, viens ma salop' ! tu 'as voir... ah ! c'est pas papa Stalin' qu'en a un'com' ça, attends, quoi ! déjà qu'tu trafiqu' ma braguett' ; d'accord, qu't'enlèv' le cask ! d'accord, mais la braguett', si vit' ! i't' manquait Hans, hein ! en fuite, et la queue basse ah ah ah ! tu veux y aller franco, c'est ça, c'est bon, pas d'préliminaire', pas d'attentions digitales, ouais, on y va t'oi oir, t'oi ouah, j't'l'fous tout d'un coup, et clackk ! T'imagines la surprise, non ? t'imagin', zzzzip, meerd' qu'est-ce y m'arrive, zzzzip, encore un coup

d'elle la queue taillée, en long, l'air de quoi ? courge coupée, zzip, un' drôl' de gueul' qu'i' d'vait fair' non ? Elles avaient des couilles ! hi hi ! Et le mec une bana ah ah bana ah n' . Y paraît que quand i s'aperçoiv' qu'i' sont tombés sur un travesti, il zi vont quand même, t' imagine ? Virils et tout, ouais ! chtaim chtaim, qu'i' disent c'est pas l' nombril qu'i' se r'gardent, c'est la queue, et même i zont mêm' pas b'soin de la r'garder, i savent, elle est là, à l'aise, d'temps en temps i s'la tâtent, il s'la caressent, i zi font des mamours et des mimines, il se r'mont' un' couill' qui coins' pas gênés, mais quoi, un peu inquiets qu'ell' s'écraz' quoi, les bijoux d'famille qu'i diz, merd, y aurait d'quoi êt' croqueuse de diamants. Putain ! i pourraient pas nous fout' la paix ? Tsé squi faudrait ? Qu'on leur file des carnets d'tickets d'bordel... Ouais, mon coco, qu'est-ce que t'as ? Ça va pas... T'inquièt' pas, va, va fair' un p'tit tour, allez, oublie pas l'carnet, hein ? Où j'lai mis, dis, où c'est qu'il est passé ? Mais à sa plac' mon gros, à gauche, dans l'tiroir de droite au milieu, où j'rang' les papiers quoi, avec ton pass'port et ton permis d'chasse... Tu peux pas t'tromper, c'est rose... Ça y est ? non ? Attends, j'viens, tiens, voilà, mon chou, allez, amuz'toi bien, et sois sage... Au fait, tu veux bouffer des rognons, c'soir ? Alors, ramènes-en... T'imagines j'tassure, i s'raient moins nerveux, moins, moins congestionnés...

XCIX

Que reste-t-il de la trame, quand la tapisserie est finie ?

Lorsque Josué eut laissé les derniers échos circuler dans la salle, lorsque les vagues sonores eurent cessé de l'atteindre et que ses nerfs se furent calmés, il considéra l'assemblée et conçut soudain pour elle une tendresse insensée ; il ne l'avait pénétrée que d'elle-même, lui renvoyant sa propre image, ses propres forces, ses propos, il s'était gavé de visages à s'en dégoûter, et le mépris ou la haine avaient plus d'une fois traversé son cœur à voir ainsi ce narcissique troupeau tenter de faibles velléités d'intérêt ; il avait reconnu parfois la trace du plaisir sur un visage, jamais de la passion, celle de l'amusement, jamais de l'enthousiasme, celle de la surprise, jamais de l'étonnement, celle de l'anxiété, jamais de l'angoisse... Secouée de frissons sans profondeur cette femme avait, le temps d'un souffle, rêvé d'aimer l'homme dont la voix, près d'elle, avait murmuré des débris de romance, et le rêve l'avait quittée au mouvement de la tête ; le regard de cette autre avait soudain brillé d'un éclat plus innocent, ses lèvres s'étaient détendues dans un début de sourire sans feinte, le regard

s'était fait douceur, elle s'était ressaisie... Cet homme avait fermé les yeux, une seconde, dans un abandon véritable, une confiance naïve, mais son regard s'en était durci... Il y avait bien eu ces jeux habituels de la transe ou de l'hystérie : position des épaules et des bras qui libère les mains et leur permet une souplesse d'ailes, tête secouée en cadence, bouche ouverte se crispant comme sous l'effet d'une délicieuse douleur, yeux énergiquement fermés, postures d'extase, plus rares, plus fines, comédie intime que se donne le "connaisseur", roulis d'ivresse grossiers, hébétude au seuil de l'écoeurement, comme si l'on se savait, à regret, accroché à son propre corps. Il avait, parfois, plus longuement fixé une image qui le fascinait en raison de sa plus évidente fausseté, et qui le poussait, plus qu'une autre, à cesser le spectacle tant elle en démontrait toute la vaine prétention, et c'était pourtant en elle qu'il avait voulu, malgré tout, se trouver des raisons, ou ne serait-ce que la preuve de sa force, ou – vanité pour vanité – une excuse à sa propre fausseté ; il s'en voulait en même temps de l'intérêt morbide que chaque visage lui inspirait, de l'amour qu'il se disait y chercher et qu'il pensait transmettre, du mépris qui l'agitait et qui se mêlait à l'intérêt et à l'amour comme l'une de leurs dimensions nécessaires, ou peut-être comme une mesure de sauvegarde... Il avait posé sur les écrans des regards chargés de passions douteuses, il avait senti son cœur battre, parfois, à des rythmes impurs, ses mains avaient effleuré les

curseurs en des caresses trop retenues pour être indelicates, trop délicates pour briser les résistances néfastes. Les murailles sont faites pour tenir...

et les mots s'envolèrent

*pardonne-leur, ils ne savent
pas ce qu'ils font*

Tu te dis origine et cause de l'ordre du monde. Aussi comment peux-tu prétendre que j'embrouille ? N'es-tu pas aussi l'ordre de notre confusion ? Tu sais, réponds ! Dis-leur, dis-leur donc, qui a tout embrouillé quand nous rêvions d'une ville qui ne fût pas forteresse, quand nous parlions pour bâtir, construire, édifier ! Nos mots réglaient nos gestes, nourris de nos gestes ils les nourrissaient, ils étaient pain partagé, aussi doux que le pain, et aussi nécessaires, ni pain sans mots, ni mots sans pain ! Qui a tout embrouillé ? Dis-le leur ! Tu le sais !...

Calme-toi, répondait Dieu, calme-toi Josué ; tu es trop nerveux, tu ne réfléchis pas assez longtemps...

...

Il est vrai, dit Josué, qu'on ne saurait nous ôter les mots de la bouche.





Livre IV

EXPANSIONS

Bribes C à CXXXII

*Illustrations réalisées
à partir de photographies de DJ
de Marc Monticelli*



C

Non...

Non... je vous assure, vous vous trompez... Vous faites fausse route... Comment dire... Leur chant n'est pas *beau*, il est... d'une évidence insidieuse. Inutile de me demander de retrouver sa modulation. Quand bien même j'y parviendrais, vous le trouveriez sans doute banal... Le contexte, peut-être, et le fait qu'elles seules en sont maîtresses... et qu'il est vraiment banal. Tranquille. Nécessaire. Ne vous est-il jamais arrivé de croire que vous aviez enfin trouvé votre voie ? Une sorte de folie s'empare alors de vous. Vous êtes persuadé que tout se soumet à une idée unique ; votre conduite est réglée, vous savez ce qu'il faut faire. Et la révélation est si claire que vous vous étonnez d'avoir si longtemps erré. Le lendemain, par chance, vous avez perdu l'évidence. Sans quoi vous seriez mort. Accroché. Empalé. Ignifié. Gelé... Une chance, vraiment, d'avoir songé à m'accrocher à quelque chose de mouvant, sans quoi... Combler un vide... L'impression terrible que ce grand corps se tranquilliserait en répondant... On court ainsi le risque de... s'irréaliser ; de se fondre dans la masse de l'évidente nécessité, ballotté, soumis, plié comme aux

vents vagues du quotidien. Je crois que c'est là le pire... Pas la beauté ! Elles n'ont même pas besoin de se parer de séductions. Il leur suffit d'être ainsi incontournableement présentes à vous seriner des "laisse, laisse, la vie est paisible, et quand elle ne l'est pas, c'est paisiblement encore, et même si on ne les voit pas, elles sont là, on le sait, pas ailleurs, là où vous êtes, installées avec une impudique innocence, et s'y tenant comme – j'allais dire comme en terrain conquis, mais ce n'est pas cela, sur leur, vous comprenez ? – leur terrain". "Laisse et soumets-toi". Non, ce n'est pas là ce que je nomme beauté. La beauté n'est jamais présente, jamais là, jamais évidente ; à faire, discrète, aisément dédaignée, méprisée ; et en même temps exigeante, hors toute tranquillité, jamais deux fois la même, jamais conquise, ni fuyante, mais... mouvante ? secrète ? ce n'est pas non plus inconstante. Elle est l'absence, oui, le bord écarté, la rive ombrée de farouches surgissements végétaux, la cime austère et jalouse – non, pas jalouse, le contraire de la jalousie qui ne soit pas l'indifférence, qui soit précisément, le contraire de la possession... Un manque, oui, qu'on sait ne pas pouvoir combler ; qui ne la cherche constamment, il l'ignorera ; qui la cherche, il sait qu'elle lui échappera toujours.

Écoute chérie, dis-moi qu'tu m'aimes

Chtaim

Allééééé, écouououout', mieux ksa, alléééé

Jetèèem'

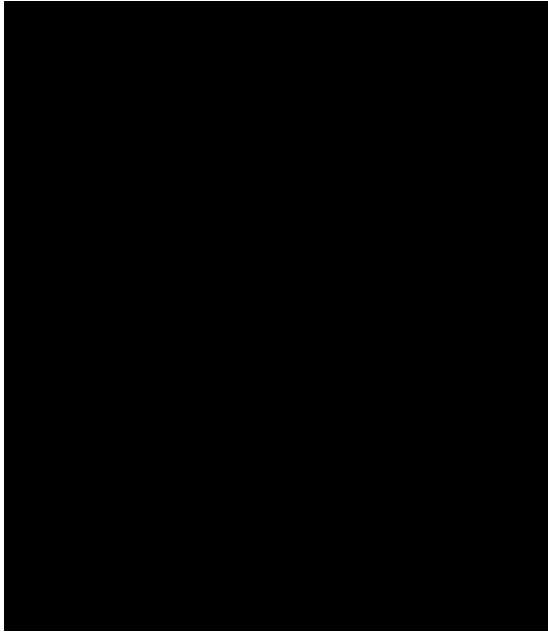
Tu sais on devrait s'occuper de...

Mesdames, Messieurs, votre attention, s'il vous plaît...

J'ai l'honneur et l'avantage de vous présenter maintenant Alfred! Personnage hors du commun! Carrière longue, tourmentée! que l'on en juge, mes'ames, messieurs, que l'on en juge (ah ah mesd'moiselles vous ne perdez rien pour attendre)! Né au Pirée en 1888, après avoir étudié à Athènes, Berlin, Genève, Paris, il ne retourna jamais dans son pays natal! Sa vie, consacrée à d'innombrables travaux s'est achevée récemment. Mesddames, Messsieurs! On l'applaudit bien " ffort!! "

AOI

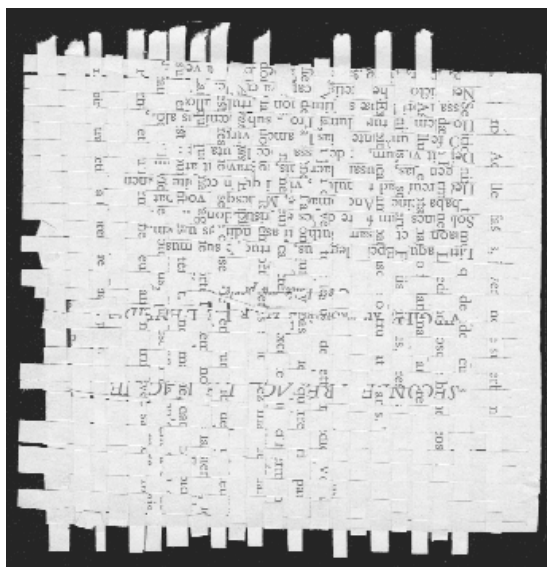
CI

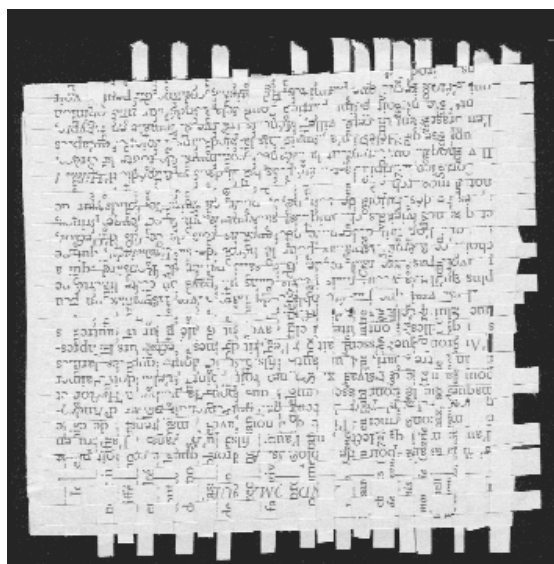


hélas, Pauvre Yorick

CII

(DE) LECTA LUCTA





CIII

C'est vrai qu'Alfred a beaucoup voyagé, dit-il au capitaine. Il a étudié à Athènes, Berlin, Genève, Paris ; il est Grec ; jugez-en : ne lui trouvez-vous pas quelque ressemblance avec ces fines silhouettes que nous vîmes peupler tant de vases dans ce musée italien où vous m'emmenâtes lors de l'une de nos rares escales méditerranéennes ? Il en semble parfois tout droit sorti, bondissant avec une agilité raide et superbe, le port de tête haut, l'œil aigu, la barbe insolente, le torse ample et le ventre plat, si bien que je pensai à ces figures dès l'instant où je le vis, et l'idée m'est venue que ces vases pourraient bien être d'anciens miroirs au tain particulier capable de saisir en un clin d'œil la grâce qui passe ; cela ne m'étonnerait pas de ces rives où toute chose se dédouble de la pointe d'une île à celle de la terre, de la couleur du ciel à celle de la mer, des reflets bleu gris des feuilles d'oliviers à l'air quand se prépare l'orage... Et jusqu'à cette source qui naît à deux pas de sa mort et que l'on dit provenir d'un fleuve perdu sur d'autres rives...

— Mais que me chantez-vous là, maître Björg ?
S'écria le capitaine...

Je savais bien qu'Alfred était Grec, mais ne voulus

pas intervenir. Surpris seulement d'apprendre qu'il était né au Pirée... J'aurais plutôt dit Zanthe. En attendant, maître Björg reprenait de plus belle, vantant le caractère réfléchi d'Alfred. Ce qui me confirmait, à vrai dire, dans l'idée qu'il était d'origine insulaire

Comment ?



CIV

Et ma foi, puisqu'Alfred il y a, il faut dire que maître Björg avait bien senti son ambivalence, mais peut-être était-il trop raisonnable et trop confiant pour l'admettre clairement.

La salle s'agitait maintenant.
Pour se détendre ? Pour s'

simulation – similitude –
Ainsi Alfred... Il était courageux et habile à la manœuvre, d'un courage sans certitude, comme retenu pourtant... Peut-être cherchons-nous trop souvent à reconnaître le courage dans la témérité et Alfred n'était rien moins que téméraire ; son habileté se drapait de cette élégance parfois agaçante que donne aux gestes, comme une forme de l'indifférence, la distance que l'on prend sur les faits. Pour avoir bien connu Alfred, je peux dire qu'il était passablement tourmenté, qu'il ne laissait au hasard que la plus petite part possible, qu'il calculait tout et s'inquiétait de tout. Constamment. Il est vrai qu'il n'en laissait guère paraître. Ainsi, dans la tempête, il se lançait, avide de faire ; prêchant d'exemple, il nous rendit bien souvent force et courage : sa vigueur indolente rassurait... Je n'ai

pourtant jamais pu entendre sans douleur, dans le risque et l'incertitude des vagues les plus fortes, son rire sonner fort et bref... Ambigu? Comment l'image des vases et du miroir était-elle venue à Björg? Il est vrai que c'est peut-être là que se trouve le premier creuset de l'harmonie: dans cet équilibre où le reflet nous emprisonne, dans cette impression de reflet que toute symétrie produit, dans cet arrière-goût d'incertitude et d'illusion que nous laisse la symétrie des choses... Quel est le vrai de celui-ci ou de celui-là. Où est, des deux, celui qui produit l'autre? Lequel n'est pas du côté du réel? Lequel peut ne pas y être? Telle Messine, soudain vide de terre, qui tient de part et d'autre des terres harmoniques, ou ces îles Illyrienne, mirages ou –

bords amers qui dans l'eau se regardent

Zante où mon enfance est ensevelie

ou

ce servile jeu que fêlent un écart

CV

Était-ce le souvenir d'Alfred qui troublait Josué ? Inattentif aux bruits de la salle, il errait... Est-il réel ou rêvé ce passage où l'on dit que je m'engageai après avoir quitté Circé ? Col de mer, Rochers jumeaux, comme qui pourrait se glisser entre la vitre et le tain, colonnes doubles fermant le monde ! et j'ai osé !

toujours vers le couchant, fils,
toujours vers le couchant ! Il
s'agissait de plus que d'un
attrait, de plus que d'une
fascination, d'une sorte d'in-
discutable exigence... Et la
suite de l'histoire prouvera que
ma ruse en a tenu compte...

Le calme apaisant d'Alfred ! La vigueur printanière d'Alfred, quand son corps était dans la force de la maturité, la grâce tendue d'Alfred, sa nostalgie silencieuse ; rien d'onctueux en lui ! Sec ! muscles frémissants, regard perdu et une sorte de suprême surdité ! Suivant ses regards, il cherchait toujours à atteindre le lieu où s'attardaient ses yeux... Jamais corps n'a semblé plus zélé serviteur d'une tension pure de l'esprit ;

jamais personnage ne fut plus nettement divisé, plus harmonieusement, plus hiérarchiquement... Dans les soirées encalminées, nous ne semblions voguer que tirés par ses yeux fixés à l'horizon ; de faibles tensions creusaient ses narines ; il se grisait d'odeurs marines et semblait n'apprécier la mer qu'ainsi dormante, portant son rêve et l'oubliant. Jamais un mouvement de fatigue ou de faiblesse... Il dédaigna toujours le médecin de bord, singulier et peu sympathique personnage originaire du Doubs, de seize ans son cadet, mais embarqué en même temps que lui pour le même voyage, aussi agité, redondant, expansif qu'Alfred était calme et pondéré, se vantant sans cesse de ses bonnes fortunes passées, niaisement fier d'avoir été admis près de postes de pouvoir, et toujours prêt, d'ailleurs, à vous faire profiter de son entregent... Puant de services à rendre. Ah le reposant plaisir de regarder Alfred, après avoir eu à subir cet infect personnage !

AOI



CVI

QUANDO

Me ne so itu pe l'Abissina, Mannaggia! Che cavoli! la nave faceva così, così, e quanti ce n'erano che se vomivano pure le budella! E pò, c'era chi n'se capiva! I Napoletani, e va bè, più o meno sò Cristiani. Ma vattena a capi 'n Siciliano! Quelli sò mezz'Ebrei, mezz'Arabi, vatte l'a capì! Però sulla nave se ne stavano bene et buoni. N'somma dovevi vede tu quanti piatti de spaghetti me magnavo io! e fiaschi e fiaschetti et fischi e cavoli e tira a campà...

QUANDO

Lasciai Circe da chi, come lo sai, più d'un anno son rimasto, lì, vicino a Gaeta (ma però prima che Enea la nominasse così), lasciando Sibilla a man destra, andai verso il ponente, almeno così è stato detto, ed andando, sempre andando, mi trovai dove Ercole due colonne buttò...

QUANDO

Aller d'ici à là n'est rien

A quelque bord que le regard se pose

Seul compte le temps...

C'est un autre bord que l'on voit

*Anch'io signor padrone
Esibisco la mia protezione*

Tout t'est possible – dit Josué – mais as-tu pensé à
te regarder ?

AOI

*{papara}
{fopasifje}
{folilafofo}
{fopalila}
{osmoke}*

*{arapap}
{ejfisapof}
{ofofalilof}
{alilapof}
{ekomso}*

CVII

CES SEC
ERV VRE
ILE ELI
JEU UEJ
QUE EUQ
FEL LEF
EUN NUE
ECA ACE
RTE ETR
LLE ELL
DIR RID
AHE EHA
PME EMP
RTU UTR
TEV VET
EXE EXE
SAH HAS
PLA ALP
NEI IEN

LAT TAL
IED DEI
IPA API
RPO OPR
RTE ETR
DAR RAD
TSE EST
RUE EUR
LAV VAL
AST TSA
EMEEME
RNU UNR
LSA ASL
PER REP
SON NOS
NEN NEN
EDE EDE
FIA AIF
NET TEN
REN NER
ICO OCI
RNU UNR
NIA AIN
VAR RAV

EPO OPE
URE ERU
TRE ERT
LAP PAL
ORT TRO
EEL LEE
ASE ESA
RRE ERR
TED DET
ELI ILE
ALA ALA
FEN NEF
ETR RTE
EVU UVE
OUV VUO
ERT TRE
EDU UDE
NCR RCN
ANE ENA
ALE ELA
TEJ JET
ERE ERE
VEL LEV
ETN NTE

ASU USA
RUN NUR
ETE ETE
RRE ERR
J

AOI

(son angoissante frénésie ! Sa sénile faiblesse quand son corps était dans la débilité de l'obsolescence, son avachissement lourd, son ancrage bruyant, rien d'aigu en lui ! Onctueux ! muscles relâchés, l'œil attentif et une sorte d'écoute banale ! Délaissant ses regards, il s'éloignait sans trêve du lieu où il attachait ses yeux... Jamais corps n'a semblé pire maître d'un esprit plus inconstant, jamais personnage ne fut plus éparpillé, de façon plus floue que lui, plus dissymétrique, plus étale... Dans les nuits de pot au noir nous semblions sans cesse happés par son aveuglement des profondeurs, d'amples spasmes changeaient ses traits, il s'effrayait des fonds marins et semblait haïr cette mer déchaînée qui déchirait ses rêves et les rappelait. Toujours traînant sa fatigue, supportant sa faiblesse... Il appréciait surtout le vieux médecin de bord, banal et amusant personnage, aux origines imprécises). Il arrivait aussi à Dieu de considérer Josué avec une circonspection inquiète – ou, si l'on préfère, avec une

inquiétude circonspecte... Tu n'es pas, lui disait-il, à prendre avec des pincettes. À certains égards tu m'étonnes, ou, en tout cas, tu ne te présentes pas comme il pourrait me venir à l'idée que tu le fasses. Ce qui, chez toi, est le plus surprenant – et pourtant comprends bien que c'est bon, que je l'ai voulu, que c'est là encore l'ordre des choses – le plus surprenant est que tu vieillisses – si vite – et sans voler au temps la moindre sagesse. Tu comprends de travers tout ce que je dis; tu ne te bornes pas à embrouiller, tu sèmes la confusion.

Voilà, ricanait Josué, que tu pleures sur le sort du marionnettiste...

AOI

CVIII

ce servirai je un fêlé en un écart... Elle dira : "Hep ! mer, tu te vexes ! Ah ! Plane ! il a tiédi. "Par porte d'art se rue la vaste mer : nul sa personne ne détra. Alpha, sexe vêtu, trempé, haridelle. Trace nue. Je fêlé que je livre sec.

Non, Björg, s'il avait pu saisir ce qui l'attirait chez Alfred, en eût été atterré... Le capitaine en était resté perplexe : Björg parlait habituellement si peu et ses sujets de conversation étaient si restreints ! Son expérience des hommes se bornait à la nécessité du travail en commun, et peu lui importaient élégance et maladresse, droiture et dissolution si la manœuvre était correctement exécutée... Il est vrai que de ce point de vue aussi Alfred était irréprochable et Björg s'en était sans doute rendu compte... Peut-être cela le tranquillisait-il. Peut-être, prétextant la qualité des mouvements d'Alfred, leur stricte économie, leur indéfectible efficacité, s'était-il donné le loisir de considérer son homme sous d'autres aspects, sans se l'avouer franchement... En outre, il y avait, dans son apologie, la preuve que les escales lui étaient plus utiles qu'à d'autres ; et, en y songeant, le capitaine revoyait Björg accroché à ses pas, se laissant guider, écoutant parfois d'un air distrait et bougon, comme constamment pris par l'envie de retrouver le bateau. S'il était un client assidu des bordels et, d'après ce que l'on disait, fidèle à ses adresses, à ses types de femmes, on ne lui connaissait aucune aventure digne d'être retenue pour comprendre telle ou telle attitude à bord... À moins que... À moins que l'absence d'aventures – ou de passions – ne fût le signe de cette attention larvée pour autre chose, pour d'autres relations – deux fois surpris le capitaine : de découvrir cette possibilité et d'en sourire, complice. Après tout,

pourquoi pas? C'était une explication; qui ne s'attache pas aux femmes... Et pourtant... Il se rappelait fort bien ce vieux bosco... Comment s'appelait-il déjà? qu'un constant et affiché jusqu'à l'innocence commerce avec les garçons n'avait point empêché de se tuer par amour pour une femme... Oui... N'était-ce pas, en somme, pareil? Il fallait avouer que – finalement – indépendamment de toute autre... idée, la séduction d'Alfred était évidente et s'exerçait sur tous... Tous? Pour être honnête rectifiait-il au moins également sur Björg et sur lui...

Sur moi aussi, il est vrai, mais cela le capitaine n'en savait rien. Il est admis, en effet, que je puisse lire en lui, mais non lui en moi, question de règles, si j'ose dire...

CIX

Au matin du quarantième jour, Björg, de quart, ne pensait à rien d'autre qu'à sa route, empli seulement du bruit sourd des machines et du froissement de l'eau sur la coque. Un mégot humide et jaune, depuis longtemps éteint, pendait à ses lèvres.

– Cigarette ?

C'était D*, discret homme d'équipage, ancien conseiller municipal de Toulouse, né en 1924, solide vigueur entre deux âges, qui lui tendait son paquet ; Björg avança la main en mâchant un remerciement, l'agaçant petit sourire en coin de D* le mettait toujours mal à l'aise ; D* vous regardait toujours comme s'il en savait davantage sur vous que vous-même, il se composait un sourire franc et acéré avec l'air de pouvoir toujours en dire plus. Björg crachait paresseusement son mégot dans la soucoupe qui lui servait habituellement de cendrier et porta la cigarette à sa bouche ; D* approcha la flamme.

– Tranquille cette traversée, maître Björg, non ?

Björg se raidit... Pourquoi fallait-il toujours que les propos de D* fussent à double sens ? Il s'en voulut aussitôt de sa suspicion... Après tout, qu'avait-il dit de particulier ? La traversée était effectivement tranquille.

Alors, pourquoi n'avait-il pas simplement dit "c'est tranquille, hein?..."? Pourquoi ajouter "Maitre Björg", et surtout "non?...". Que pouvait répondre Björg? "Tranquille, oui"? "Tranquille en effet"?

– Hm... Trop, Peut-être.

– Ah?

Si Björg avait été plus exubérant, il aurait à ce moment trépigné, ou fait un mouvement brusque... Que signifiait ce "Ah?"? Pourquoi cette insistance, cette invitation à en dire davantage? Il avait dit "Trop peut-être" sans y réfléchir, sans penser à plus, sans s'en rendre compte.

– Vous trouvez?

D* était ainsi... Il était impossible à Björg de se défendre maintenant qu'était tombée la constatation... Björg vit arriver Claudius; il chassa ses questions et ses doutes et se réjouit; celui-là, au moins, il en avait! l'action ne lui faisait pas peur... Comblé d'honneurs pour faits de guerre, il n'avait d'autre défaut que d'avoir travaillé pour un journal.

AOI

– Maître Björg prétend que la traversée est trop tranquille.

Björg sursauta: il n'avait pas...

– Tiens, tiens...

Son malaise croissait... Il avait soudain, confus, pensé à Alfred.

CX

Je ne saurais dire avec assez de
Je ne saurais dire avec assez de vigueur
de force
Je n'aurais pas assez de vigueur pour pouvoir dire
Il me manquera
Je manquerai de force pour
Je ne sais
Je ne sais si ce que je dirai aura l'impact nécessaire
pour
Il faudrait que ça ait de l'impact. Quelle allure
Et pourtant c'est
trop
banal, la mort du marionnettiste !

Ah ! si seulement... Vous ne pouvez pas savoir. Vous ne pouvez pas vous faire une idée de. Ce serait si simple de. On pourrait si simplement. Si seulement on pouvait simplement. Comment dire ? Comment dire assez fort ? Oui oui bien sûr oui et si jamais oui oui comme vous dites bien sûr... Écrans... Écrans ou masques c'est... Écrans ou ombres ? mots... mots... Tu divagues Josué tu dis oh ça va tu vagues tu tais tu Écran ah seulement ah crier ah seulement hurler un

peu fort. Oh ! Björg tout de même vous... Capitaine terre en vue terre en... Depuis neuf nous... C'est la tourmente tour c'est là Josué tu t'en vas en couilles tu j'avais quitté Circé depuis dit-on Es-tu ce que tu deviens ? Peux-tu le devenir ? Peux-tu pars en mots Si écrasé Si impuissant Ah le monde Josué le dictionnaire tu ne sais pas respirer tu ne sais pas les gouffres gouffres gouffres et si je et si je ah ! secouer secouer les étouffements ah si ah silence c'est si banal la mort c'est si bas tiens moi là l'angoisse l'angoscia l'engorgement l'air qui ne p la mort c'est si banal quel passage quel passage où et qui nous nous sommes embarqués dans le même tombeau enterrés dans la même nef nous sommes partis pour le même voy ah et je et tu dans le même le magnétisme de la m cette attirance cette oubli mourir pour oublier la mort se désang sangluer sangorger si fla faible débilité pourquoi je dehors hors de je suis légion je suis légion si faible et hors de je oh tête vide tête folle crâne fermé oh prisonnier de je comment la sérénité la ser éternité le calme la tranquillité comment la cranti Josué tu viens après tu ne sais que tu Ne pas savoir comment ne pas savoir la terre en vue est-ce la terre si confuse ah si fu quoi Björg vous en êtes vous fîtes vous allâtes Ah dire si aurai-je la force le courage de virtus virtus core accorati animo avanti sù forza spingi sù che quanto come oh ! cosa come parla madonna non mi lasciar parapapa parapapero parapapa... Tu erres tu et si limitée l'errance tu cognes à tous les murs à toutes les vitres

à toutes les par si limitée d'une rue à l'à l'aube à l'autre renvoyé labyrinthe et pourtant Dédale a pu ah s'envo ah et toutes les rues coulent vers la mer et toutes et les égouts et les bus et les vélomot Se cogner à toutes les engoncés en soi-même trop à l'étroit en s trop juste et ça gratte ça râpe le pire c'est le c'est le frottement des cou des doutures surtout aux joint jointures à quelques encablures à ah le pire se cogner ainsi à la ville la foule la marée de le flot des les coups des victus cae vae moriturus toutes les rues se mirent et coulent vers la ville lave ville étau serrant à la fois de dehors et de dedans pris dans la masse bétonné dans traversé par des tiges mét figé d'abord puis en fusion coulant en fusion maître Björg tu parles trop Jos et tu embrouilles tu sèmes la confusion chape chape pierre tombale tout pèse nous pèse Je n'aurais jamais dû prendre à l'ouest je n'aurais mais que pouvons-nous contre c'est l'égoulement c'est le sens de la marche la direction des vents qu'y faire peut ne pas tomber en bas ne pas garder sur soi cette odeur de cendre de poussière quel passage comment ne pas y être prêt Tu Tu et le bateau barque ou ballotté d'une montagne à l'autre et le vertige et la tourmente du dedans et l'angoisse sereine. Sereine. La sérénité de se savoir enfin au bout du voy et le sel plein les yeux vous êtes le vous êtes le... frêle esquif coquille jeu d'enfant vers l'égout vers sa perte et ta tristesse à peine juste parce que c'est inscrit au décor et l'engouffrement la chute la plongée l'étouffe l'asphyxie.

Je multiple de la douleur

Ah quanto a dir qual era è cosa dura
esta selva selvaggia e aspra e forte
che nel pensier rinova la paura!...



CXI

Montagnes
de l'écart
èlement (s)
Mes Alpes
Montagnes
de la di (s)
vision
sommets
de la sépa (s)
ration
Incontournable
Infranchissables
Dessin de mon
Impuissance
Tracé de mon enfer
mement au dehors
entre scène et salle
rampe
entre silence et parole
rideau

L'éciras-tu cette pièce se déroulant entièrement
en coulisses et dont les personnages sont dans la salle?

DOULEUR

Je frappe et l'on ne m'ouvre pas
Je me frappe et ne m'ouvre pas

AOI

CXII

REFLETS ET ECHOS

La salle découvrit ses miroirs. Images multipliées dans l'illusion de l'infini. Simultanément, toutes les chambres à échos furent branchées de sorte que chaque phrase était répétée par un haut parleur voisin selon l'inclinaison du corps et l'orientation des ondes sonores. Multiplication infinie d'un illusoire contact... Josué avait rêvé de projeter en même temps la figure du parleur... Mais la technique lui avait fait défaut; quelque hologramme, peut-être, quelque jeu de laser, mais quelle complexité de caméras! Combien d'objectifs aurait-il fallu monter, celer, maîtriser! Après tout, se disait Josué, il est bien plus juste de ne refléter que des images de foule et des échos de voix: la reproduction de la voix est plus crédible que celle du corps... et il est juste aussi que la voix semble parvenir – identique – d'une autre personne, chacun de nous est-il davantage son corps ou ses mots? Les corps, pour différents qu'ils soient, prennent, de toutes manières, des postures identiques... Les prennent-ils? Je me serais laissé aller à la facilité de la technique... Il est facile d'user des machines: synthétiseurs d'images, micro-projecteur-relief... Me serais-je fourvoyé en

installant les chambres d'échos? Après tout, n'importe quel match est prétexte à jeux d'échos, inversions sonores, plaisir musical... Et même à reflets physiques...

Je me frappe, la douleur est un miroir brisé. Où est la matrice de l'image éclatée? Pièges à lumière...

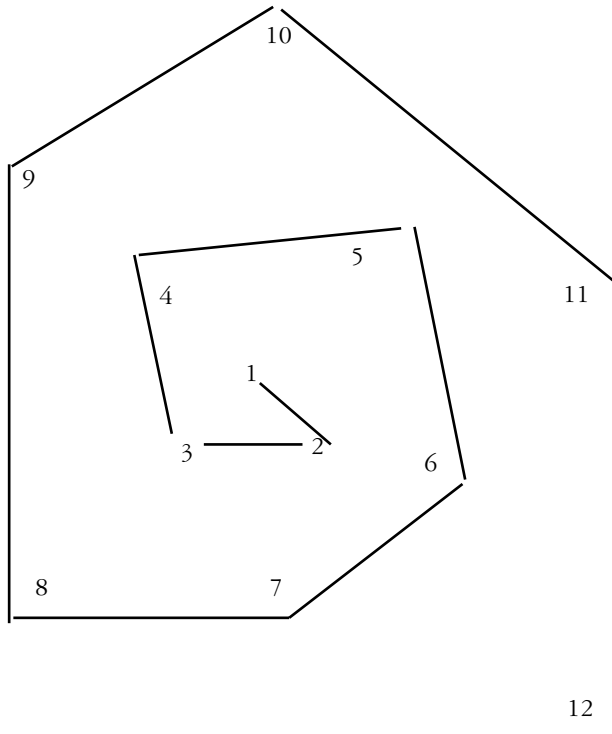


HP	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	
tps													
1	<i>m</i>											o	
2	<i>m</i>										o		
3	<i>m</i>									o			
4	<i>m</i>								o				
6	<i>m</i>							o					
7	<i>m</i>						o						
8	<i>m</i>					o							
9	<i>m</i>				o								
10	<i>m</i>			o									
11	<i>m</i>		o										
12	<i>m</i>												
13	o												
14	o		<i>m</i>										
15	o			<i>m</i>									
16	o				<i>m</i>								
17	o					<i>m</i>							
18	o						<i>m</i>						
19	o							<i>m</i>					
20	o								<i>m</i>				
21	o									<i>m</i>			
22	o										<i>m</i>		
23	o											<i>m</i>	
24	o												
25	<i>m</i>												
26	<i>m</i>		o										
27	<i>m</i>			o									
28	<i>m</i>				o								
29	<i>m</i>					o							
30	<i>m</i>						o						
31	<i>m</i>							o					
32	<i>m</i>								o				
33	<i>m</i>									o			
34	<i>m</i>										o		
35	<i>m</i>											o	
36	<i>m</i>												o

Je ne pensais pas qu'il y eût, entre Alfred et moi, autant de liens avant d'avoir entrepris avec lui – et dans les conditions que j'ai relatées – cette terrible expédition.

Je me frappe, disait Josué, cet écartèlement m'ouvrira-t-il ?

j



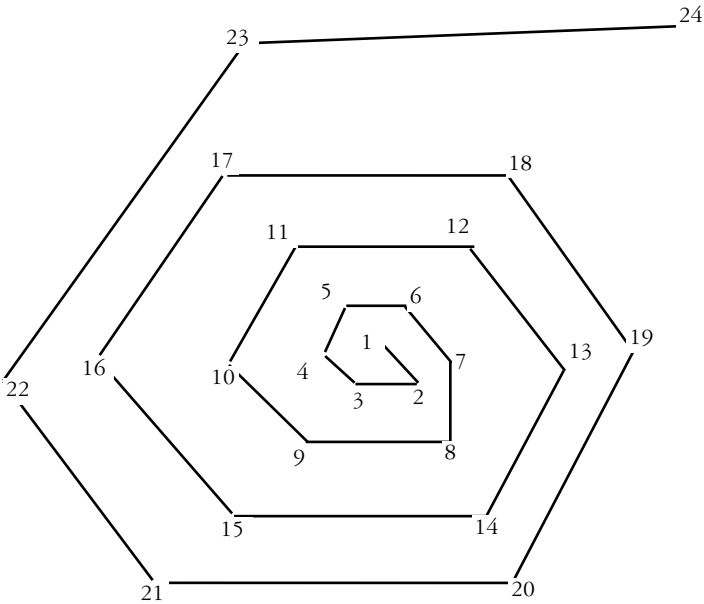
D'où que surgît le son fondateur, ce lieu devenait, au treizième moment, celui de l'inversion; entre-temps, sa circulation répondait à une géométrie simple, solide, première: esquissant d'abord l'isocèle, le son était repris au troisième point et projeté selon un angle droit avec une intensité suffisante pour sortir du cercle couvert par le son d'origine à nouveau repris comme pour poursuivre le carré, il était encore augmenté et renaissait comme pour construire un hexagone dont le côté était égal au diamètre du cercle initial; au septième point, pourtant, il s'intensifiait encore et sa circulation construisait un deuxième hexagone deux fois plus vaste... Ainsi, c'était au point de départ qu'à tous moments venaient se rompre et repartir toutes les vagues sonores, tous les déferlements, où convergeaient tous les échos.

	H.P.	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
<i>tps</i>													
1		<i>m</i>	<i>m</i>	<i>m</i>	<i>m</i>	<i>m</i>	<i>m</i>	<i>m</i>	<i>m</i>	<i>m</i>	<i>m</i>	<i>m</i>	<i>m</i>
2		<i>o</i>											
3			<i>o</i>										
4				<i>o</i>									
5					<i>o</i>								
6						<i>o</i>							
7							<i>o</i> <i>o</i>						
8								<i>o</i> <i>o</i>					
9									<i>o</i> <i>o</i>				
10										<i>o</i> <i>o</i>			
11											<i>o</i> <i>o</i>		
12												<i>o</i> <i>o</i>	<i>o</i>
13													
14											<i>o</i>		
15										<i>o</i>			
16									<i>o</i>				
17								<i>o</i>					
18							<i>o</i>						
19						<i>o</i>							
20					<i>o</i>								
21				<i>o</i>									
22			<i>o</i>										
23		<i>o</i>											
24		<i>m</i>	<i>m</i>	<i>m</i>	<i>m</i>	<i>m</i>	<i>m</i>	<i>m</i>	<i>m</i>	<i>m</i>	<i>m</i>	<i>m</i>	<i>m</i>

Comment s'ouvrir? Disait Josué... Quel rapport du reflet à l'éclat? Et de l'éclat à l'éclatement? De la

constance aux retours, à l'alternance ? Quel rapport du son plein à l'écho ? Croyant m'ouvrir, je me fane et m'étirole, je m'affadis...

Éclats ou écarts ? Je m'abandonne aux séductions. Quand je pense, murmurait Dieu, que tu me traitais d'abécédaire !



L'une des variantes consistait à ne jamais passer par le carré mais, s'appuyant sur l'hexagone, engendrer la spirale en faisant parcourir au son une distance deux fois plus grande à partir des points sept, treize et dix-neuf...

HP	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
<i>tps</i>	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
1	○											
2		○										
3			○									
4				○								
6					○							
7						○						
8							○					
9								○				
10									○			
11										○		
12											○	
13	<i>m</i>	<i>m</i>	<i>m</i>	<i>m</i>	<i>m</i>	<i>m</i>	<i>m</i>	<i>m</i>	<i>m</i>	<i>m</i>	<i>m</i>	<i>m</i>
14											<i>m</i>	
15										<i>m</i>		
16									<i>m</i>			
17								<i>m</i>				
18							<i>m</i>					
19						<i>m</i>						
20					<i>m</i>							
21				<i>m</i>								
22			<i>m</i>									
23		<i>m</i>										
24	<i>m</i>											

CXIII

<i>temps</i>	1	2	3	4	5	6	7	
HP								
1	<i>p</i>	<i>a</i>	<i>r</i>	<i>r</i>				Messina
2	<i>p</i>		<i>r</i>	<i>a</i>	<i>a</i>	<i>a</i>	<i>a</i>	Chott el Hodna
3		<i>a</i>	<i>a</i>		<i>p</i>	<i>r</i>		Huete
4		<i>a</i>	<i>r</i>	<i>r</i>	<i>p</i>			Saint Brieuc
5			<i>r</i>	<i>a</i>	<i>p</i>			Lemgo
6			<i>r</i>	<i>r</i>	<i>p</i>		<i>a</i>	Pečs

<i>temps</i>	1	2	3	4	5	6	7	
HP								
1	<i>k</i>	<i>r</i>	<i>i</i>	<i>i</i>				Bahi
2	<i>k</i>		<i>i</i>	<i>r</i>	<i>r</i>	<i>r</i>	<i>r</i>	Adrar
3		<i>r</i>	<i>r</i>		<i>k</i>	<i>i</i>		400 km au large de Porto
4		<i>r</i>	<i>i</i>	<i>i</i>	<i>k</i>			57° lat. s. 10°30 long.w.
5			<i>i</i>	<i>r</i>	<i>k</i>			Grönskar Phar
6			<i>i</i>	<i>i</i>	<i>k</i>	<i>r</i>		50 km au large de Chabla

Ainsi Alfred... Dois-je dire... ton Alfred...
Moins navigateur que fuyard, moins explorateur
qu'orgueilleux, se donnant des raisons pour

Fausse raisons ou non,
disait Josué, le voyage est vrai. Ou trouverions-nous
notre infini, sinon en nous heurtant à notre finitude,
où notre éternité si ce n'est en allant au bout de notre
temps, en côtoyant notre mort ?

temps	123456	123456	123456	123456	123456
HP					
1	mesina	p	aaaaaa	rrrrrr	ʃɔtɛlɔdna
2		yete		rrrrrr	aaaaaa
3	aaaaaa	p	sɛ bri o	rrrrrr	
4	aaaaaa	rrrrrp		lɛm go	
5		rrrrrr	paaaaa		
6		rrrrrr	aaaaa	pppppp	pɛ π

temps	123456	123456	123456	123456	123456
HP					
1	mesina				mesina
2		ʃɔtɛlɔdna			
3			yete		
4				sɛ b ri o	
5				lɛm go	
6					pɛ π

temps 123456 123456 123456 123456 123456
 HP
 { 1 *Zacinto mia*
 2 *che te specchi*
 3 *Zacinto mia* *nell'onde*
 4 *Zacinto mia* *del greco mar*
 5 *Zacinto mia* *dacui verginenacque*
 6 *vveenneeerree vveenneeerree vveenneeerree vveenneeerree vveenneeerree* }
 en allant au bout de notre souffle, de notre voix, de
 notre corps indocile...

temps 123456 123456 123456 123456 123456
 HP
 { 7 *bai* *k* *rrrrrr* *iiiiii* *adrar*
 8 *270 m au large k* *i* *iiiiir* *rrrr*
 9 *rrrrrr* *de Portok* *57° N.* *iiiiii* *10°30 W*
 10 *iiiiii* *krrrrr* *grænsk* *afar*
 11 *iiiiii* *krrrr*
 12 *iiiiii* *krrr* *rr52M. au large de Chabla* }
 }
 }

temps 123456 123456 123456 123456 123456
 HP
 { 1 *bai* *Zacinto*
 2 *ad rar*
 3 *272 m large de Porto*
 4 *57° N. 10°30' W.*
 5 *grænskarfar*
 6 *Zacinto mia che te specchi nell'onda* *42 m. S. Ithaque* }
 }

temps
 HP
 { 1 *quando mi dipartì da Circe*
 2 *e l'altre che quel mar intorno bagna*
 3 *l'un lito e l'altro fin nel Morrocco*
 4 *vidi infin la Spagna*
 5 *e l'isola de' Sardi*
 6 *e quella foce stretta* }

temps
 HP
 { 7 *infin ch 'l mar fu sopra noi richiuso*
 8 *venere*
 9 *venere*
 10 *venere*
 11 *venere*
 12 *venere* }

AOI

Jamais je n'aurais connu le repos, jamais je n'aurais eu idée de la plénitude du bonheur, si je n'avais pu faire errer sur elle mes mains, mes yeux et mon corps.

CXIV

temps 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13

HP

1	$\left[\begin{array}{ccccccc} & r & l & p & & & a \end{array} \right.$	GASTON	27-09-1889	+
2	$\left[\begin{array}{ccccccc} & a & l & p & r & & \end{array} \right.$	CHARLES	27-05-1925	+
3	$\left[\begin{array}{ccccccc} & p & a & r & l & & \end{array} \right.$	JEAN-BAPTISTE	10-11-1906	+
4	$\left[\begin{array}{ccccccc} & r & a & p & l & & \end{array} \right.$			
5	$\left[\begin{array}{ccccccc} & l & a & p & r & & \end{array} \right.$	alpre parle raple lapre aprl !		
6	$\left[\begin{array}{ccccccc} & a & p & r & l & & \end{array} \right.$	parle lapre		

temps 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13

HP

1	$\left[\begin{array}{ccccccc} & r & p & a & l & & \end{array} \right.$	ÿstag	Vaison la Romaine	+
2	$\left[\begin{array}{ccccccc} & l & p & a & r & & \end{array} \right.$	lar ſ	Bratislava	+
3	$\left[\begin{array}{ccccccc} & p & r & a & l & & \end{array} \right.$	ã3ti bast	Plouezoch	+
4	$\left[\begin{array}{ccccccc} & a & r & p & l & & \end{array} \right.$			
5	$\left[\begin{array}{ccccccc} & l & r & p & & & a \end{array} \right.$	Prale plare		
6	$\left[\begin{array}{ccccccc} & p & l & a & r & & \end{array} \right.$			

temps 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13

HP

1	$\left\{ \begin{array}{cccc} a & l & r & p \\ r & l & a & p \\ p & a & l & r \\ r & a & l & p \\ l & a & r & p \\ a & p & l & r \end{array} \right\}$	stagō	+	infin	ch'l	mar	
2		arʃl	+	fu	sopra	noi	
3		tabistā	3	+	ricchiuso		
4							
5							
6							

palr ralpe larpe

temps 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13

HP

1	$\left\{ \begin{array}{cccc} r & p & l & a \\ l & p & r & a \\ p & r & l & a \\ a & r & l & p \\ l & r & a & p \\ p & l & r & a \end{array} \right\}$	+	tagōs	De profundis
2		+	ralʃ	Clamavi ad te domine
3		+	bitastā	Domine exaudi
4			vocem	meam
5			Fiant	aures tuas intendentes
6			in vocem	deprecationis meas

si iniquitates observaris Domine,

Domine, quis sustinebit ?

Requiem aeterna dona eis Domine

Et lux perpetua luceat eis

Requiescant in pace.

Et Dieu savait bien
pourquoi il en usait
avec circonspection

Des conserves toujours des conserves !
hurlait-il !

il hurlait :

Des
conserves ! toujours des
conserves !

La conserve, si quelque aimable lecteur, auditeur, spectateur, ou (oh combien davantage !) aimable lectrice, auditrice, spectatrice, se demande en quoi elle a sa place ici, je répondrons qu'elle était là bien avant que Josué s'escrimassions – avec quel luxe de ridicules moyens ! – à donner de l'air aux mots, à chercher – comme il le disons assez justement d'ailleurs mais avec ce malheureux sérieux qui le gaine – à s'ouvrir... Je ferai aussi remarquer qu'elle est l'écho – cela s'impose – de la paire de choses momifiées implicitement désignée quelque part ailleurs et attribuée – par respect pour d'occultes et vénérables traditions – à une pharaonne oubliée.

<i>temps</i>	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
HP													
1				r	i	e							k
2				k	i	e	r						
3				e	k	r	i						
4				r	k	e	i						
5					i	k	e	r					
6				k		e	r	i					
7				r	e	k	i						
8				i	e	k	r						
9				e	r	k							i
10				k	r	e							i
11				i	r	e	k						
12				e		i	k	r					
13				k		i		r					e
14				r		i	k	e					
15				e	k	i		r					

De proche en proche tous les emplacements de la salle avaient été saisis par le tourbillon des sons, tantôt pénétrants, apaisants en de liquides murmures, ondoie-ments qui s'insinuaient en caresses subtiles entre peau et muscle, tantôt explosifs, ils ne laissaient même pas le

16 *r k i e*
 17 *i k r e*
 18 *k e i r*
 19 *r k e i*
 20 *i e r k*
 21 *e r i k*
 22 *k r i e*
 23 *i r k e*
 24 *e i r k*

temps de la reconnaissance
 et faisaient se crisper les
 mâchoires ; aigus, ils se répé-
 taient et agaçaient, presque
 lancinants...

temps 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13

HP

1 *r i e* *k*
 2 *k i e r*
 3 *e k r i*
 4 *r k e i*
 5 *i k e r*
 6 *k e r i*
 7 *r e k i*
 8 *i e k r*
 9 *e r k i*
 10 *k r e i*
 11 *i r e k*
 12 *e i k r*
 13 *k i r e*
 14 *r i k e*
 15 *e k i r*
 16 *r k i e*
 17 *i k r e*
 18 *k e i r*
 19 *r k e i*
 20 *i e r k*
 21 *e r i k*
 22 *k r i e*
 23 *i r k e*
 24 *e i r k*

temps

HP

1 *r l p* *a*
 2 *a l p r*
 3 *p a r l*
 4 *r a p l*
 5 *l a p r*
 6 *a p r l*
 7 *r p a l*
 8 *l p a r*
 9 *p r a l*
 10 *a r p l*
 11 *l r p a*
 12 *p l a r*
 13 *a l r p*
 14 *r l a p*
 15 *p a l r*
 16 *r a l p*
 17 *l a r p*
 18 *a p l r*
 19 *r a p l*
 20 *l p r a*
 21 *p r l a*
 22 *a r l p*
 23 *l r a p*
 24 *p l r a*

S'il ne se reconnaissait que torrent, s'il se serait voulu
 fleuve Josué savait que toutes les formes de l'eau

entretiennent avec les plus subtiles densités de la planète, les lieux où elle devient système éthéré de dépressions et de souffles, un même amour nécessaire et passionné, qu'elles s'y écartèlent, défaites, subtilisées, qu'elles s'y régénèrent, s'y alourdissent, et, lors de la décomposition des vapeurs, renaissent, rideaux diaphanes, lâches cascades d'essaims irisés, et on n'en reconnaît le poids, après l'impact, qu'à la lourdeur humide sur la peau, des tissus gorgés d'eaux, à la soumission des feuilles et des fleurs, à la fertilité des bruissements assourdissant le sol, à la poussée du souffle, myriades de gouttes qui se font océans.

AOI

CXVI

Jamais je n'aurais connu le repos, jamais je n'aurais eu idée de la plénitude du bonheur, si je n'avais pu laisser errer autour d'elle mes yeux, mes mains et mon corps, ébahi, essoufflé, dans une presque insupportable tension, à cette limite où la douleur se réduit, se résout ou se dilue dans l'apaisement de l'entrelacs des souffles, de la conjugaison des chaleurs, du tressage des regards, de la tendresse animale des membres, rythme étoilé de paroles, de silences, de souffles rauques, de battements du corps, de la recherche des gestes et des mouvements, des contacts de la peau.

CXVII

HP1 2 3 4 5 6 7 8 9 10-11-12

tps
 1 l l l l
 2 aa
 3 f f f a
 4 o o o
 5 11111
 6 i i i i i i
 7 f
 8 o o
 9 l 11 1111
 10 i
 11 aaaa
 12 o o o o o
 13 l
 14 i
 15 f f f f f f f
 16 l
 17 i
 18 o o
 19 i
 20 l
 21 aaaa a
 22 11111
 23
 24
 25
 26
 27
 28 l l l l
 29 aa
 30 f f f f a
 31 o o o
 32 1111
 33 i i i i i i i
 34 l 11 11 l
 35 f f
 36 o o o o o
 37 i
 38 l 11 l
 39 aaaa aa a
 40 o o
 41 i
 42 l l
 43 f f f f f f f
 44 i i

Voudrais-je vous tromper?

Comment vous convaincre que
 notre folie quotidienne ne se
 nomme pas légion? Voudrais-je
 vous tromper si vous me peuplez
 et si je cherche à vous peupler?
 Que le souffle est trop court et
 finit toujours par manquer à qui
 se plaît sous les eaux.

Jamais il n'aurait connu le repos,
 jamais il n'aurait eu la moindre
 idée du bonheur s'il n'avait pu
 faire errer sur vous ses yeux, ses
 mains, son corps, ébahi, essouf-
 flé, dans une tension insupport-
 table, à cette limite où toute
 douleur se réduit, se résout ou se
 dilue, dans un apaisant entrelacs
 de souffles, une tranquille conju-
 gaison des chaleurs, un long tres-
 sage de regards, une tendresse
 banale ou animale des membres,
 foule des avenues étoilées de
 paroles et de silences, de souffles
 et de souffrances, de battements
 de cœur et de claquement de pas,

HP1 2 3 4 5 6 7 8 9 10-11-12

tps
 1 m
 2 i i i
 3 r r r r r r r
 4 w w w
 5 a a a a a
 6 r r r r
 7 m m m m
 8 r
 9 w w w w w
 10 a a a
 11 r r r r r r
 12 i i i i i i i
 13 w w
 14 a
 15 r r r r
 16 a
 17 r
 18 w w
 19 r
 20 a
 21 m m m m
 22 i
 23 m
 24
 25
 26
 27
 28 m
 29 i i i
 30 r r r r r r r
 31 w w w
 32 a a a a a
 33 r r r r
 34 a a a
 35 m m m m m
 36 w w w w w w
 37 r r r r
 38 a
 39 i i i i i
 40 w
 41 r r r r r
 42 a a
 43 r r
 44 a

HP1 2 3 4 5 6 7 8 9 10-11-12

tps
45 l l l l
46 o o
47 a a
48
49
50
51
52 l l l l
53 a a
54 f f
55 o o
56 l l l l l
57 i i i i i i
58 o o
59 i
60 f
61 l l l l l l
62 o o
63 i
64 a a a a a a a
65 l l
66 o o o o
67 i
68 f f f f f f f
69 i i
70 l l l l l
71 o o
72 l
73 a
74
75
76
77 l l l l
78 a a a a a a
79 f f
80 o o
81 l l l l l
82 i i i i i i i
83 o o
84 l l l l l l
85 f f f f f f
86 l l
87 i
88 o o o o
89 a a a a a a a a
90 l l l l l l
91 i i
92 o o o o o o
93 f f f f
94 i
95 f
96 l
97 f
98

de gestes, de mouvements, danses,
peaux qui se frôlent, population
des autobus, des métros ou des
trains, clients des cafés chaleu-
reux...

*si ma mémoire est bonne, je
vous ai déjà rencontré...*

Il n'avait jamais connu d'image
plus proche du bonheur que dans
le silence retentissant des églises.
Il en avait aimé le désert, la fraî-
cheur ombreuse, l'apaisement et
la certitude de la Présence devant
laquelle il pouvait se ramasser,
sous le regard de laquelle il
aimait s'agenouiller et – pour
achever la mise en scène de
l'humiliation – me prosterner...
Je savais surtout que la vanité et
l'artifice pouvaient compter aux
yeux du monde, ils s'anéantis-
saient dans la Bienveillance; que
je pouvais jouer de moi-même et
tromper les autres, que l'orgueil
est notre lot le plus commun, si
quelque humilité vraie vibrait en
moi, si cachée fût-elle – et même
si j'étais incapable de la recon-
naître – le Regard auquel j'osais

HP1 2 3 4 5 6 7 8 9 10-11-12

tps
45 w w
46 m m m m
47
48 i i i i
49 r
50
51
52 m m
53 i i i i
54 r r r r r r r
55 w w
56 a a a a a a
57 r r r r r
58 w w w w w w
59 r
60 m m m m m m
61 r
62 a a a a
63 w
64 r
65 i i i i i i i i
66 a a
67 w w w w w
68 r r r r r r r
69 r r r
70 a
71 m m m m
72
73
74
75
76
77 m m
78 i i i i i
79 r r r r r r r
80 w w
81 a a a a a a
82 r r r r r
83 w
84 m m m m m m
85 r r
86 a a a a
87 r
88 w w w w w
89 i i i i i i i i
90 a a
91 r r
92 w w w
93 r
94 r
95 a
96 r
97 m m m m
98 r r r

HP1 2 3 4 5 6 7 8 9 10-11-12

tps

99

100

101

102 l l l l

103 aa a

104 f f f

105 o o

106 l l l l

107 i i i i i i i

108 o o

109 l l l l l l l

110 f f

111 i

112 o o

113 l l l l l

114 a a a a a a

115 i i i

116 o o o o

117 l l

118 f f f f f f f

119 l

120 o o

121 a a a

122

123

124

125

126 l l l l

127 aa a

128 f f f

129 o o

130 l l l l

131 i i i i i i i

132 l l l l l l l

133 o o o

134 f

135 i

136 l l l l l l l

137 o

138 a a a a a a a a

139 i i i

140 l l l

141 o o o o

142 f f f f f f f f

143 o o

144

145

146 l l l l

147 aa a

148 f f

149 o o o

150 l l l l

151 i i i i i i i

152 f f f f f

me présenter la décèlerait malgré

tout, balayant le fatras de l'orgueil

et de la vanité. Cette confiance,

cet abandon qui le saisissaient

alors, l'emplissant, reléguant au

rang d'écho assourdi, sans l'étouffer

jamais pourtant, la banale torture

de l'incertitude, du doute, du

désespoir et de la peur (et il ne

souhaitait pas l'oublier un seul

instant: elle restait – en toutes

occasions – la marque de son état

et ce pour quoi la confiance et

l'abandon avaient lieu d'être...)

l'attendrissaient, l'adoucissaient...

CXVIII

Comment pourrais-je te tromper?

Comment l'aurais-je pu? Jamais

je n'aurais connu cet apaisement,

cet envahissement du bonheur, si

je n'avais su – si longuement –

attendre le moment de faire errer

sur toi mes yeux, encore peu sûr

de mes yeux, pleins de ces éclats

que le tissage emprisonne dans

l'étreinte des fils, ouverts à la

HP1 2 3 4 5 6 7 8 9 10-11-12

tps

98

99

100

101

102 m

103 i i

104 r r r r r r r

105 w w w

106 a a a a a a

107 r r r r

108 w w w w

109 a a a

110 m m m m m m m m

111 r r r r

112 r

113 w w w w

114 a

115 i i i i i i i i

116 r r r r r

117 w w

118 a a a

119 r r r r r

120 a a

121 w w w

122 w

123

124

125

126 m m

127 i i i

128 r r r r r r r r

129 w w w

130 a a a a a a

131 r r r r r

132 a a a a

133 w w w w

134 m m m m m m m m

135 r r

136 a

137 w w

138 i i i i i i i i

139 r r r r r r r

140 a a a

141 w w w w w w

142 r r r

143

144

145

146 m m

147 i i i

148 r r r r r r r

149 w w w w w w

150 a a a a

151 r r r r r r r

152 a

AOI

HP1	2	3	4	5	6	7	8	9	10-11-12		HP1	2	3	4	5	6	7	8	9	10-11-12
<i>tps</i>											<i>tps</i>									
153	l				l	l					153	r						r	r	
154	i										154	mmmm						m		
155	oo				o	o	oo				155	ww		ww		w				
156	f		f	f							156	r	r	r	r					
157	l					l	l	l			157	a						a	a	
158	i										158	r								
159	aaaa			aaa							159	iiiiiiii	i							
160	ll			ll	l						160	aa								
161	ii										161	r	r							
162		ooo									162	ww								
163		i									163	r								
164		l									164	a								
165		a									165			m	mm					
166		l									166									
167			f	f							167									
168			l								168									
169			a								169									
170											170									
171											171									
172											172									
173											173									
174	l		l		l				l		174	m							m	
175	aa								a		175	ii							i	
176		f						f			176		r	r	r	r	r	r	r	
177	o	o						o			177	w		w		w	ww			
178	llll										178			a	aa		aa			
179			iiii	iiii	i						179	r		r	r	r	r			
180	f	ff		ff							180	r			r	r				
181	i										181	a								
182	l		ll	l							182	mmmm						m	m	
183	oo				o	oo					183	ww	ww		w					
184	f		ff								184	r	r	r	r			r		
185	i										185	r								
186	l			llll	ll						186	a						a		
187	aaaa		aa					a			187	iiii		i				i		
188	iii										188	rrr						r		
189	lll	l			ll						189	aaa								
190		ooo									190	ww								
191		l									191			m	m	m				
192		a			a						192			ii	i					
193						f	f				193									
194											194									
195											195									
196											196									
197	l		l		l				l		197	m							m	
198	aa								a		198	ii							i	
199		f							f		199		r	r	r	r	r	r	r	
200	o	o						o			200	w		w		w	ww			
201	lllll										201	a		a	aa					
202			iiii	iiii	i						202	r		r	r	r	r	r		
203	f	ff		ff							203	r								
204	i										204	m	m	m	m	m				
205	oo	o			ooo						205	ww					w			
206	lll	ll									206	aa							a	

HP1 2 3 4 5 6 7 8 9 10-11-12

tps

207 f ff ff
 208 i
 209 aaa aaaa
 210 i i i
 211 o o o
 212 a
 213 l l l l l l
 214 l l l l
 215 a
 216
 217
 218
 219
 220 l l l l
 221 aa f a
 222 f f
 223 o o o
 224 l l l l l
 225 i i i i i i i
 226 f f f f f
 227 o o o o o o
 228 l l l l l
 229 i i i i
 230 f f f f f
 231 aaa aaaa a
 232 o
 233 l l l l l l
 234 a
 235 o o
 236 l l l
 237
 238
 239
 240
 241
 242
 243
 244
 245 l l l l
 246 aa f a
 247 f f
 248 o o o
 249 l l l l l
 250 i i i i i i i
 251 f f f f f
 252 l l l l l
 253 o o o o o o
 254 i i i i
 255 f f f
 256 l l l l l
 257 aaaa aa a
 258 l l l l l
 259 o o o
 260 a a

CXIX

Ton plaisir du nombre et de la géométrie, disait Dieu, est pervers... Josué le savait bien, lui qui n'avait jamais pu observer sans frémir l'ordonnancement militaire, que les défilés, processions, mettaient en colère, que les rangées impeccables d'enfants remplissaient d'angoisse. Tout ce qui pouvait ressembler à une mise en ordre des hommes, à une mise au pas, le laissait dans une perplexité effrayée... Uniformité des gestes, des vêtements, des pensées, des buts! Il ne savait que trop la perversité de l'ordre et du nombre pour avoir si aisément goûté à leurs contraintes rassurantes, à la force dont ils chargent tous les aveuglements.

*Celui qui parlait ainsi
 s'était détaché d'un petit groupe
 d'hommes*

HP1 2 3 4 5 6 7 8 9 10-11-12

tps

207 r r r r
 208 r
 209 i i i i i
 210 r
 211 a a a a
 212 i
 213 r
 214 www
 215 i i
 216 r
 217 a
 218 m m m m m
 219
 220 m m
 221 i i i
 222 r r r r r r r
 223 w w w w w
 224 a a a a
 225 r r r r r r r
 226 r r r
 227 m m m m m m
 228 w w w
 229 a a a
 230 r r r r r r
 231 r
 232 i i i i i i
 233 a a a
 234 r
 235 i
 236 w w
 237 r
 238 i
 239 a
 240 i
 241 m m m m
 242 w w
 243 a a
 244
 245 m m
 246 i i i
 247 r r r r r r r
 248 w w w w w
 249 a a a a
 250 r r r r r
 251 r r r
 252 a
 253 m m m m m m m m
 254 w w w w w
 255 r r r r r
 256 r r r
 257 a a a a a a
 258 i i i i i i i
 259 a a a
 260 w w

HP1 2 3 4 5 6 7 8 9 10-11-12		Frères, je tends depuis si long-	HP1 2 3 4 5 6 7 8 9 10-11-12	
tps			tps	
261	f f	temps vers vous mes bras brisés!	261	m
262		Depuis si longtemps mes doigts	262	i
263		malhabiles cherchent à façonner	263	r r
264		un impérissable objet de notre	264	
265	l l l l	existence éphémère	265	m m
266	aa	Depuis si longtemps notre	266	i i
267	f f	peuple agonise de retenue, non	267	r r r r r r r
268	o o o	de réserve ni de pudeur... de	268	w w w w w
269	l l l l	retenue	269	a a a
270	i i i i i i i	Depuis si longtemps	270	r r r r r
271	l l		271	a
272	f f f f f f f		272	r r
273	oo o o o		273	mmmmmmmm m
274	i i i i		274	ww w
275	l l l l l l l		275	r r r r r r
276	f f		276	aa a a
277	aa aaaa a		277	r r r
278	oooo		278	i i i i i
279	aa		279	a a
280	l l l		280	i
281	f		281	www
282	l		282	i i
283			283	m
284			284	i
285			285	a
286			286	r
287			287	a
288	l l l l l		288	m m
289	aa a		289	i i i
290	f f		290	r r r r r r r
291	o o		291	w w
292	l l l l l		292	a a a a
293	i i i i i i i		293	r r r r r r r
294	f f f f f		294	w
295	o o		295	r
296	i		296	m m m m m
297	l l l l l l l		297	aaa a a
298	f		298	r
299	o o o o		299	w w w w w
300	i		300	r
301	aaaaaaaa a		301	i i i i i i i i
302	o o o		302	w w w
303	i		303	r r r r r r r
304	f f f f f		304	r r
305	i i		305	a a a
306	l l l l l l l		306	m m m
307	f		307	r
308	l		308	m
309	o		309	w
310	l		310	m
311			311	
312			312	
313			313	
314			314	

HP1 2 3 4 5 6 7 8 9 10-11-12

tps

315

316 l l l l

317 aa f a

318 f f

319 o o

320 l l l l l

321 i i i i i i i

322 f f f f

323 i

324 o o

325 l l l l l

326 f

327 i

328 o o

329 a a a a a a a a

330 i i i

331 o o o

332 f f

333 l l l l l

334 f f f

335 l l

336 f

337 o o

338

339

340

341 l l l l

342 aa f a

343 f f

344 o o

345 l l l l l

346 i i i i i i i

347 o o

348 f f f f

349 i

350 l l l l l

351 o o o o

352 f f f

353 i

354 a a a a a a a a

355 i i i

356 l l l l

357 f f f

358 o o o

359 l l l l l

360 l l

361 a

362

363

364

365

366 l l l l

367 aa f a

368 f f

CXX

Dits de Josué

À suivre les lignes du Fuji comment ne pas croire à l'unité?

Il est la répartition des forces du ciel et de la terre

Il est l'équilibre de la glace et du feu

Il est la douceur de l'harmonie répartie de part et d'autre de ses flancs

Il est ce pont d'incertitude entre la vie et la mort

Il est parole et dessin

Il irradie sur le monde le réseau de ses forces

Omphalos Omphalos

Comment, à suivre ses reflets, ne pas connaître la félicité?

Comment, sans la puissance des eaux, aurait-elle pu renaître, Aréthuse?

Mon maître au nom multiple mon maître aux formes infinies mon maître doigts qui dansent

Comment sans la puissance de ses racines, mon lit aurait-il pu me reconnaître?

HP1 2 3 4 5 6 7 8 9 10-11-12

tps

315

316 m m

317 i i i

318 r r r r r r r

319 w w

320 a a aa

321 r r r r r r r

322 r

323 w

324 m m m m m

325 aaa aaa

326 r

327 r

328 w ww

329 i i i i i i i i

330 r r r

331 w ww w

332 r r

333 a a

334 r

335 m m m m m

336 r r r

337 w w

338

339

340

341 m m

342 i i i

343 r r r r r r r

344 w w

345 a a aa

346 r r r r r r r

347 w ww

348 r

349 r

350 m m m m m

351 aaa aa

352 ww ww

353 r r r r

354 r

355 i i i i i i i i

356 r r r r r r r

357 a a

358 ww w

359 m m m m

360 a

361 m

362

363

364

365

366 m m

367 i i i

368 r r r r r r r

HP1 2 3 4 5 6 7 8 9 10-11-12

tps

369 o o

370 l l l l l

371 i i i i i i i

372 o o

373 i

374 f f f f f

375 l l l l l

376 o o o o o

377 i i i

378 f f f

379 a a a a a a

380 i

381 a

382 l l

383 a

384 f f f

385 l l l l

386 o o o

387 l l

388 l

389

390

391

392

393

394 l l l l l

395 a a a a a a

396 f f f

397 o o

398 l l l l l

399 i i i i i i i

400 f f

401 o o

402 l l l l l

403 i i i i

404 f f

405 o o

406 a a a a a a a

407 o

408 f f

409 l l l l l l l

410 a

411 f

412 o o o

413 f f f

414 l l l

415 f

416 o o

417

418

419

420

421

422

tout en songeant à Nicolas qui

venait de mourir et qu'il n'avait

jamais connu... Il pensait au

Saint Pétersbourg de ce début de

siècle, aux siècles écoulés, à Boris

Pasternak et John F. Kennedy...

Puissance du Fuji son nombre

Nombre du Fuji son unité

Ciel du Fuji la terre

Terre du Fuji le ciel

Vie du Fuji la mort

Mort du Fuji la vie

Parole du Fuji le trait

Dessin du Fuji les mots

CXXI

La géométrie est un plaisir fasciste

et le dénombrement est concen-

trationnaire. Garde-toi, Josué,

d'explorer d'inutiles possibles,

d'user du chiffre et du compas :

quand tu croiras avoir saisi le

monde, c'est que tu le considère-

ras derrière tes grilles... Croirais-

tu maîtriser le feu en le couvrant

d'un voile ?

Et il parlait ainsi

dans la grande

salle

HP1 2 3 4 5 6 7 8 9 10-11-12

tps

369

370 a

371 w

372 r

373 m

374 a

375 w

376 r

377 r

378 i

379 a

380 i

381 m

382 w

383 r

384 f

385 w

386 a

387

388

389

390

391

392

393

394 m

395 i

396 r

397 w

398 a

399 r

400 r

401 w

402 m

403 a

404 r

405 r

406 w

407 i

408 w

409 r

410 i

411 r

412 a

413 i

414 r

415 m

416 w

417 r

418 a

419 r

420 w

421

422

w w

a a a a

r r r r r

m m m m m

a a a

w w w w w

r r r r r

r r r r

i i i i i

a a

m m

w w

r r

m m m

a a a

HP1 2 3 4 5 6 7 8 9 10-11-12

tps

423 l l l l josue
424 aa f a josue
425 f f josue
426 o o josue
427 l l l l l
428 i i i i i i i i jouse
429 o o jouse
430 f f f f jouses
431 l l l l l l jouses
432 i i i i joesu
433 o o o o joesu
434 f f f f joesus
435 a a a a a a joesus
436 f jouse
437 aa jouse
438 l l l l l l jouse
439 f f f f jouse
440 a jouse
441 o o o o jouse
442 l l l jouse
443 jouse
444 jouse
445 jouse
446 jouse
447 jouse
448 l l l l l jouse
449 aa f a jouse
450 f f jouse
451 o o jouse
452 l l l l jouses
453 i i i i i i i i i jouse
454 f f jouse
455 o o jouse
456 l l l l l l l jouse
457 a a a a a jouse
458 o o o jouse
459 l l l l l l jouse
460 f f f f jouse
461 l jouse
462 o o o o o jouse
463 a a a a a jouse
464 f f f f jouse
465 o jouse
466 a jouse
467 jouse
468 jouse
469 jouse
470 jouse
471 l l l l l jouse
472 aa f a jouse
473 f f jouse
474 o o jouse
475 l l l jouse
476 i i i i i i i i i ojsue

LUIGI – LAURA FUJI

– ERSILIA –

GENOVEFFA –

GIOVANNI –

MARIA LUISA –

RAFFAELLE –

MARIO – TERESA FUJI

– ALBERTO –

MARIA – GINA –

MASSIMO –

MARIANNINA –

ALFONSO –

FJUI

MIMMA –

DANTE – SANTI-

NA – ROBERTO –

RENZO – VANNI

– IVANA – JEAN-

LOUIS – GENE-

FJUI

VIEVE – TONI –

PIER LUIGI –

MASSIMINO –

GINA – LAURA –

LOUIS – LAURA – FJUI

MARIANNE

*Aurais-je voulu vous
tromper ? L'aurais-je
pu ?*

HP1 2 3 4 5 6 7 8 9 10-11-12

tps

423 m m
424 i i i
425 r r r r r
426 w w
427 a a a a
428 r r r r r r r
429 w
430 r
431 m m m m m m
432 a a a
433 r r r
434 w w w w
435 r r r
436 i i i i i i i
437 r
438 i
439 a a
440 r
441 i
442 m m m m
443 r r r
444 w w w w
445 a a a
446
447
448 m m
449 i i i
450 r r r r r r r
451 w w
452 a a a
453 r r r r
454 r
455 w
456 a
457 m m m m m m m m
458 r r r
459 r
460 w w w
461 a a a a a
462 i i i i i
463 w w w
464 a a a a a
465 r r r r r r r
466 a
467 w w w
468 i i i i
469 r
470
471 m m
472 i i i
473 r r r r r r r
474 w w w
475 a a a
476 r r r r

HP1	2	3	4	5	6	7	8	9	10-11-12	suejo	- NOEL - CLAU-	IUFJ	HP1	2	3	4	5	6	7	8	9	10-11-12
tps													tps									
531										l l l	sjeou	DE - MARTIN -	531									
532												SERGE - LOUIS -	532									
533											sjeuo	VIVIEN - CAR-	533									
534											sojue	MELO - PATRICK	534									
535												- ALBERT - BER-	535									
536											sojeu	NARD -	536									
537	l									l l l	souej	FRANÇOIS -	537	m								m
538	a a									f a	souje	GUILLAUME -	538	i i								i
539	f									f	soeju	SIMONE	539	r r		r r		r r		r r		r r
540	o									o	suej	Mes bras brisés mes	540	w				w				
541	l l l l										soje	bras tendus tu te	541	a		a	a a					
542	i i i i i i i i i i i i										soeju	retiens mon peuple tu te	542	r				r r r				
543	f										soeuj	JEAN-PIERRE -	543	w								
544	o									o	suejo	CLAUDE - JAC-	544	m m m m m m m m m m								
545	l l l l l l l l l l										sejou	QUELINE -	545	r r r r				r				
546	f									f	sejuo	CLAUDIE -	546	a a a		a						a
547	o										seuoj	MAURICE - LAU-	547	r								
548	a a a									a a a a	sueoj	RENCE - MARC -	548	w w		w w		w				
549	o									o	suejo	GEORGES -	549	i i i i i i i i i i							i	
550	f f									f f f f	sejoj	HENRI - JEAN-	550	w		w w						
551	l l l l l l l l l l										sejou	LUC - CHRISTIA-	551	r r r r r				r				
552	o									o o o o	sejuo	NE - GENEVIEVE	552					a a		a		
553	a a										seuoj	- PATRICK -	553	r								
554	f									f	seujo	PATRICK -	554					w w				
555	o										seuoe	SERGE -	555									
556	f										sejos	MARIANNE -	556									
557											sejoe		557									
558											sejoe		558									
559											sejoe		559									
560	l									l l l	sejou		560	m								m
561	a a									f a	sejuo		561	i i								i
562	f									f	seuoj		562	r r		r r</						

HP1 2 3 4 5 6 7 8 9 10-11-12	ujeso	HENRI –	JIUF	HP1 2 3 4 5 6 7 8 9 10-11-12
<i>tps</i>				<i>tps</i>
584 f f f f f	uojs	CHARLES – RAY-		584 r r r r r r r
585 o o o o		MOND -		585 w w w w
586 l l l l l l l	uojs			586 a a a a a a a
587 i i i i i i i		<i>mon lit seul à ma terre</i>		587 r r r r r r r
588 a a a a	uosej	<i>m'attache et de ma</i>		588 i i i i i i i
589 o o o o o o o		<i>terre je fais mon lit,</i>		589 w w w w w w w
590 l l l l l l l	uosje	<i>mât et ancre en mon</i>	JUFI	590 a a a a a a a
591 i i i i i i i		<i>voyage</i>		591 r r r r r r r
592 o o o o o o o	uojs	BEATRICE –		592 m m m m m m m
593 l l l l l l l		MARTINE –		593 w w w w w w w
594 i i i i i i i	uojs	ANNE – LAU-		594 a a a a a a a
595 f f f f f f f	uojs	RENCE – PASCA-	JUFI	595 r r r r r r r
596 l l l l l l l	usjoe	LE – VALERIE –		596 a a a a a a a
597 i i i i i i i		STEPHANE –		597 r r r r r r r
598 o o o o o o o	usjeo	MARIELLE –		598 w w w w w w w
599 i i i i i i i		CHRISTOPHE –		599 r r r r r r r
600 l l l l l l l		LOUIS – JACQUES	UFIJ	600 a a a a a a a
601 a a a a a a a	usoj	– DANIELE –		601 i i i i i i i
602 l l l l l l l		BRUNO – ELSA –		602 m m m m m m m
603 i i i i i i i	usoj	MARCEL – MAR-		603 r r r r r r r
604 o o o o o o o		TIN – MAX –		604 w w w w w w w
605 l l l l l l l	usoj	NOEL – HELENE		605 a a a a a a a
606 a a a a a a a		– TITA – MICHE-	UFJI	606 r r r r r r r
607 f f f f f f f	usoj	LE – CLAUDE –		607 m m m m m m m
608 o o o o o o o		PATRICK –		608 w w w w w w w
609 l l l l l l l	usoj	DANIEL – CLAU-		609 a a a a a a a
610 i i i i i i i		DE – PIERRE –		610 r r r r r r r
611 f f f f f f f	ejosu	ALEX – OMAR –		611 w w w w w w w
612 i i i i i i i				612 a a a a a a a
613 o o o o o o o	ejous			613 r r r r r r r
614 l l l l l l l				614 w w w w w w w
615 a a a a a a a	ejsou			615 a a a a a a a
616 f f f f f f f				616 m m m m m m m
617 i i i i i i i				617 w w w w w w w
618 o o o o o o o	ejso			618 r r r r r r r
619 l l l l l l l				619 a a a a a a a
620 a a a a a a a				620 r r r r r r r
621 f f f f f f f				621 w w w w w w w
622 i i i i i i i				622 a a a a a a a
623 o o o o o o o				623 r r r r r r r
624 l l l l l l l				624 w w w w w w w
625 a a a a a a a				625 a a a a a a a
626 f f f f f f f				626 r r r r r r r
627 i i i i i i i				627 w w w w w w w
628 o o o o o o o				628 a a a a a a a
629 l l l l l l l				629 r r r r r r r
630 a a a a a a a				630 w w w w w w w
631 f f f f f f f				631 a a a a a a a
632 i i i i i i i				632 r r r r r r r
633 o o o o o o o				633 w w w w w w w
634 l l l l l l l				634 a a a a a a a
635 a a a a a a a				635 r r r r r r r
636 f f f f f f f				636 w w w w w w w
637 i i i i i i i				637 a a a a a a a

HP1 2 3 4 5 6 7 8 9 10-11-12	eojus	ALBERTO – JEAN-UIFJ	HP 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10-11-1
<i>tps</i>			<i>tps</i>
638 o o o o	eosuj	FRANÇOIS –	638 a
639 i i		MARIE-DOMI-	639 w w w
640 a a a a a	eosju	NIQUE – JEAN –	640 r r r r r r
641 l l l l		GENEVIEVE –	641 m m m m m m m
642 l l	eoujs	MANUEL –	642 a a a
643 o o o	eousj	MICHEL -	643 w w w w w w
644 i		Qui êtes-vous qui êtes	644 r r r r r
645 f f f f f f f	esjou	ROBERT – PIERRE	645 r r
646 i i	esjuo	– JEAN-MARC –	646 a
647 l l l l		JEAN-MARIE –	647 i i
648 a		CLAUDINE –	648 r m
649 f		REGINE –	649 m m
650 l		MATHIEU –	650
651 o o	esouj	MARIE-CLAUDE	651
652 l		– MONIQUE –	652
653 a		GEORGES – PIER-	653
654		RE – MARIE -	654
655		CELESTINE – JEAN-	655
656		FRANÇOIS – ANNIE –	656
657		NICOLE -CHRISTIAN –	657
658 l l l l	esujo	NADIA – IDA – JOSIANE –	658 m m
659 a a a	eujos	JACQUES – KELLI –	659 i i
660 f f f f		JACQUES -	660 r r r r r r
661 o o o	eujso	Ainsi nous naviguions ainsi nous	661 w w w
662 l l l l l		approchant de contrées in connues	662 a a a a a a a
663 i i i i i	eusoj	in terdites quand la montagne la	663 r r r r r
664 a a a a a a	euojs		664 i i i i i i i
665 l l l l l l l			665 a
666 i i i			666 r r r
667 o o o o o	eusoj		667 w w
668 l l l l			668 m m m m m m m
669 i i i			669 a a a
670 o	eusjo		670 r r r r r r r
671 f f f f f f			671 w w w w w w
672 a a a			672 r r
673 l l l			673 r
674 f f			674 a
675 o o			675 r
676			676 i i
677			677 m
678			678 r
679			679 w
680			680
681			681
682 l l l l l			682 m m
683 a a a a			683 i i
684 f f f f			684 r r r r r r r
685 o o o o			685 w w w w
686 l l l l l l l			686 a a a a a a a
687 i i i i i i i i			687 r r r r r
688 a a a a			688 i i i i i
689 i			689 r
690 o o o			690 w w w
691 l l l l l l l l l l			691 a

HP1 2 3 4 5 6 7 8 9 10-11-12

tps

692 i i
693 o o o
694 l l l
695 f f f f f f f
696 l
697 o o
698 a a a a
699
700
701
702
703
704
705
706
707 l l l l
708 a a a
709 f f f f
710 o o o
711 l l l l l l
712 i i i i i i i i
713 a a a a
714 i
715 l l l l l l l l
716 o o o o
717 i i
718 l l l l
719 o o
720 f f f f f f
721 l
722 a a a a
723 f f f f
724 o o o
725
726
727
728
729
730 l l l l
731 a a a a
732 f f f f f f
733 o o o o o o
734 l l l l l l
735 i i
736 a a a a
737 l l
738 i i
739 o o o o o o
740 l
741 l
742 i i i i i i
743 f f f f f f f
744 l l l l
745 l

SYLVAIN – ROSELINE –
ROGER – ROGER – SEBAS-
TIEN – FRANCINE –
HENRI – ANNICK –
FRANÇOIS – KARIM –
SONIA – ROMAIN –
GERARD – AZIZ – VIVIEN
– ODETTE – NICOLAS –
FRANÇOISE – RICHARD –
MURIELLE – JOHANNE –
BRUNO – ESTELLE –
ZAKIA – YANN – DENISE
– PASCAL – PAUL –
THIERRY – MARINA –
SYLVIE – AHMED – LAU-
RENT – ERIC – EMMA-
NUELLE – SABINE – CECI-
LE – LUCIEN – GERARD –
JEAN-JACQUES –
GUILLAUME – ARTHUR –
MARCEL – JEAN – SEVE-
RINE – FLORENT –
CORINNE – JEAN-MARC –
LYANE – SYLVIE –
MICHAELA – MICHEL –
MYRIAM

Tu es le rêve d'une ombre,
dit Dieu, en s'estompant.

HP1 2 3 4 5 6 7 8 9 10-11-12

tps

692 mmmmmm mmm
693 r r r r r r r r
694 w w w w
695 a a a
696 r r r r
697 a
698 w w
699 i i i
700 m
701 r
702 i
703
704
705
706
707 m m
708 i i
709 r r r r r r
710 w w w
711 a a a a a a
712 r r r r r
713 i i i i i
714 r r
715 a
716 w w w
717 mmmmmm mmm
718 r r r r r r
719 a a a a
720 w w w
721 r r r r
722 i i i
723 r r r
724 m
725 i
726 r
727 w w
728
729
730 m m
731 i i
732 r r r r r r
733 w w w w w
734 a a a a a a
735 r r r
736 i i i i i
737 a a
738 r r r r r
739 m m m m
740 a a
741 r r
742 w w w w w w
743 m
744 a a
745 r r r r r r

HP1 2 3 4 5 6 7 8 9 10-11-12

tps

746 i i i
 747 o
 748 l
 749 a a a a a
 750 l l l l
 751
 752
 753
 754
 755
 756 l l l l
 757 a a a
 758 f f f f f
 759 o o o o o
 760 l l l l l l
 761 i i i i
 762 a a a a
 763 i
 764 l l
 765 o o o o o o
 766 l
 767 i i i i
 768 l
 769 f f f f f
 770 l l l l l
 771 i i i i
 772 l l l l l
 773 o
 774 a a a a a
 775 f f
 776
 777
 778
 779 l l l l l
 780 a a a
 781 f f f f f
 782 o o o o o
 783 l l l l l l
 784 i i i
 785 a a a a
 786 i
 787 l
 788 i
 789 o o o o o
 790 l
 791 l
 792 i
 793 f f f f f f
 794 l
 795 l
 796 i i i
 797 o
 798 l l
 799 l

CXXII

Quand Basile sortit de chez
 lui la fraîcheur du matin sur le
 brouillard de sa nuit conforta
 son humeur maussade. Il
 s'était éveillé comme un qui
 sort de l'eau pour trouver la
 pluie; il avait – à tâtons –
 cherché l'insupportable
 réveille-matin qui le fuyait en
 gueulant, goguenard; de rage,
 il avait balayé du poing la
 table de nuit: le réveil, furieu-
 sement atteint, avait achevé,
 dans les râles assourdis d'une
 agonie mécanique de détendre
 son ressort, écrasé sur le sol,
 tandis que Basile s'était
 ouvert la peau aux articula-
 tions des doigts, ce qui avait
 anéanti la vague idée de
 confort qui tentait encore de
 subsister en lui. Pestant et
 maugréant, il s'était assis

HP1 2 3 4 5 6 7 8 9 10-11-12

tps

746 i i i i
 747 m m m m
 748 r r
 749 i i
 750 m
 751
 752
 753
 754
 755
 756 m m
 757 i i i i
 758 r r r r r r
 759 w w w w w
 760 a a a a a a
 761 r r
 762 i i i i i
 763 r r r r r
 764 a a a
 765 m m m m m m
 766 r r r
 767 a a a
 768 w w w w w w
 769
 770 r r r r r
 771 a
 772 i i i i
 773 m m m m
 774 i i i
 775 r r
 776
 777
 778
 779 m m m
 780 i i i i
 781 r r r r r r w
 782 w w w w w w
 783 a a a a a a a
 784 r r r r
 785 i i i i i i i
 786 r r r r r
 787 m m m m
 788 r r
 789 w w w w w w
 790 a a a
 791 m m m m m
 792 r r r r r r
 793 a
 794 i
 795 r r r
 796 m m m
 797 i
 798
 799

HP1 2 3 4 5 6 7 8 9 10-11-12		pesamment sur le bord du lit,	HP1 2 3 4 5 6 7 8 9 10-11-12
<i>tps</i>			<i>tps</i>
800	a a a a a	inquiet pour sa main et per-	800
801	l	suaadé d'avoir ressenti les	801
802	l	signes précurseurs d'une	802
803	i i i	migraine; en serrant son front	803
804	l l l	de ses doigts, il avait avivé la	804
805		douleur, et, avec l'énergie du	805
806		boxeur groggy, il s'était levé,	806
807		hésitant sur le chemin à	807
808		prendre, évitant, dans	808
809		l'obscurité que filtraient ses	809
810	l l l l	paupières engluées, mi-closes,	810 m m
811	a a a	les meubles divers qui encom-	811 i i
812	f f f f	braient la chambre: table,	812 r r r r r
813	o o o o	coffre, chaussures et pan-	813 w w w w w
814	l l l l l	toufles, livres, stylos et	814 a a a a a a a
815	i i i i i	crayons, classeurs et carnets,	815 r r r r r
816	a a a a	négligemment poussés d'un	816 i i i i i i i
817	l l	pied paresseux, comme pour	817 m m m m
818	o o o o o	se convaincre que la place était	818 w w w w w w w
819	l	nette; les miettes surtout	819 a a a a a a a
820	i	étaient traîtresses, sans danger,	820 r r r r r r r
821	l	mais douloureuses, et, dans	821 m m m m m
822	f f f f f f f	leur mesquinerie, terriblement	822 a a a a a a a
823	l l l l l	humiliantes.	823 r r r r r r r
824	i i i i i	Parvenu, enfin, sans trop de	824 m m m m m
825	l	mal, jusqu'à la porte, il s'était	825 w w w w w w w
826	o		826 r r r r r r r
827	l		827 m m m m m
828	l		828 a a a a a a a
829	a a a a a		829 m m m m m
830	l l l l l		830 i i i i i i i
831	l		831 m m m m m
832	i i i i i		832 r r r r r r r
833			833 a a a a a a a
834			834 r r r r r r r
835			835 i i i i i i i
836			836 a a a a a a a
837			837 m m m m m
838			838 a a a a a a a
839	l l l l l		839 w w w w w w w
840	a a a a a		840 r r r r r r r
841	f f f f f		841 m m m m m
842	o o o o o		842 a a a a a a a
843	l l l l l		843 r r r r r r r
844	i i i i i		844 i i i i i i i
845	a a a a a		845 a a a a a a a
846	l l l l l		846 m m m m m
847	l		847 a a a a a a a
848	u		848 w w w w w w w
849	o o o o o		849 r r r r r r r
850	i		850 m m m m m
851	l l l l l		851 a a a a a a a
852	l		852 r r r r r r r
853	f f f f f		853 a a a a a a a

HP1 2 3 4 5 6 7 8 9 10-11-12

acharné à retrouver à tâtons la

HP1 2 3 4 5 6 7 8 9 10-11-12

<i>tps</i>			<i>tps</i>																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																		
------------	--	--	------------	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--

HP1 2 3 4 5 6 7 8 9 10-11-12

tps

908 f f f f f f
909 i i i i
910 l l l l
911 a
912 l
913 f
914 o o
915 l
916 a
917
918
919
920
921 l l l l
922 a a a
923 f f f f
924 o o
925 l l l l l l l
926 i i i
927 a a a a a a
928 i i i i
929 o o
930 l l l l l l l
931 i
932 o o
933 l l l
934 i i
935 o
936 f f f f f f f
937 a
938 l
939 f
940 i i
941 l
942 o
943 a
944 o
945
946
947 l l l l
948 a a a a
949 f f f f f
950 o o o o
951 l l l l l l l
952 i i
953 o o o
954 a a a a a a a
955 i
956 l l l l
957 i
958 o o o
959 l
960 i i
961 f f f f f f f f

Et qu'a-t-il lu ?

Excusez-moi, je n'ai pas cherché si loin.

Avouez pourtant que la chose a de l'importance.

Les pionniers de la journée, tout comme lui, mines renfrognées, cols de pardessus relevés, démarches pressées, faisaient tousser des moteurs engourdis, désembuaient hâtivement des pare-brise, se buttaient sans enthousiasme vers des tâches peu glorieuses. Édouard n'avait, en somme, en tout et pour tout, qu'un petit quart d'heure de trajet, mais c'était le long d'un parcours qui lui déplaisait : les rues foisonnaient de mille détails

HP1 2 3 4 5 6 7 8 9 10-11-12

tps

908 m m m m
909 r r r r r
910 m
911 i i
912 r
913 r
914 m
915
916
917
918
919
920
921 m
922 i i
923 r r r r r r
924 w w w w
925 a a a a a a a
926 r r
927 i i i i i i i
928 r r r r r
929 w w w w
930 m m m m m
931 r r r
932 w w w
933 a a a
934 m m m
935 r r r r r
936 w
937 i i
938 r
939 m
940 r
941 w
942
943
944
945
946
947 m m
948 i i
949 r r r r r r r
950 w w w w
951 a a a a a a a
952 r r
953 w w w w
954 i i i i i i i i
955 r r r r r
956 m m m
957 r r
958 a a a
959 w w w w
960 m m m
961 r r r r r

HP1 2 3 4 5 6 7 8 9 10-11-12

tps

962 l l l l
 963 i i i i
 964 l l l l l
 965 o o
 966 i i
 967 l
 968 a
 969
 970
 971
 972
 973 l l l l
 974 a a a a
 975 f f f f
 976 o o o o
 977 l l l l l l
 978 i i
 979 o o o
 980 i i
 981 a a a a a a
 982 l l
 983 l
 984 o o o
 985 i
 986 l l
 987 f f f f f f
 988 i i i
 989 l l l l l l
 990 l l
 991 i i
 992 o o
 993 l
 994 i
 995 a
 996 i
 997
 998
 999
 1000
 1001
 1002
 1003 l l l
 1004 a a a a
 1005 f f f f
 1006 o o o o
 1007 l l l l l
 1008 i i i i
 1009 a a a a a a
 1010 o o
 1011 l l l l l l
 1012 o
 1013 i i i i
 1014 l l l
 1015 o o

CXXIII

*Ville ouverte sans rempart celui
qui ne se possède pas*

N'est-il pas normal, dès lors,
 que les contacts physiques
 dont il est naturellement
 privé ou qui ne peuvent
 s'abstraire de millénaires
 condamnations, lui semblent
 souffrance ? Ils sont le
 manque – ou le péché –
 comme il plaira de les nom-
 mer. Ses rêves, pourtant, lui
 restituent des souffles qu'il
 croit oubliés, des chaleurs, des
 plaisirs ignorés ; lui donnent,
 de ses amitiés, de ses rapports,
 de la douceur des mots ou des
 regards, de la banalité
 d'enthousiasmes communs,
 des images dont il ne parvient

HP1 2 3 4 5 6 7 8 9 10-11-12

tps

962 m m m m
 963 r r
 964 a
 965 i
 966
 967
 968
 969
 970
 971
 972
 973 m m m m
 974 i i i i
 975 r r r r r r r
 976 w w w w
 977 a a a a a a a
 978 r r
 979 w w w w w w
 980 r r
 981 i i i i i i i i
 982 m m
 983 a a
 984 w w w w w
 985 r r r r r r r r
 986 m m m m m
 987 r r r r
 988 m
 989 a a
 990 m
 991
 992
 993
 994
 995
 996
 997
 998
 999
 1000
 1001
 1002
 1003 m m m m
 1004 i i i i i
 1005 r r r r r r r
 1006 w w w w w
 1007 a a a a a a a
 1008 r r r r r
 1009 i i i i i i i i
 1010 w w w w w
 1011 m m m m m
 1012 w
 1013 a a a a
 1014 r r r r r r r r
 1015 m m m m m

HP1 2 3 4 5 6 7 8 9 10-11-12	pas à avoir honte, si fertiles	HP1 2 3 4 5 6 7 8 9 10-11-12
<i>tps</i>		<i>tps</i>
1016 <i>fff ff f f</i>	qu'elles soient. Il sait seule-	1016 w w w w
1017 <i>a a</i>	ment qu'il doit les taire. Qu'il	1017 r r r r r
1018 <i>l l</i>	n'est de honte que de parler,	1018 i
1019 <i>f</i>	même à ceux qui en sont	1019 m
1020 <i>i i</i>	l'objet. Pourtant ses rapports	1020 r
1021 <i>o o</i>	s'en trouvent chargés, alour-	1021 r
1022	dis, et, il s'en rendra compte	1022
1023	peu à peu, clarifiés et comme	1023
1024 <i>l l l l</i>	épurés.	1024 m m
1025 <i>a a a</i>		1025 i i
1026 <i>fff f f</i>		1026 r r r r r r
1027 <i>o o o o</i>		1027 w w w w
1028 <i>l l l l l l l</i>		1028 a a a a a a a
1029 <i>i i i i i</i>		1029 r r r r r
1030 <i>o o</i>		1030 w w w
1031 <i>a a a a a a a</i>		1031 i i i i i i i i
1032 <i>l l l l l l l</i>		1032 m m m m m m
1033 <i>i i</i>		1033 a a
1034 <i>o o o</i>		1034 r r r r r
1035 <i>l l l</i>		1035 w w w w w w
1036 <i>fffff f f</i>	<i>e caddi come corpo morte cade</i>	1036 m
1037 <i>l l l l l l</i>		1037 r r r r r r r
1038 <i>i i i</i>		1038 m
1039 <i>o</i>		1039 r
1040 <i>i</i>		1040 m
1041 <i>a</i>		1041 a a
1042 <i>o</i>		1042 r
1043 <i>i</i>		1043 m
1044		1044
1045		1045
1046		1046
1047		1047
1048		1048
1049		1049
1050 <i>l l l l</i>		1050 m m
1051 <i>a a a a</i>		1051 i i
1052 <i>fff f f</i>		1052 r r r r r r r
1053 <i>o o o o</i>		1053 w w w w
1054 <i>l l l l l l l</i>		1054 a a a a a a a
1055 <i>i i i i i i</i>		1055 r r r
1056 <i>a a a a</i>		1056 i i i i i i i
1057 <i>o</i>		1057 w w
1058 <i>l l l l l l l</i>		1058 a a
1059 <i>o o</i>		1059 m m m m m m
1060 <i>l l l l</i>		1060 w w
1061 <i>i i i i i i i</i>		1061 a a
1062 <i>l l l l</i>		1062 r r r r r r r r r
1063 <i>o o o o</i>		1063 m m m
1064 <i>l</i>		1064 w w w w w
1065 <i>fffff f f</i>		1065 a
1066 <i>l</i>		1066 r r r r r
1067 <i>o o</i>		1067 a
1068 <i>a a a a</i>		1068 w
1069		1069 i i i i

HP1 2 3 4 5 6 7 8 9 10-11-12

CXXIV

HP1 2 3 4 5 6 7 8 9 10-11-12

tps

1070

1071

1072

1073 l l l

1074 a a a

1075 f f f

1076 o o o

1077 l l l l l

1078 i i i i i

1079 a a a a a

1080 l l l l l

1081 o o o

1082 l l l

1083 o o o

1084 i i i i i

1085 l l l

1086 l l l

1087 o o o

1088 f f f f f

1089 a a a

1090 f f f

1091 o o o

1092 o o o

1093 o o o

1094 l l l

1095 a a a

1096 f f f

1097 o o o

1098 l l l l l

1099 i i i i i

1100 o o o

1101 a a a a a

1102 l l l l l

1103 l l l l l

1104 i i i i i

1105 o o o o o

1106 l l l l l

1107 l l l l l

1108 f f f f f

1109 l l l l l

1110 l l l l l

1111 o o o o o

1112 a a a a a

1113 i i i i i

1114 a a a a a

1115 f f f f f

1116 l l l l l

1117 l l l l l

1118 l l l l l

1119 l l l l l

1120 a a a a a

1121 f f f f f

1122 o o o o o

1123 l l l l l

Marché ou souk ou galerie
ouverte aux odeurs marines,
frémissant de murmures, de
cris, aux débordements contrô-
lés, comme pulsant, et mêlant
tapis et nattes, chèvres et
chameaux, légers étalages
d'un urbanisme aérien peu-
plant, l'espace d'une matinée,
une place habituellement douce,
accueillante à la timidité des
pas, charretons ornés de poi-
reaux à l'ordonnancement strict
et impudique, dont le parfum,
discrètement aigu, se heurte à
l'odeur plus lourde de choux
hébétés, appelle l'oignon
secret, la cébette insolente,
couvre laitues, frisées, scaroles
et chicorées, soumises et
légères, tendresses empilées;
cageots que d'énigmatiques
oranges et des pommes stupides

tps

1070

1071

1072

1073 m m m

1074 i i i i i

1075 r r r r r

1076 w w w w w

1077 a a a a a

1078 r r r r r

1079 i i i i i

1080 a a a a a

1081 w w w w w

1082 m m m m m

1083 a a a a a

1084 w w w w w

1085 r r r r r

1086 m m m m m

1087 a a a a a

1088 w w w w w

1089 r r r r r

1090 i i i i i

1091 r r r r r

1092 w w w w w

1093 o o o o o

1094 m m m m m

1095 i i i i i

1096 r r r r r

1097 w w w w w

1098 a a a a a

1099 r r r r r

1100 w w w w w

1101 i i i i i

1102 a a a a a

1103 m m m m m

1104 a a a a a

1105 r r r r r

1106 w w w w w

1107 m m m m m

1108 a a a a a

1109 r r r r r

1110 m m m m m

1111 a a a a a

1112 w w w w w

1113 i i i i i

1114 r r r r r

1115 o o o o o

1116 l l l l l

1117 l l l l l

1118 l l l l l

1119 m m m m m

1120 i i i i i

1121 r r r r r

1122 w w w w w

1123 a a a a a

HP1 2 3 4 5 6 7 8 9 10-11-12		comblent, que gavent les	HP1 2 3 4 5 6 7 8 9 10-11-12
<i>tps</i>			<i>tps</i>
1124i i i i		poires ironiques et le raisin	1124r r r
1125o o o		royal, cagettes entassées en des	1125w w w
1126l l l l l		postures dérisoires ou tragiques,	1126a a a
1127a a a a	a	simples et ternes vaisseaux	1127i i i i i
1128 l		délaissés, étranges vides à	1128 m m m m m
1129 i i		claires-voies, sacs froissant des	1129 r r r r r r r
1130 o o o o		noix, nids protégeant les	1130 w w w w w
1131 l l		figes sèches, piles ou bassines	1131 a a a
1132 l		capiteuses noyées d'olives, de	1132 m m m
1133 f f f f f f f f		piments ou poivrons, fumet	1133 r r r r r r r
1134 l		de la pissaladière et de la	1134 a a a
1135 l		socca, lupini e rigolizze,	1135 m m m
1136 o o		bâtons de réglisse penchés sur	1136 w w w
1137 l l		l'eau des lupins, cacio e ricotta,	1137 m m m
1138 l		polli, anatre, uova freche,	1138 i i i i i
1139 a a a a		tomates, œufs, pommodori,	1139 a a a a a
1140 l		pommidori ! pommidori !	1140 r r r r r r r
1141 i i i i i		Aoo!! Pommidooooori! Che li	1141 m m m m m
1142 l l l l l		vò? Quanti ne vò? Ma che ci	1142 w w w w w
1143 l l l l l		ha? Che n'te sembrano frishi	1143 a a a a a
1144 l l l l l		sti pommidori? Ma vè quà,	1144 m m m m m
1145 l l l l l		bella, viens ici ma belle, viens,	1145 w w w w w
1146 l l l l l		che te li faccio vede io te li	1146 r r r r r r r
1147 l l l l l		faccio vede! Elles le sont pas	1147 m m m m m
1148 l l l l l		fraîches mes tomates? Pas	1148 w w w w w
1149 l l l l l			1149 m m m m m
1150 l l l l l			1150 r r r r r r r
1151 l l l l l			1151 w w w w w
1152 l l l l l			1152 a a a a a a a
1153 l l l l l			1153 r r r r r r r
1154 l l l l l			1154 a a a a a a a
1155 l l l l l			1155 i i i i i i i
1156 l l l l l			1156 w w w w w w w
1157 l l l l l			1157 m m m m m m m
1158 l l l l l			1158 w w w w w w w
1159 l l l l l			1159 r r r r r r r
1160 l l l l l			1160 a a a a a a a
1161 l l l l l			1161 m m m m m m m
1162 l l l l l			1162 w w w w w w w
1163 l l l l l			1163 r r r r r r r
1164 l l l l l			1164 m m m m m m m
1165 l l l l l			1165 r r r r r r r
1166 l l l l l			1166 i i i i i i i
1167 l l l l l			1167 a a a a a a a
1168 l l l l l			1168 r r r r r r r
1169 l l l l l			1169 r r r r r r r
1170 l l l l l			1170 w w w w w w w
1171 l l l l l			1171 m m m m m m m
1172 l l l l l			1172 w w w w w w w
1173 l l l l l			1173 m m m m m m m
1174 l l l l l			1174 i i i i i i i
1175 l l l l l			1175 r r r r r r r
1176 l l l l l			1176 w w w w w w w
1177 l l l l l			1177 a a a a a a a

HP1 2 3 4 5 6 7 8 9 10-11-12	fraîches ? Viens voir ma belle !	HP1 2 3 4 5 6 7 8 9 10-11-12
<i>tps</i>		<i>tps</i>
1178 i i i	Viens voir ! Guardate, guardate,	1178 r r
1179 l l l		1179 a a
1180 o o o	signora, che gli va proprio bene ;	1180 w w w
1181 a a a a a a	si, si, ma che bel signorino !	1181 i i i i i
1182 l l l	Che bello ! Che be putlein !	1182 m m m m m
1183 i i		1183 r r r r r
1184 l l		1184 a a a
1185 o o o	Guardè mo che, ragasseli, che	1185 w w w w w
1186 l	bel'omat' ! Et c'était bien	1186 m
1187 f f f f f f	agréable la flatterie commer-	1187 r r r r r
1188 l l l l l	ciale qui vous admirait, vous	1188 m m m
1189 a	considérât avec cette flamme	1189 i i i i i
1190 f	dans l'œil et dans la voix,	1190 r r r r r
1191 l	savait vous grandir d'un coup.	1191 a
1192 i i i		1192 r r r
1193 o o	Ma si, signora, si, questa è	1193 w
1194 i i	qualité. Et il est vraisemblable	1194 r
1195	que c'était de la vraie et bonne	1195
1196	qualité. Tocchè mo chè coma	1196
1197	l'è... Si, si, toccate ! toccate !	1197
1198	Non è mica disturbo, nò ! Che	1198
1199	n'so firmi sti pommidori ?	1199
1200	Continuait à s'indigner la	1200
1201 l l l	marchande de légumes : com-	1201 m
1202 a a a	ment pouvait-on seulement	1202 i
1203 f f f f f	imaginer que ses tomates	1203 r r r r r
1204 o o o o o	n'étaient pas fermes ! Calle,	1204 w w w w w
1205 l l l	calle ! Calle, calle a 'n sooldo !	1205 a a a
1206 i i i i i	s'époumonne la petite morte	1206 r r r r r r r r r
1207 a a a		1207 i
1208 f f f f f f		1208 r r r
1209 l l l l l		1209 a a a a a
1210 i i i		1210 r r r
1211 a a a		1211 m m m m m
1212 l l l		1212 r
1213 i		1213 a
1214 o o o o		1214 r
1215 l l		1215 i i i i i i i
1216 i		1216 a a
1217 a a a		1217 r r
1218 l l l		1218 w w w w
1219 f f f		1219 r
1220 l		1220 a
1221 a		1221 i i i
1222		1222 m m m m
1223		1223
1224		1224
1225		1225
1226 l l l		1226 m
1227 a a a		1227 i
1228 f f f f f		1228 r r r r r
1229 o o o o o		1229 w w w w w
1230 l l l		1230 a a a
1231 i i i i i		1231 r r r r r r r r r

HP1 2 3 4 5 6 7 8 9 10-11-12		dans mon souvenir ! et elle	HP1 2 3 4 5 6 7 8 9 10-11-12
<i>tps</i>			<i>tps</i>
1232 o		tend à Marguerite Yourcenar	1232i
1233 a a a			1233 r r r
1234 f f f f f		une pleine louche de petits	1234 r
1235 i i i i i			1235 a a a a a
1236 l l l l l l l l l		escargots blancs ébouillantés !	1236 m m m m m m m
1237 a a a a a			1237 r r r
1238 i		A signora, che non le vò se	1238 r
1239 l l l l l			1239 a
1240 o o o		calle calle ? E damme un soldo	1240 i i i i i i i i
1241 l			1241 r r r r r
1242 a a a		allora, dammelo, sù ! Un sou !	1242 a a a
1243 f f			1243 w w w w w
1244		Un sou ! Madama ! Damme un	1244 m m m
1245		sou ! A sù, domenicucciooo,	1245 i i i
1246			1246
1247		sou ! A sù, domenicucciooo,	1247
1248		dammene 'n pò, sù, annaaamo !	1248
1249			1249
1250 l l l		A beeeellaaa ! Aaa venim a	1250 m m m m m
1251 a a a			1251 i i i i i
1252 f f f f f		vedeeeee ! Et ces cris des marchés	1252 r r r r r r r r
1253 o o o o o o o o o			1253 w w w w w w w w w
1254 l l l		sont une musique première,	1254 a a a
1255 i i i i i i i i i			1255 r r r r r r r r r
1256 a a a		un chœur soumis aux aléas des	1256 i i i i i
1257 l l l			1257 a a a
1258 f f f f f f f f f		rencontres et du vent, qui	1258 r r r r r r r r
1259 i i i			1259 r
1260 a a a		croise les voix et les vies sous	1260 m m m m m m m
1261 i i i			1261 a a a a a
1262 l l l l l l l l l		le grand drapé du ciel...	1262 r
1263 l l l l l			1263 r
1264 a a a a a		Callararu ! Callararu ! entame	1264 i i i i i i i i
1265 i i i			1265 r r r
1266 o o o o o		en voix de basse l'étameur	1266 w w w w w
1267 a a a			1267 i i i
1268 i i i		ambulant ! Vitrille ! Vitriiiiie !	1268 r
1269 l l l			1269 a a a
1270		Le cri désespéré du vitrier lui	1270 m m m m m
1271			1271
1272		brise la gorge et lui tord le	1272
1273			1273
1274		cou ! Venez ma belle, venez !	1274
1275 l l l			1275 m m m m m
1276 a a a		Regardez-moi ça si c'est pas	1276 i i i i i
1277 f f f f f		beau ! La foule est un chœur,	1277 r r r r r r r r
1278 o o o o o o o o o		elle est corps de ballet à la	1278 w w w w w w w w w
1279 l l l			1279 a a a
1280 i i i i i i i i i			1280 r r r r r r r r r
1281 a a a			1281 i i i i i
1282 l l l			1282 a a a
1283 i i i			1283 r r r r r r r r
1284 f f f f f f f f f			1284 r
1285 a a a			1285 m m m m m m m

HP1 2 3 4 5 6 7 8 9 10-11-12		danse hésitante, aux postures	HP1 2 3 4 5 6 7 8 9 10-11-12
<i>tps</i>			<i>tps</i>
1286	l l l l l l l	inattendues, les mains se ten-	1286 a a a a a a
1287	l l l l	dent en envols gracieux, ner-	1287 r r r
1288	i i i	veux. Il est beau mon rouget!	1288 r
1289	a a a	Il est beau, Madame! péché de	1289 i i i i i i
1290	o o o	ce matin, Madame! Venez ma	1290 w w
1291	i	belle, venez! Caresses de l'air,	1291 r
1292	a	lente promenade, voyages	1292 i
1293	l l l	(Notre navire, au plus une	1293 a a a
1294	a	grande barque, cabotant le	1294 i
1295	o	plus possible, de terre connue	1295 m m m
1296	l	en terre connue, que l'on sait	1296 w w
1297		accueillantes, et soudain en	1297 a
1298		haute mer perdu (et si d'autres	1298
1299		l'ont sillonnée, il n'en reste	1299
1300		plus trace, pas même le souve-	1300
1301		nir, ni l'écho, ni les mots) et si	1301
1302	l l l l l l l	encore il y avait eu des vents	1302 m
1303	a a a a a	tourmentés, rugissant balayant	1303 i i i
1304	f f f f f	renversant, si nous avons pu	1304 r r r r r
1305	o o o o o o o o	lutter contre des déchaîne-	1305 w w w w w w w w
1306	l l l l l l l l	ments! Mais la mer étale!	1306 a a a
1307	i i i i i i i i	Son silence brumeux où	1307 r r r r r r r r r
1308	a a a a a	s'étouffent les voix, où les	1308 i i i
1309	i	corps ne sont plus que sil-	1309 r r r
1310	f f f f f f f f	houettes fondant, aux gestes	1310 r
1311	l l l l l l l l l l		1311 a a a a a
1312	i i i i i i i i		1312 m m m m m m m m m m
1313	a a a a a		1313 r r r r r r r r
1314	l l l l l l l l		1314 r
1315	o o o o o		1315 a a a a a a a a
1316	a a a a a		1316 i i i i i i i i
1317	o		1317 a a
1318	l		1318 w w w w
1319	a		1319 i i i i
1320	f f		1320 r r
1321			1321
1322			1322
1323			1323
1324	l l l l l		1324 m
1325	a a a a a		1325 i i i i i
1326	f f f f f f f		1326 r r r r r r r
1327	o o o o o o o o o o		1327 w w w w w w w w w w
1328	l l l l l		1328 a a a a a
1329	i i i i i i i i i i i i		1329 r r r r r r r r r r
1330	a a a a a		1330 i i i i i
1331	i i i i i i i i i i i i		1331 r r r r r
1332	l l l l l l l l l l		1332 a a a a a
1333	f f f f f f f f f f		1333 r
1334	a a a a a a a a		1334 m m m m m m m m m m
1335	l l l l l l l l l l		1335 r r r r r r r
1336	i i i i i i i i i i i i		1336 a a a a a a a
1337	l l l l l l l l l l		1337 r
1338	a a a a a a a a		1338 i i i i i i i i i i
1339	o o o o o o o o o o		1339 w w w w w w w w w w

HP1 2 3 4 5 6 7 8 9 10-11-12	ralentis par le poids du halo	HP1 2 3 4 5 6 7 8 9 10-11-12
<i>tps</i>		<i>tps</i>
1340 l l	qui s'accroche à eux)	1340 i i
1341 a a		1341 m
1342	peuple	1342 a a
1343		1343
1344	badaud des marchés, tendu	1344
1345		1345
1346 l l l	pour l'échange, aux regards	1346 m
1347 a f f f a		1347 i i
1348 f f f f		1348 r r r r r
1349 o o o o o o o o	pesants, aux gestes critiques,	1349 w w w w w w w w
1350 l l l		1350 a a a a a a
1351 i i i i i i	peuple commerçant qui, du	1351 r r r r r r r r r r
1352 f f f f f f f f	geste et du regard, fait danser	1352 i i i i i i
1353 a a a a a a a a		1353 a a
1354 l l l l l l l l	les objets.	1354 r r r
1355 i		1355 m m m m m m m
1356 l l l		1356 a a a
1357 i i i		1357 r r r
1358 o o o		1358 w w w w
1359 i		1359 r r
1360 l l		1360 a a
1361 a a		1361 i i i i i
1362 l l		1362 m m m
1363		1363
1364		1364
1365		1365
1366		1366
1367		1367
1368 l l l		1368 m
1369 a f f f a		1369 i i
1370 f f f f		1370 r r r r r
1371 o o o o o o o o		1371 w w w w w w w w
1372 l l l		1372 a a a a a a
1373 i i i i i i		1373 r r r r r r r r r r
1374 f f f f f f		1374 i i i i i i
1375 a a a a a a		1375 r r
1376 i		1376 a a
1377 l l l l l l l l l l		1377 m m m m m m m
1378 i i i i i i		1378 r r r r r r r r
1379 l l l l l l		1379 a a a a
1380 o o o		1380 w w w w
1381 l		1381 a
1382 l		1382 m m m
1383 a a a a a a		1383 i i i i i
1384 f f		1384 r
1385		1385 m
1386		1386 i
1387		1387
1388		1388
1389		1389
1390		1390
1391		1391
1392 l l l		1392 m m
1393 a a		1393 i i i

HP1 2 3 4 5 6 7 8 9 10-11-12

tps

1394 f f f f
 1395 o o o o o o o o
 1396 l l l
 1397 i i
 1398 f f f f f f
 1399 l l
 1400 a a a a a a
 1401 i i i i i i
 1402 l l l l l l l
 1403 i
 1404 l l
 1405 i i
 1406 o o o
 1407 l l
 1408 i
 1409 l
 1410 a a
 1411 l
 1412 l
 1413
 1414
 1415
 1416
 1417
 1418 l l l
 1419 a f a
 1420 f f f f
 1421 o o o o o o o o
 1422 l l l
 1423 i i
 1424 o
 1425 f f f f f f
 1426 l l l
 1427 i i
 1428 a a a a a a a
 1429 l l l l l l
 1430 i i i i i
 1431 l l
 1432 o o o
 1433 i
 1434 l l
 1435 a
 1436 l
 1437
 1438
 1439
 1440
 1441
 1442
 1443 l l l
 1444 a a
 1445 f f f f
 1446 o o o o o o o o
 1447 l l l l

CXXV

Rien n'est plus improprement
 nommé que le modèle.

Fleuve, le torrent t'envie, et
 l'un et l'autre irez vous fondre
 dans la tendresse de la mer
 ainsi dormir (parler) est une
 ville à l'érotisme lumineux,
 pleine de douceurs humides et
 odorantes, de liquidités vague-
 ment poisseuses qui se réunis-
 sent en masses océanes dans le
 halètement pénétrant des
 marées; elle s'étagé en strates,
 s'organise en voies de passage,
 impasses et détours, en terrains
 vagues et zones à conquérir.
 Jamais je n'aurais connu le
 bonheur si ma langue ne s'était
 heurtée à tant de langues, ren-
 contrées, formantes, jamais
 nous n'aurions connu le bon-
 heur, si nous n'avions attenté à
 la solitude de Babel, nous for-
 geant tant de crânes en plus...

HP1 2 3 4 5 6 7 8 9 10-11-12

tps

1394 r r r r
 1395 w w w w w w w w
 1396 a a a a a
 1397 r r r r r r r r
 1398 a a a
 1399 i i i i i i
 1400 r r r r r
 1401 m
 1402 r
 1403 a a
 1404 m m m m
 1405 r r
 1406 w w w w
 1407 m m
 1408 r
 1409 a
 1410 i i i
 1411 a
 1412 m
 1413 r
 1414 m
 1415
 1416
 1417
 1418 m m
 1419 i i
 1420 r r r r
 1421 w w w w w w w w
 1422 a a a a a
 1423 r r r r r r r r
 1424 a a a
 1425 r
 1426 i i i i i i i
 1427 r r
 1428 m m m m
 1429 a a
 1430 r r r r r
 1431 m m
 1432 w w w w
 1433 r
 1434 m
 1435 a
 1436 r
 1437 m
 1438 i i
 1439 m m
 1440 a
 1441 r
 1442
 1443 m m
 1444 i i
 1445 r r r r r
 1446 w w w w w w w w
 1447 a a a a a

HP1 2 3 4 5 6 7 8 9 10-11-12

tps

1448 i i i
1449 f f f f f
1450 i
1451 a a a a a a
1452 l l l l l
1453 l l l
1454 i i i i i i i
1455 l l l
1456 l l
1457 o o o
1458 l
1459 l
1460 a a a
1461 f f
1462
1463
1464
1465 l l l
1466 a l a
1467 f f f f
1468 o o o o o o o o
1469 l l l l l
1470 i i
1471 f f f f f
1472 i
1473 l l l l l
1474 a a a a a a a a
1475 l l l
1476 i i i i i
1477 l l
1478 l
1479 o o o
1480 l l l
1481 a a
1482 l
1483 i
1484 f f
1485 i i

Le spectacle
finirait-il ? Josué aspirait au
repos, à l'odeur des rues de la
ville, à la marche apaisante et
au bruit sourd des pas dans la
nuit des ruelles désertées, il
imaginait les longues manches
des boueux inondant des tra-
verses, à la fraîche descente
vers la mer, aux halos lumineux
des restaurants affaiblis, à la
rêverie de ses pieds dans la ville
endormie, aux rares passants
attendus, entendus de loin, au
vagabondage des chiens flairant
des poubelles entrebâillées.

HP1 2 3 4 5 6 7 8 9 10-11-12

tps

1448 r r r r r r r
1449 r r
1450 i i i i i
1451 a a
1452 m m m m m
1453 a
1454 r r r r r r r r
1455 m m m
1456 a a
1457 w w w w
1458 m m
1459 a
1460 i i i
1461 r r r
1462 i
1463
1464
1465 m
1466 i i
1467 r r r r r
1468 w w w w w w w w
1469 a a a a a
1470 r r r r r r r r
1471 r r
1472 a a a a
1473 i i i i i i
1474 m m m m m
1475 r r r r r
1476 a a a
1477 m m
1478 w w w w
1479 m m m m m
1480 i i i i i
1481 a
1482 r r r r r r
1483
1484
1485

Le spectacle finirait-il ? Il rêvait d'Épidaure aux mur-
mures roulants, d'une toile de fond aux limites du
monde, sentant la mer, rythmée de monts, remuée de
souffles et de chuchotements.

CXXVI

à propos

“La définition maintenant classique de la communication comme “échange verbal entre un sujet parlant qui produit un énoncé, et un interlocuteur dont il sollicite écoute et réponse implicite ou explicite (selon le type d’énoncé)” d’une part est, et se reconnaît, définition subjective, d’autre part se fonde sur la tautologie qui revient à dire: “on appelle situation de communication une situation dans laquelle deux individus communiquent”. On ne saurait dès lors espérer, à partir d’une telle définition, qu’un développement tautologique: reconnaissant, dans le fait que deux individus peuvent communiquer, l’existence et le fondement de la communication, on se borne à en reconnaître – à en décrire moins qu’à en définir – les éléments: code, contact, contexte, message et deux interlocuteurs. Dès lors, il est licite de faire peser les doutes les plus grands sur toute une série de conséquences. Se trouve, par exemple, soumise à caution la série des fonctions du langage simplement définie par la centration plus ou moins nette sur l’un ou l’autre des éléments ci-dessus énumérés, l’importance ou le statut qu’on leur accorde dans les diverses formes que

peut prendre un acte de communication, défini trop nettement, ou trop exclusivement, comme un acte intersubjectif.

Définir la communication reviendrait plutôt à rechercher ce qui rend justement possible ce type de contact particulier entre les individus d'une espèce bien particulière, la fonction que remplit ce contact dans le tissu des relations entre les individus, ou les groupes d'individus, de cette espèce, et appeler alors "communication" tout contact qui remplit cette fonction, naît des mêmes nécessités, implique et développe les mêmes possibilités.

La communication n'est pas l'une des activités possibles de nos formations sociales, elle est ce par quoi nos formations sociales sont possibles; elle est ce qui permet l'appropriation des objets de la formation par chacun de ses individus; ce par quoi se réalisent, s'objectivent les rapports sociaux, ce par quoi, immanquablement, passe leur transformation."

AOI

CXXVII

deuxième
1940 il a
corps arrêté
janvier 1943 il est
jusqu'à la fin de la
président d'honneur de
des anciens du rés
matériel mil
il était
fils

Je ne pense qu'à ça oui oui je ne pense qu'à ça c'est quand même la vie quoi la vie le ka kamasoutra je ne pense qu'à et y passer la vie pour étudier l'ultime position celle où oui mourir n'est rien mourir comme repartir d'où l'on vient oui le retour je ne pense qu'à ça c'est comme le vieux rêve combien deux mètres carrés de peau ça fait voyons ça fait ça fait bien deux cents vingt mille centimètres carrés à raison de l'exploration systématique d'un centimètre carré par jour il faut voyons voyons trois cent soixante cinq par dix trois mille six cent cinquante il faut voyons encore par dix trente six mille cinq cents quoi un peu moins de cent ans pour bien connaître l'épiderme d'un

corps enfin... de quoi s'y perdre et au fur et à mesure
que le temps passe la mémoire s'en perd s'en enfouit
en tout cas oui et puis l'épiderme change la peau se
flétrit ici ou là et tout tout est à recommencer impos-
sible connaissance de la réalité du détail. Vaine ? Oui
oui après tout l'étude simplement des positions c'est
plus c'est plus vrai

AOI

mille e tre

je me plaisais alors à me perdre dans
l'odeur des femmes

CXXVIII

Encore une nécrologie

Car je suis né à Charleville
Et je suis chef d'escadrille
Lieutenant de la grande guerre
dans l'équipe des Cigognes
Ô Guynemer ô Guynemer
Et vive l'aéropostale !

Mais elles ne m'aimaient pas ou, du moins, elles m'aimaient moins qu'elles n'aimaient leurs sentiments pour moi, mais comme je les aimais moi-même moins que je n'aimais mon propre étonnement à me plaire autour de leur corps, nous étions quittes.

Aussi, chaque fois que cela lui était possible, il n'hésitait pas à la bourrade, à la caresse, à l'envol des mains dessinant l'épaule, le dos, plus rarement envol des doigts butinant le visage, tournant au-dessus des cheveux, glissant le long des joues, réunis sous le menton... Il fallait pourtant, même dans l'amitié, la camaraderie, l'affection ou l'amour, retenir, contenir, à moins d'user de savants subterfuges, ou d'agir sous

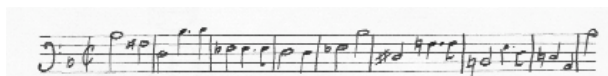
couvert, ou à l'occasion, d'états particuliers, intensité de la joie, de la peine, débuts d'ivresses, euphories, rencontres soudaines après des séparations mûries... Peuple manchot ! Et s'il n'avait pas risqué l'ambiguïté, ses gestes auraient tourbillonné autour de tous, il n'en aurait privé personne, volant dans les rues et les lieux le long de rides, de boucles, de seins, caresses... Mais la retenue ! Mais la jalousie ! Mais l'interprétation ! Mais les on-dit, la rumeur ! La stupidité ! Seuls pouvaient se donner libre cours, sans arrière pensée, ni tourmente, ni ambiguïté, ni confusion, les gestes et l'affection envers les filles de Lesbos.

Il avait d'ailleurs pour tout ce qui touchait à Sappho une sympathie passionnée.

AOI

CXXIX

Pluies et bruines, comment ces cellules, ces molécules peuvent-elles ainsi faire... corps comment ? et suis-je assez prêt à me lancer à travers les corps tendus s'offrant ?



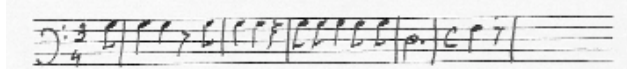
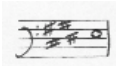
*Il était né le 1^{er} avril 1903
c'était une éminente personnalité
du monde musical. Il
avait fondé à 20 ans sa mai-
son d'édition renouant des
contacts avec tous les pays du
monde autour de tous les
musiciens*

Pluies et bruines et le rêve de source et de suc
épanchus, bras, fesses, cuisses, bouches, yeux ouverts,
cheveux aux saveurs prégénantes quand il ne reste plus
de la mêlée désespérée que la persistante discrétion de
parfums émouvants entre les narines et les lèvres, au

bout des doigts, le long des bras, comme une illusion
d'osmose

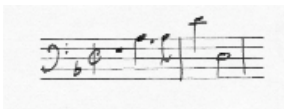


Io Arethusa
Et bis Io Arethusa Io
Arethusa



Et c'est là

che caddi come corpo morte cade
que, confuse, surgit, au loin, la mon-
tagne la plus haute que j'eusse jamais
vue



vocavi

AOI

CXXX

Double colonne de marbre
Toi l'esseulée ton souvenir
Longuement bu dans mon voyage
a le goût d'une mer docile
langoureux désespoir
mourant
Branche double du citronnier
ou du cèdre
Toi
Le désir qui point mon cœur
est le maëlstrom des mers du Nord
Double fruit de l'arbre clair
aux palpitations d'oiseau
Tes nuageuses formes m'ont
tourmenté bien plus que les haines
et les angoisses d'Ilion
Double goutte au cœur des rivières
Nous l'entrelacs de nos voyages
Nous la mouvance de l'espace
Le va et vient de nos soupirs
Source unique au creux du marbre
Secrète
Et palpitante

Et douce
Senteurs têtues
Fraîches
Creuset de toute remembrance
L'étau qui enserme mes côtes
je n'en oublie l'étreinte
que dans la douceur de tes bras

AOI



CXXXI

Nous avions déjà beaucoup navigué.

Ce qu'avait intuitivement compris maître Björg, c'est que c'est ainsi que se créent aussi bien les éthers que les vapeurs, les laves, les ombres et les mots, mirages, miracles, visions, que les utopies ont leur poids de vérité et que les apparences anodines participent de la même réalité que les rêves des anges ; notre navigation, c'était simplement de vivre, de façon plus distendue, la trame de nos lieux et de nos vies ; l'attrait du couchant n'est pas simple recherche de la lumière et poursuite du soleil mais, en même temps, indistinctement, de l'ombre et de la nuit.

Mon pauvre Ernest

Qui est Ernest ?

Non... rien, personne. Où en étions-nous ?

AOI

CXXXII

Pourquoi tu parles ? Tu sais que, parlant, tu t'enfermes, t'enfermes, t'empêgues, t'embarques, sans espoir de retour, dans d'impossibles contraires ! Pourquoi ne pas te taire ? Parlant ce seul tu livres que toi-même ne guides pas. Tu n'es pas celui qui, parlant, mêle tout, mais l'emmêlé qui s'embobine et, dans son cocon de mots, ne peut pas même espérer jouer les chrysalides.

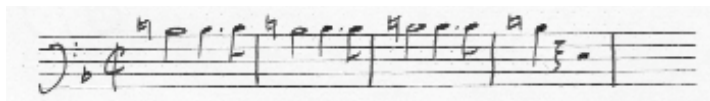
Trop évidente, trop incontestable parole de Dieu. Agaçante de vérité, figeant le réel et s'y émiettant. Juste, trop juste – à chaque moment.

Le cri du peuple seul fait tomber les remparts

Parole errante je formidable poussée sève de mes mots qui se rit des sraisons foisonnante parole comme qui ne serait que printemps à l'éclosion de mes bouquets lourds de parfums et vifs en couleurs et sans cesse poussant dans la douleur ravie d'une perpétuelle délivrance confusion si doucement poignante conception mise au monde parturient de mes mots ou de ce que des mots je fais mien de ce qui me fait des mots douillettement lové au creux des livres dans le bruissement des traces les feuilles de l'arbre de même les feuilles du peuplier à la moindre haleine frémissent et grisement chatoient et nous renvoient le ciel et les

eaux l'air niché dans des générations de parole dans ces présences des milliers de fois séculaires toujours agissantes comme les mêmes atomes depuis des temps immémoriaux sont brassés ventilés aérés construisant les êtres qu'ils nourrissent oh je bouscule je dans le déversement des mots qui font lit de leur surgissement des déclivités des méandres où impériaux puis impériaux ils s'étalent s'installent chargés du monde chargés des hommes terriblement lucides et lucidi et disant et disant plus que je ne sais et disant ce que je saurai et plus que je ne saurai jamais et disant me font formidable sève mes mots poussant la vie même et mes peurs et dévoilant mes impudiques et révélant Dieu est dans chacun de nos mots et la chair est devenue verbe et il n'est de parole qui ne soit Dieu et Dieu n'est que parole j'erre parole parmi les paroles être seulement de mots non pas vêtu mais tissu si des milliards de livres explosaient soudain libérant les murmures nous n'aurions d'autres cieux constellés d'autres galaxies d'autres univers les puissances et les faiblesses mes mots toute la saveur du monde la violence des amours et le goût acide des pommes et la clarté des regards cieux et enfers terres et feux il n'est d'autre mort que se taire

AOI



Expansions



Deuxième période

*Bribes
issues du
nid de l'aigle*

Livre V

DÉPLOIEMENTS

Bribes CXXXIII à CLXV

*Illustrations réalisées
à partir de photographies
d'Alkis Voliotis*

CXXXIII

Diaphane est le mot (ou n'est-ce pas translucide?).
Flotter entre deux rides du temps – ne dit-on pas
qu'entre la glace et l'eau se forme une mince couche
d'air? C'est ainsi que vivent les Apaches, songeait
Josué, ils sont issus de ces mêmes ondes, de ces mêmes
couches; ils ne sont pas morts, ils vivent, beaux de
cette transparente beauté que l'agonie pose en caresses
savantes sur le masque de la mort.

Je n'ai pas voulu aborder Ithaque en conquérant,
mon retour a été celui de l'humilié. Les masques,
n'est-ce pas, m'ont toujours été familiers.

Ma perchè
perchè
non parli? Criait Josué en jetant son stylo sur la
feuille.

Qui anime nos figures qui
anime nos figures? Ta vie, ta vie, disait

Dieu, est
elle autre chose qu'un songe?

Après tout peut-être que la nature n'est elle-même
que petite fille boudeuse jouant avec des figures à peine

plus complexes. Mais tes Indiens, où sont-ils ? perdus dans quelle zone obscure et débile de ton esprit de vieillard ? Perdus comme entre la fresque et son voile d'enduit, entre les os et la peau des momies, se perd la vie.

Mes songes, grommelait Josué, valent bien l'ombre
des dieux.

N'était-elle pas qu'une illusion? N'était-elle
vraiment qu'une illusion? Écrire au fil du temps et
de cette incertitude au temps
se soumettre
comme inacceptable donnée

Et Toi
figure souffrante
figure rayonnante
Toi

le dénudé
le mourant
l'abandonné
le s'abandonnant à toutes les eaux du temps

Toi
frère lumineux du monde

François
frère humble des humbles

Toi
fait de terre et faisant de la terre ta sœur

Toi l'abreuvé de source

Claire
l'inapaisé
comblé de joies inacceptables
frère des loups et des eaux courantes
voici que tu meurs
laisses ta peau de terre à la terre
retrouvés le cordon
deviens ruine
tandis que des empires de sang et de boue s'établissent
dans le sang et la boue
aux confins de nos territoires
tout comme à nos pieds
tout comme dans notre dos.
Voici que tu meurs, François d'Assise, la 1226^e année
depuis la mort de notre frère sauveur qui nous fit tous
fils de Dieu.
Voici que tu meurs, François des humbles, tandis que
la terre tonne des victoires de Gengis Khan, le grand,
le chef,
et c'était juste un an avant sa mort, l'année de ta mort,
François.
Vous êtes-vous retrouvés dans les Élysées, les paradis,
les au-delà des mots diaphanes,
avez-vous été noués au même cordon de terre
partagez-vous le même nombril
avez-vous retrouvé le suc de la Pythie, et ma ruse et
mon Ithaque aussi que les vents désespèrent et que la
mer assaille.
Voici que sans cesse tu meurs François

et tes mots brûlent ma langue de sel et de soif mêlés
tandis que j'installe ici
mes outils
mes mots
mes douleurs
et mes doutes

AOI

CXXXIV

Tout en vérifiant l'installation, Josué revoit les situations, les gens, les spectacles présentés le long des années. Monte dans sa mémoire un vieux projet, né avec ce peintre qui avait troqué la toile pour des serpilières, les pinceaux pour des lessiveuses et qui rêvait de faire de la gravure avec un rouleau compresseur en guise de presse...

Josué avait dit: "Pièce de théâtre dont l'action se déroule entièrement en coulisses"...

Il avait ajouté: "Ne sera donné à voir et à entendre aux spectateurs, que les spectateurs eux-mêmes."

Il sourit. "On dit que la première phrase d'un roman contient son programme d'écriture... C'est peut-être ça ma première phrase.

...

Et la danse aux gestes de vagues...

C'était il y a des années, lors de la tournée interrompue.

...

Il y avait ce personnage... Comment?

Démodocos.

Démodocos, le poète. On dit "l'aède".

...

Dans l'Odyssée, il fait se lever de la salle la voix d'Ulysse.

Il fait se lever...

"Je suis cet Ulysse dont tu parles" a dit Ulysse à Démodocos... À moins qu'il ne l'ait dit à Alkinoos qui lui demande enfin qui il est...

Je suis Ulysse, et je vais te raconter l'histoire d'Ulysse..."

Démodocos...

Ce nom doit faire sens, forcément... "Démon", "peuple"? Alors, Démodocos? Celui qui donne voix au peuple des Ulysses?"

...

Derrière le fond de scène, des échafaudages en aluminium brossé noir. Solides. Légers. Peu de prise au regard, à la lumière.

Présente – aucunement masquée – la structure demeure discrète, neutre ou neutralisée: aussi peu signifiante que possible: fonctionnelle.

Derrière le théâtre, au dos des spectateurs, les cimes des Phaedriades, les Resplendissantes: on sent leur masse dans la nuit... Face à eux, au-delà de la structure, en contrebas, les ruines du temple d'Apolon. Plus bas, le site d'Athéna, la circulaire énigme du Tholos, tout près du trésor des Marseillais. Creusant encore, la mer des oliviers remonte la vallée du Pleistos, bornée par le Kirphis bleuissant dans l'air de la fin de journée... Depuis la structure du fond, les câbles d'acier bleu nuit fixés aux pylônes implantés

tout autour de l'amphithéâtre. Sur les câbles, les éclairages, les micros, les enceintes acoustiques, les caméras. Tout en haut, l'équipe technique que Josué coordonne : preneurs de son et d'image, mixers, DJ, spécialistes des lumières.

“Ce soir, le cercle s'élargira dans la nuit dont nous troublerons le faux silence. Nous l'emplirons d'images et de lumières qui se mêleront dans la fausse noirceur au bavardage des étoiles, à la masse odorante des forêts d'oliviers...”



Il se tient là
pierre parmi les pierres
position zazen
Il laisse de sa bouche couler les mots comme sang clair
brise le temple de son cerveau
et l'ensemence des échos accumulés

Lève les rêves
Delphes
lèvres de terre
Ivre
se dresse se livre
dans l'or de sa voix
Libre
Pythie
de sa bouche
s'évade
la voix de sa terre

Autres rêves

AOI

CXXXV

Démodocos... Démodocos...

Ça doit bien avoir un sens, ce nom, Démo-docos. Peuple d'un côté... Poutre de l'autre ? Ou bien : "qui ressemble au peuple"... Une façon de parler de la poésie ?

On dit qu'Homère était aveugle. Et on suppose que Démodocos l'était. Je ne saurais vous l'affirmer... Je sais qu'il avançait en aveugle... Mais sait-on jamais avec ces poètes ? Ils se disent aveugles en vous regardant droit dans les yeux, et voyants, quand ils vous montrent ce que vous ne voyez pas...

S'il m'a ému ?

Bien sûr... J'étais troublé d'entendre ma propre histoire. Et le trouble était d'autant plus lourd en raison de l'écart entre ce que j'entendais et les souvenirs qu'il faisait se lever en moi.

– "Ah ! Vous avez fait le déplacement aussi ?"

– "C'était l'occasion, n'est-ce pas ? Delphes est plus facile d'accès que Jeju ou Baguio"

– "Mais pas la porte à côté..."

– "Moins de deux heures de vol"

– "Et le trajet depuis Athènes..."

– “J’ai loué une bagnole, avec des amis.”

...

– “Tu sais ce que c’est ce soir ?”

– “Un type... Josué”

Il leur avait dit: “Sous la voix, cherchez le souffle, sous les mots, cherchez le corps”... Et l’équipe avait pris note.

– “Dis donc, impressionnant, le cadre...”

Il leur avait dit: “Et quand vous aurez fait surgir le souffle et le corps, que vous les aurez trouvés sous le convenu des mots des hommes, sous les gestes, sous les postures et les mimiques, vous chercherez l’animal.

– “Dépêchons... Dépêchons-nous”

– “T’inquiète! On a le temps. C’est pas pas c’est pas encore l’heure.”

“Vous scruterez les visages, vous serez attentifs aux minuscules tressaillements des muscles, aux arabesques des bras, au bavardage des épaules, aux conversations des mains et des doigts.” L’équipe savait tout cela, mais elle avait pris note.

– “Mais... Mais elle est occupée”

– “Quoi quoi? Qu’est-ce tu dis?”

– “Elle est occupée”

– “Elle est ? Qui ?”

Il avait dit : “Cherchez dans les postures du corps, le grain de la voix, l’articulation des mots des hommes et des femmes, ce qui les fait frères et sœurs des fauves et des pierres.”

– “Quoi qui ? Pas qui ! C’est notre place qui est occupée, là, re re tu tu vois, re regarde.”

Il avait dit : “Faites apparaître ce qu’il y a de végétal en eux ; ce qui rend leurs bras frères des branches, et leurs poils semblables aux herbes et aux feuilles” ...

Qui entend que je me démène que je cherche vainement à faire entendre par-delà les cols, les monts et les mots, que je suis là présent, blessé, à terre, mourant ? Ma voix se perd entre les arbres. La terre et les rochers la boivent.

Qui racontera cette histoire de qui rendait l’âme souffrant parmi les morts dans la solitude des cimes ?

Elle n’est pas du genre, hélas, à figurer dans quelque Légende dorée.

CXXXVI

Prenez vos casseroles et vos marmites
Femmes
prenez vos lessiveuses vos moulins vos couteaux,
vos fourchettes
prenez vos seaux
prenez vos couteaux
les grands couteaux à découper les viandes lourdes
et les fouets
et les écumoirs aussi
et les cuillères et les louches
Prenez tous vos outils Femmes
et ne vous en servez ni pour la cuisson ni pour la
cuisine
Femmes, ne travaillons pas !

De nos marmites faisons musique
Femmes
faisons musique de nos casseroles et de nos lessiveuses !
Frappons-les avec nos couteaux et nos louches.
Raclons en l'intérieur avec nos fouets !
Frottons
griffons

raclons
frappons
pour le seul plaisir de faire du bruit
pour donner rythme et cadence
pour le tintamarre des marmites la confusion
des casseroles le fin plaisir du casse oreille !

Frottons griffons raclons frappons
à l'envers et à l'endroit
au dehors et au dedans
sur les bords et dans le fond !
Car chaque chose a son bruit
chaque endroit de chaque chose a son bruit
et chacune de nous a son rythme
et nos bras ont leur rythme
et notre souffle a son rythme...
Chacune le sien.

Et dans les bras chacune a sa force
et dans ses mains et dans ses doigts
chacune a sa force et son rythme.

Et dans sa voix chacune a son cri
et dans son corps chacune a son chant.
Chacune de nous a son rythme et son chant.

Selon ses gestes
selon son corps
selon ses positions

selon la danse par laquelle nous préparons notre
corps

chacune de nous a son chant
chaque fois différent.

Femmes

mettons en concert les batteries de nos cuisines.
Selon nos danses et nos gestes
selon l'intensité de chacune
nous créerons l'harmonie de la variété de nos
souffles !

Et ne nous bornons pas à frapper

Femmes

ensemble crions et chantons !

Enfournons

plongeons nos têtes

tout entières dans les marmites et les lessiveuses
et crions

et chantons

disons les choses secrètes et les histoires connues

parlons

chantons

modulons nos voix dans les marmites !

Enfouissons-y notre tête pour faire chant.

Mettons-y nos yeux et nos oreilles pour faire chant !

Modulons nos voix, nos paroles, nos rires, nos cris,
pour faire chant.

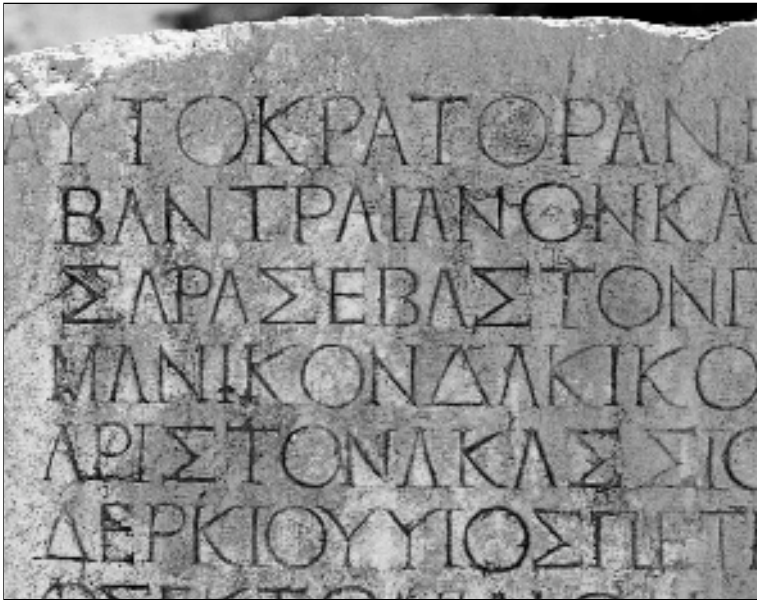
Surprenons-nous Femmes de nous entendre
du seul plaisir de nous entendre
de nous envelopper de mots, de cris, de rires, de
souffle et de langue.

Enveloppons-nous de nos odeurs
de la chaleur de nos voix
retentissons Femmes retentissons !

Ailes
nos yeux ouverts
la vie
nos souffles au matin s'étendent
nos souffles au matin s'éveillent
antiques voix de bronze
entre nuit et clarté le vent
nos souffles au matin s'éprennent
les ailes lèvent
l'ombre
creuse
ailes
nos yeux ouverts
la vie

CXXXVII

La terre a souvent tremblé à Delphes. Le temple d'Apollon, plusieurs fois rebâti, a été consolidé d'un soubassement de milliers de pierres de taille. Sur chaque pierre est gravée une inscription, nous dirions un acte notarié. Ainsi plus de mille trois cents actes d'affranchissement d'esclaves ont été conservés ici...



Chacun est un acte de vente : l'esclave, n'ayant aucun droit, ne peut conduire aucune transaction. Il en confie donc la tâche au dieu Apollon, c'est-à-dire à ses prêtres auprès desquels il dépose pour lui le montant de son rachat.

Le maître, propriétaire de l'esclave, le cède au dieu, et reçoit des prêtres la contrepartie monétaire...

Me voici donc libre de lever la tête et scruter le ciel
quand bon me semble
attentif
si je le veux
aux transformations des nuages
aux parades des oiseaux
liant la nuit les signes dispersés dans les bruissements des insectes
et de donner
au grand théâtre sous mes yeux
la mobilité des bêtes et des nuages
et à mon intelligence
les combinaisons de la nuit sans fin.
Qu'on le sache
et que l'on sache qu'il faut en rendre grâce et
s'en émerveiller !

En contrebas du site d'Apollon, où se trouve le temple et où se tenait la Pythie, de l'autre côté de la route qui conduit désormais au nouveau village de Delphes, un site, plus modeste, est dédié à Athéna,

où fut érigé, il y a environ deux mille cinq cents ans, le petit bâtiment que l'on désigne sous le nom de "Trésor des Marseillais", ou "des Massaliotes".

Je dis "environ deux mille cinq cents ans", parce que le Trésor est postérieur à la fondation de Marseille que l'on date du sixième siècle avant Jésus-Christ.

Si je ne fais aucune erreur, la mille huit cent trentième année de la fondation de Marseille était la mille neuf cent quatre-vingt-troisième depuis celle de Rome, soit la mille deux cent trentième du calendrier julien, ou la six cent vingt-huitième de l'Hégire, ou la quatre mille neuf cent quatre-vingt-onzième du calendrier d'Israël, ou encore la trois mille neuf cent vingt-septième du chinois...

Que l'on se figure maintenant que, pendant chaque année de la décennie qui va de 1230 à 1240 (ou de 4991 à 5001 ou...), comme pour chaque année des peuples de l'histoire (de l'écriture) on garde mémoire de transformations profondes, luttes, batailles et guerres, et d'événements individuels, comme, en France, la naissance de celui qui allait choisir le nom de Rutebeuf, ou, en Égypte, la mort de Ibn Al-Farid.

Durant la même période, à travers le monde, se sont produites d'inconcevables quantités d'événements collectifs et individuels, pour la plupart perdus : soit parce qu'ils sont survenus dans des régions sans écriture, soit, parce que, ces faits ayant été tenus pour insignifiants, personne n'a pris soin de les noter.

Rien de précis n'a été conservé de régions que l'histoire nommera Afrique subsaharienne, Océanie, Amériques, Madagascar, par exemple; des millions de vies humaines ont disparu sans laisser de trace, sinon, encore imperceptible, dans une modification de territoire, d'habitat, de coutume, de récit, de conte ou de langue.

De la même façon, pensait Josué, on avait perdu toute trace des habitants de Kastri, sous lequel Delphes a été ensevelie pendant plus d'un millénaire, de sorte qu'on ne savait plus rien du lieu, ne gardant plus que le nom de Delphes qu'on ne savait plus localiser, de la même façon que pendant des siècles, nous n'avons pas su où se trouvait la ville de Troie.

Et nous savons pourtant qu'à la cour de Frédéric II de Sicile, Jacopo da Lentini, celui que Dante nomme "le notaire", met au point une forme poétique nouvelle, brève, pleine de raison, d'ordre et de mesure, née d'écriture et à l'écriture retournant, s'y sauvegardant et s'y régénérant : le sonnet.

CXXXVIII

Immense est le théâtre et profonde la nuit AOI
Dans l'air le souvenir de fleurs remplies de jour
dans le désordre des abeilles,
vibrations d'eau suspendues dans l'espace
condensations
respirations
sueurs.

Il avait dit :

“Rendez vous sensibles aux mouvements, aux mimiques, au grain de la voix. Apprenez à les saisir en temps réel. Le ralenti est outil d'analyse, un suspenseur de temps. Apprenez à suspendre le temps en live, à ralentir votre perception.”

“Je me borne à creuser ma veine, songeait Josué.
Rien de mieux qu'au premier jour, à la première phrase”

“Tu sais bien que creuser sa veine c'est faire surgir de l'enfoui, c'est donner forme à ce qui est endormi dans le lit de l'informe” murmurait Dieu.

Elle pose le pied sur la deuxième marche de la deuxième rangée des gradins du théâtre. Elle pense qu'elle va peu à peu s'élever

“c'est là-haut, c'est tout là-haut que nous sommes, tu vois ?”

Un fin gravier crisse sous son pied droit, c'est un gouffre qui s'ouvre. Ça, elle ne peut le dire. Ce minuscule glissement du pied droit inaugure le déséquilibre du monde. Le sait-elle ? Ses bras amorcent un geste. Un vague mouvement de nageuse que toute une mer oppresse un instant. Ce gravier porte toute la terre de Delphes : gravats, poussières, boues qui, durant des siècles, ont enfoui le site. Le mouvement est lancé. Elle pourrait commencer à tourner sur elle-même. Lentement d'abord, puis, peu à peu, toujours plus rapidement. Voir tout autour de soi le monde se brouiller. Se brouiller les gradins, les gens, les lumières, les sons. Se brouiller les voix, les musiques, les chants. Se brouiller les murmures, les cris d'oiseau, les bavardages. Un pied pousse l'autre, le torse suit, la tête

dodeline, le souffle

s'accélère, la terre

remonte,

je tourne foret carottant le sol,

creusant le monde,

fouillant la terre sous mes pieds,

les siècles s'ouvrent,

les disparus accompagnent mon tournoiement
me rouent de coup.

Tomber là-dedans.

Ailes mes yeux ouverts ma vie

“ rendez vous sensibles aux mouvements des âmes,
aux aléas des souffles ”

mon souffle au matin s'étend

mon souffle au matin s'éveille
"tu creuses ta veine en tournant sur toi-même"
antiques voix de bronze
"Comme nos places comme nos places sont loin,
là-haut, tout en haut haut du théâtre"
entre nuit et clarté
"sous les câbles et le ciel"
le vent mon souffle au matin s'éprend
"presque parmi les étoiles, notre assise parmi
les pierres de Delphes"
les ailes lèvent l'ombre creuse
"parmi les poussières les herbes mortes les dispa-
rus accumulés"
ailes mes yeux ouverts ma vie
ne tarde pas le temps est proche

AOI

CXXXIX

Intendo... Intendo!

Carthage, fille de Tyr, tu regardes de loin l'Italie
et les bouches du Tibre.

*Intendo chiamare li fedeli d'Amore per quelle parole
di Geremia profeta, "O uos omnes qui transitis per uiam,
attendite et uidete si est dolor sicut dolor meus"*

Et le souvenir de Didon sur son bûcher brûlant.

Quel feu ?

*O voi che per la via d'Amore passate,
attendete e guardate
s'elli è dolore alcun, quant'l mio grave;
e prego sol ch'audir mi sofferiate,
e poi immaginate,
s'io son d'ogni tormento ostale o chiave.*

Quel feu ?

Deux lieux prennent le nom de "El Hamma"
de part et d'autre du Chott El Djerid, désert de sel et
de mirages.

*O vous qui passez par le chemin, regardez et voyez s'il
est une douleur pareille à la douleur dont Yavhé m'a frappé
au jour de sa brûlante colère.*

Iris l'a déliée de son corps.
Serai-je ainsi toujours poursuivi par l'image des
doubles ?
La grande mosquée, les chants et les textes.
Et depuis son absence emplit l'air de Carthage.

*Ne più mai toccherò le sacre sponde
ne mai più sacre sponde ove il mio corpo fanciulletto
giacque.*

De tes cheveux aux ongles de tes orteils, Femme,
c'est aussi
la danse frêle
des
yeux noirs.
Les murailles de Sfax,
les portes de Sfax,
les ruelles de Sfax...
tout est à lire.

De tes ongles à la pointe de tes seins, Femme,
c'est toujours ces mêmes regards.
Mosquée de Sidi Uqba.
Deux fois millénaire présence de mon peuple
(dit Dieu).

Et Virgile le Romain...

La brûlante de part et d'autre du désert ne se distingue que par le nom.

Minaret à trois étages...

Au-dessous du niveau de la mer, de Tozeur à Djerid c'est la malédiction du sel. Elle est de Djerba d'un côté, et du Palmier de l'autre.

Lotophages, qui, pour nourriture ont des fleurs.

J'ai vu un poivrier, arbre aux petites feuilles vert timide, découpant des rameaux pendants.

(Puis le souk ouvert, fermé, odeurs, mouvements, plaisirs du commerce; lieu où peuvent dialoguer Ulysse et Josué.)

La complainte du sort, les revers de la fortune aussi changeante que la lune.

La palmeraie a ses jardins, à trois étages. La mosaïque est bien à l'image du peuple. Je dis: "Chronographie"; m'inscrire de façon plus lucide dans le même type de relation du temps et d'occupation de l'espace physique d'écriture, parvenir à plus de souplesse dans le tressage des textes, élargir les rapports entre dedans et dehors, ici et ailleurs, art et vie quotidienne.

Je marche et chaque chêne m'est connu.

Naples, Nàpoli, le souvenir de Neàpolis, c'est le mot.

*Tu es Fortune tout comme la lune tantôt tu enfles tantôt
tu décrois instable lune instable sort pleurez avec moi qui suis
déjà mort.*

AOI

CXL

Mais non, mais non, tu n'es pas mort. Pas en entier, en tout cas, il te reste encore un peu de... Je ne dirai pas de "vie", ça non, je ne peux pas le dire. Le mot est trop lourd, trop difficile à soupeser. Trop improbable de lui donner sa masse réelle. Vie. Trop vite dit. Vie. Bon... Cela dit, non, tu n'es pas mort en entier. Il te reste un peu de... matière... matière peut-être... matière, oui, peut être.

On aurait dit: "Flotter entre deux rides du temps" et on dirait aussi qu'entre la glace et l'eau se forme une mince couche d'air qui permet de survivre... Dirait-on. Après tout, il suffit bien que nous reste ce minimum d'air que nous pourrions éternellement économiser. Qui nous permettrait de respirer tout doucement et tout doucement murmurer.

De sorte qu'un promeneur de berge de mare ou de lac très attentif très à l'écoute, comme pourrait l'être un pur disciple d'Esai et de Dogen, reconnaîtrait, affleurant de la glace, la prière des esprits légers flottant sous la glace sur les eaux et par-dessus la glace s'élevant au ras de la glace glissant perceptible seulement pour d'autres esprits légers promeneurs des berges d'hiver, quand meurt la lune au petit matin naissant,

vêtus de blanc, le long des berges blanches dans les fumées blanches sur la mare ou le lac blancs.

C'est le même chant étouffé qui glisse sur le papier de riz ou de soie qu'un passage de fourmi fait trembler.

C'est ce même chant qui soulève l'image frêle des preux disparus; et les mots l'enveloppent de salive au goût de sang clair et de tempes tapant à se rompre aux portes du crâne.

Non tu n'es pas mort en entier disait Josué.

Et jamais il ne s'était ainsi tant adressé à Dieu que depuis qu'il s'était persuadé qu'il n'existait pas et que, lui-même n'ayant d'existence que dans une infirmité du temps, sans existence avant et après, et, durant son existence, n'ayant de réalité que de cette masse de mots et de chairs, était en somme une image assez juste de ce Dieu disparu.

Non tu n'es pas plus mort en entier que je ne suis entièrement vivant. Mais nous vibrons bien tous deux du passage de notre sœur fourmi et de ce chant qui fait se soulever la feuille de riz et l'image des disparus pour peu que la salive et le sang humectent les mots dans la bouche des hommes et leur donnent ce goût de sel fade des mers endormies.

“Écoute Josué, lui disait Dieu – sa voix fatiguée à peine portée à travers les ondes du temps – écoute. Moi-même je connais le désespoir quand tu te désespères.”

Et Josué essayait d'entendre et le sang battait à ses tempes et le bruit de pompe de son cœur emplissait ses oreilles du dedans.

CXLI

Ma mémoire ne peut me trahir sur ce point : jamais je n'ai vu ma première épouse nue.

Même quand, sous la lune d'été, je pouvais discerner sa silhouette nacrée, ça a été dans un tel emmêlement de nos peaux que seule m'apparaissait, pour aussitôt fondre dans l'ombre, une lueur d'épaule, de cuisse ou de mollet. Je n'ai jamais clairement vu d'elle que ce que chacun pouvait voir : le visage d'abord. Mes mains pouvaient l'enserrer du menton aux tempes. Je le caressais des paumes, épousant des pouces ses narines tièdes, couvrant ses paupières, ses yeux frémissant alors en oiseaux, revenant à ses lèvres et cherchant ses dents et sa langue dont la saveur n'a jamais quitté mes lèvres depuis que j'y ai passé la mienne, de l'auriculaire taquinant ses lobes et dessinant les circonvolutions de ses oreilles où roulaient des images de mer. Nous aimions parler ainsi de bouche à bouche, lèvres entrouvertes, installant nos mots dans la bouche de l'autre, pour orner ses joues et ses dents, les instiller dans son palais, dans la conversation des souffles, l'interpénétration des âmes. Ses cheveux aussi étaient nus. Elle les gardait très longs, tantôt tirés en arrière, réunis ou non en lourd chignon, dégageant son front, haut, bombé, à peine

marqué, depuis toujours, par une fine ride que j'aimais – je n'ai jamais su quelle peine l'avait fait naître – tantôt les relâchant, à peine crantés, noir profond aux reflets roux quand la lumière se faisait pauvre, pleins de senteurs de sous-bois, feuille froissée, herbe écrasée, branche brisée. J'aimais en sentir la texture entre les doigts, je remontais jusqu'au crâne, toucher la peau, enfouie, secrète, tiède. J'aimais aussi les sentir sur mon corps, ouvrant ou fermant le chemin à ses lèvres, sa langue, ses dents, se répartir en vagues ou brises autour de mes cuisses ; ils s'y entouraient, s'y nouaient, les enserraient, me liant définitivement à elle, nos bouches aspirant et suçant nos sexes. Définitivement.

Comme la soif de Dieu.

Elle empêche de fermer l'œil.

Aucune larme ne peut la noyer.

“Et que serait une passion qui ne dépossède pas?”

Avec elle, les années ne sont qu'un jour, chaque jour est un siècle sans elle.

Béni soit-elle !

Sa douceur fait vivre et mourir.

Si elle s'absente, qu'il me reste au moins son nom.

Je le prononcerai et le répéterai

et le prononçant, le répétant,

*je retrouverai tous les charmes et les grâces du monde,
montagne du soir où paissent, placides, les vaches ;
aube dont s'abreuvent les feuilles et les fleurs...*

*Et si je vois un temple pour elle bâti par des mains
d'homme, j'y entre : c'est toujours ma maison.*

CXLII

Dieu faisait silence, mais au fond, n'était-ce pas dans ce silence qu'il se manifestait le plus ? Il était ce silence, dans le brouhaha des foules et la confusion de la parole, il était ce non encore dit ou cet à jamais non dit ? Dans les rugissements, les feulements, les piailllements, les grondements, il était cette part d'inspiration à jamais silencieuse.

“Heureux êtes-vous, croyants, se récitait Josué, non de croire, mais de ce fond de certitude qui donne sens jusqu'à vos doutes : il n'est pas de jour où je ne pense à Dieu et où cette pensée ne me tараude”.

Autour de la fuite, ou du retrait, de Dieu, Josué avait réorganisé l'être là au monde dans l'humilité essentielle de la matière. Matrice. Et tout, dans cette présence lui rendait sensible et fraternel le lent et lourd effort des hommes pour donner visage à la divinité.

Il y a, sur la route qui sépare le sanctuaire d'Athéna de celui d'Apollon, une source Castalie, née au creux d'un rocher, dont les anciens avaient fait un espace sacré parce qu'ils savaient qu'elle était divine et que son eau, mêlée au laurier et aux vapeurs de la terre, avait sur la Pythie des effets semblables à ceux du vin.

Boire, manger, sentir, renifler, baiser nous met dans l'oubli de nous-mêmes et ainsi nous rapproche de Dieu, ça, on le sait depuis des temps immémoriaux.

L'œil, de nos jours, peut y lire les ruptures géologiques. L'investigation permet de dessiner le long voyage des eaux qui surgissent là. Nous savons que ses impuretés disent les territoires qu'elle a traversés. Pourtant, tout le savoir et l'astuce des hommes n'enlèvent rien à l'émotion du lieu. Bien au contraire. Les savoirs accumulés depuis la lointaine époque où l'on vénérât la source en la confondant avec la force divine qui lui avait donné naissance, l'ont rendue plus vénérable encore, et, autour de la source, barrières et inscription disent que le site est toujours sacré. Ce que nous savons aujourd'hui, c'est que la force divine qui lui donne naissance et à laquelle elle donne forme est un complexe et fragile équilibre de solidarités.

Ainsi la langue.

À l'origine de toute représentation de saint François d'Assise, il y a, dans l'église de Pescia, ce retable de Bonaventura Berlinghieri. Peint sept ans après la mort du saint, cinq après sa canonisation. Deux anges et six scènes de la vie de François encadrent son image qui prend toute la hauteur du retable ; un livre sous le bras gauche, il lève la main droite et ses doigts sont gracieux et effilés à la façon romane. La cordelette qui ceint sa taille lui fait, en retombant, un mince et long pénis.

Ainsi la langue.

CXLIH

Ses mains aussi étaient nues. Jusqu'aux poignets.

La petite phrase avait surgi tandis qu'il développait consciencieusement l'épluchure d'une pomme de terre... Simple. Cocasse. Tout en épluchant, il s'était dit : "il faut que je la note". Mais quand il voulut la saisir, elle s'évanouit. "Ah ! voilà de ces petits événements qui m'agacent, m'agacent". Et l'impression que, comme toujours, c'était son manque d'énergie qui... En même temps, évidemment, il se rassurait avec, évidemment, cette idée que si c'était si important, évidemment, il n'aurait pas oublié cette petite phrase. En même temps, évidemment, il angoissait avec, évidemment, cette idée que s'il avait oublié cette petite phrase c'est qu'évidemment elle devait être vraiment très importante, que ça devait être un de ces ouvroirs... "Voyons, voyons, je dois bien pouvoir la retrouver... Ça doit avoir à voir avec les épluchures et les records... je pensais... voyons... l'épluchure la plus longue... et la longueur dépend de l'épaisseur. Bon... Mais aussi, et je n'avais encore jamais pensé à ça, de la largeur. Pourtant ça va de soi aussi... Ça m'a remis en mémoire cette histoire d'oignon, de sa pelure... et de la façon dont les éléments... flash sur les qualités de la pomme

de terre, sa densité, sa valeur nutritive, le fait que les cultures occidentales ne la connaissent que depuis très peu de temps, la consomment depuis moins encore. Qu'à l'état naturel (voilà la phrase revient) naturel elle est certainement impropre à la consommation... quoique... mais bon impropre à l'état naturel en quoi elle est "cultivée", objet de culture (ça vient... ça va...) Que je ne prends de plaisir en épluchant, qu'à ajuster mes gestes sur/à du culturel. Bon... et puis reprise de cette idée que je n'ai rien d'un explorateur, d'un fondateur, que je n'ai pas de moment zéro, que, contrairement à ce que j'ai longtemps cru et me suis souvent dit, je suis un être d'histoire et du plaisir de l'histoire. En quoi, peut-être, je suis urbain dans mon plaisir du jardin... Oui oui, ça tournait bien autour de ça, mon épluchure."

Il laissa là la phrase et revint à sa pomme de terre.

La question qui lui trottait dans la tête depuis longtemps avait quelque chose à voir avec les mythes shakespeariens, le sujet grec, Homère.

Il dit "le lyrisme de l'histoire"; son problème, en somme, avait été de n'avoir pu, dès l'enfance, faire corps, comme le grand Nevski, avec l'histoire d'un peuple.

Dans l'air qui se filigrane

flambent les tocsins d'Amsterdam

des conquérants sans territoire éclaboussent les devantures

L'eau des jardins désenchantés se fait poussière de nuage AOI

CXLIV

Abu Zayd me déplaît. Pas ses aventures, mais le personnage. N'allez pas croire que je mette en cause la subtilité de Al-Harîrî : il sait raconter une histoire. Mais Abu Zayd ! Je ne supporte pas les gros malins ; je suis gêné à me retrouver du côté des rieurs ; je n'aime pas les clins d'œil complices. Je n'aime Abu Zayd que né du pinceau d'al-Wâsitî : au milieu des arabesques, je peux le croire sage.

Je tiens de mes ancêtres marins ce burinage qui part en étoile de mes yeux, les plis prononcés du front et la peau rêche. Je n'ai, moi-même, jamais navigué. Mon visage est marqué par l'action d'un sel et d'une eau que je n'ai jamais connus : c'est à travers la peau et le sang de la dizaine de générations qui m'ont précédé que j'en ai subi les effets. Comment est-ce possible ? Est-ce seulement possible ? Ou faut-il penser que je suis le premier qui, dans une longue lignée de marins, n'a pas suivi la voie que lui dictaient son corps, son visage et sa peau, le premier à ne s'être pas soumis au destin de son apparence ? Reste que, quand je vois cette photo fixée sur la dalle du souvenir, cheveu dru, front resserré sur un regard buté, nez fort, c'est mon

image que je vois. Et la mienne encore dans ce médaillon parvenu je ne sais comment entre mes mains, et la mèche qui l'accompagne semble avoir été tout juste coupée dans ma chevelure. Ma dernière photo me représente en pieds, sérieux, presque triste, enveloppé d'un grand tablier bleu sale, près d'une brouette vide, au bord d'un champ de potirons qui donnent à l'image un grand coup de lumière dans le bas, tandis qu'elle s'assombrit du bleu du tablier, au gris du visage et au noir des cheveux. Est-ce d'avoir creusé de sillons le sein de la terre qui m'a donné cet air de croque-mort ? Seuls mes croquenots semblent rire dans la lueur des potirons, et la brouette vide ouvre ses bras désespérés. Ai-je jamais souhaité naviguer ? Quand la pensée m'en a saisi, qu'une bouffée de nostalgie sans objet m'a fugacement envahi, l'image de ce grand-père perdu en mer, jamais connu, et dont il ne me reste que le médaillon et la photo figée sur la tombe où il ne repose pas, vient muer nostalgie et regrets en une sorte de petite béance vaguement douloureuse mêlée d'une satisfaction amère : quand mon corps sera étendu sous la photo de mon grand-père – la terre sait, mieux que la mer, garder la mémoire des morts – il n'y aura qu'un seul corps sous deux images semblables, si proches l'une de l'autre qu'en ce seul corps seront réunies deux personnes. À l'instant où la photo a été prise, la brouette était vide. Je sais que je finirai par la remplir.

CXLV

“Ces deux-là se connaissent. Ils se connaissent même très bien. C’est extraordinaire.” On aurait ça, une phrase comme celle-là, dans une série policière américaine, juste au moment où le détective, futé, commence à entrevoir la solution de l’énigme...

Et en effet, nous nous connaissions bien, si bien qu’elle m’abandonnait ses mains nues en souriant quand je m’étendais près d’elle et posais ma nuque sur ses cuisses. Je murmurais : “Tout est en toi. Tu es en tout.”

Et pendant ce temps :

“M’oui, m’oui, m’oui... la poésie elle est partout. Ça, c’est sûr qu’oui. M’oui, oui... Et pas besoin de travail, s’pas ? Suffit de cueillir. On tend le bras et on s’en fout plein les doigts d’la poésie... Parce que, sûr, elle est partout la poésie, et d’abord dans la nature, où les choses sont belles, et puis là aussi où il y a du sentiment, de l’émotion, du mystère, de ça qu’on peut pas dire. Ah la poésie ! Ah ! C’est un peu comme, comme, comme... Vous voyez ? Non ? Comme tout ce qui concerne la circulation et le mouvement des fluides. Vous savez ? Tout ça... Tout ça, c’est partout :

les fleuves, les rivières, les courants d'air, l'eau dans les gouttières, le sang qui circule ou coule, les rigoles, les caniveaux, les canaux, les torrents, les sources, les vespasiennes, les robinets, tout ça, qui est de la plomberie. Partout. Suffit de regarder et tendre le bras, on en a plein partout d'la plomberie... pour dire vrai, il y en aurait même plus, dans le monde, de la plomberie que de la poésie... Et notre corps lui-même, sans doute non exempt de poésie, est composé de plomberie à près de 90 % ! Pas vrai ? Eh bien ?... Eh bien... dans ces conditions, je serais bien enclin à proposer aux générations futures une définition pratique (ou si vous préférez, une théorie pratique) de la poésie plombière et des poètes-plombiers.”

Et une autre : reprenait :

“Alors, je serais ce corps. Qui pourrait le croire ? Je serais cette masse fragile de matériaux divers, de l'eau, un peu de sel, des traces de fer, de silice, de magnésium, de calcium... Le tout organisé de façon monotone, la couche la plus dure et la plus dense, étant la plus enfouie et la plus protégée, supportant des masses gélatineuses, aqueuses, plus ou moins fétides, et entièrement recouverte de matières, fibreuses pour la plupart.

Alors je serais ça ?”...

Ici trépassa de Lorris et ici commence l'œuvre que je transcris comme trouvée.

Dans l'air brûlant d'Amsterdam,
l'eau des jardins désenchantés se fait poussière
de nuage
si tu me disais mon amour
comment tes yeux se sont rayés
aux barrières des octrois
et aux portails des cathédrales
je pourrais au moins espérer

CXLVI

Aux barrières des octrois
et aux portails des cathédrales
je pourrai au moins espérer
qu'un air plus léger que l'aube
ouvrira à deux battants
les portes de nos paradis

Grâces en soient rendues aux Moires : les dieux ne peuvent rien sur le destin des hommes. Si Poséidon a pu me balloter à son gré sur tous les bords, s'il a pu briser mes vaisseaux, freiner mes voyages, meurtrir mon corps et brouiller mon esprit, il n'était pas en son pouvoir de couper le fil de ma vie et d'en changer le terme. Athéna ne m'a jamais sauvé la vie : elle me l'a rendue plus supportable. Et peut-être, après tout, qu'en retardant mon retour à Ithaque, et en cherchant à s'imposer à ma vie, Poséidon n'a-t-il fait qu'ajouter des jours à mes jours. Peut-être a-t-il réussi seulement à suspendre, tant qu'a duré son acharnement, le travail de la Fileuse, retardant d'autant celui de l'Implacable. Peut-être, aveuglé dans sa colère, m'a-t-il fait le don de cette vie de douleurs et de délices, dont chaque instant fut un instant de vie en plus. Oui, sa haine,

inépuisable, insatiable, et vouée à l'échec, a façonné mon corps et mon esprit tout en trompant ses attentes et ses espoirs. Pourtant il n'a pas ménagé sa peine, ce dieu lamentable. Mais c'était ainsi : je devais revoir Ithaque. On dit que c'est le Destin ; le sens de ma vie et l'ordre régulier du monde ; la force de cette île de pierres et de chèvres. La longue attente de mon chien. Le grognement de mes cochons et le travail de mon porcher. La vie de mon fils. Le travail têtue de Pénélope. On ne m'enlèvera pas de la tête que devant sa toile, elle suspendait le travail de la Fileuse et ne tissait et dé tissait rien d'autre que la défaite des dieux. Y avez-vous déjà songé ?

Voilà, se disait Josué, ce serait comme une espèce de tragédie dont on aurait évacué les héros et dont ne subsisterait que le chœur. Mais la parole du chœur serait vaine : il n'aurait d'autre action à commenter que celle de sa propre parole de lui-même parlant. L'idée même de Destin disparue il n'y aurait plus rien d'autre en scène que la sordide banalité de la mort commune et vulgaire.

Et le comte Roland mourant sur les marches toujours menacées d'un empire criait en vain pour appeler à l'aide. Et le son de l'olifant finement sculpté se perdait dans trop de vallées boisées avant d'arriver jusqu'au gros de la troupe.

Qui entend les cris des peuples mourant aux marches des empires ?

Autres rêves
Lève des rêves
 Aile coupe l'espace
 déchire
Oiseau
 vol
 cicatrice
Déchirure trace
 se fait et
 s'efface
ciel
 se fend
 s'étire

Lèvres d'elle
 Le ciel s'y
 fend la terre
 s'y déchire

AOI

CXLVII

“Tu sais ce que c’est ce soir ?”

“Un type...”

“Tu as vu la crit ?”

Elle entre
sourire aux yeux
flexion des bras
sans cesse vêtue de blanc
se mordillant le petit doigt
ses cheveux
auréole
ou
nuage
nimbent
son cou
offre

Il reste que seule la statue s’animant m’échappa.
Elle seule tint sa promesse. D’elle seule je n’étais en
droit de rien attendre.

(ou est-ce la vie des choses qui nous tue?).

Lui trépigne

il baisse la tête
soumis ?

La retenue
Elle
la revenue
sur elle-même accroupie

Tu ricanais, Josué, tu prétendais que je me lamentais sur le sort du marionnettiste.

La statue seule
seule tint sa promesse d'elle seule pourtant je
n'attendais rien.

Diaphane comme ma mémoire (vous êtes de Paris, non ? Vous êtes de Paris. disait-elle.

Non, non, c'est là-bas que vous vous êtes connus, disait-il. Ah, Ah ! la capitale, disait-elle

clap clap

La capitale) Et c'est la mort comme les mots sur les mots posés.

Il y avait ce crucifix
et ce vieillard suspendu entre ciel et terre
et entre ciel et terre écrivant
posté au seuil de son silence

Josué si

lence sentinelle

des regards

ce que jamais plume n'avait pu ou su écrire

aux arbres les fleurs comptent les fruits de leur mort

Josué connaissait cette fatigue des peuples lutteurs
quand, longtemps après que l'on a cru leur fin largement
révolue, ils sortent soudain de la mort et

parlent (de sorte qu'un plongeur prisonnier sous
la glace aurait le temps)

ou encore ces voyages entre la toile et les pigments,
entre deux couches de peinture,

entre la fresque et son masque

ou son voile,

ou son cache.

Mais ce déguisement n'en était pas un car il faudrait

Vieux lutteur

son regard doucement

se pose

s'embue

volette autour des choses que sa voix caresse

Je ne sais pourquoi, j'avais toujours rêvé de posséder l'un
de ces mannequins animés, de ces "automates" qui, à
l'instar du joueur de M. de *** – donnent si imparfaitement –
et pourtant de si fascinante façon – l'illusion
de la vie.

N'était-elle pas qu'une illusion ?

L'ombre d'une ombre, figée, finie ?

fallait-il forcer son pauvre esprit

ses pauvres forces)

à l'attrait de la plume et du papier.

Entre la glace et l'eau, un nageur pourrait se
sauvegarder.

Ithaque ma pierreuse m'a saisi, Ithaque, ma terre,
bien assez riche, gorgée de blés, de vins, propice aux
arbres qui donnent aux vents parfums et paroles.

Que viennent des temps élastiques, que viennent
les ouragans.

Et Elle,
passante,
(cheveux au bord du cou)
Le poignet droit s'envole
agrippé à ses doigts.

Fallait-il forcer son pauvre esprit à l'attrait de la
plume courant
(indifférente).

C'est la solitude.
c'est l'a
lente
attente
entre
quatre
murs. AOI

CXLVIII

“Ah ! Mon doux pays, tu perds tes forces vives !”

Il dit, et à ces mots, tout droit sur son cheval, perd connaissance.

Vous aurez remarqué que l’auteur de la légende fait s’évanouir son héros sur son cheval. Je dis l’auteur et ne le nomme pas, parce ce que je ne connais pas son nom. Et personne ne le connaît. On dit Turolde, parfois. Mais on ne sait rien de ce Turolde qui n’apparaît qu’au dernier vers de la geste et dans un coin de la tapisserie de Bayeux, sans qu’on sache bien de quoi il en retourne. On ne sait rien de l’auteur, et ça n’a guère d’importance. On connaîtrait son nom qu’on n’en saurait pas davantage. Et si on savait tout de son identité, de sa naissance, ses parents, sa formation, sa vie, ses tribulations, les circonstances de sa mort ? Ça ne nous dirait rien de plus de la geste. L’important c’est qu’elle soit écrite. Non ? Que l’auteur fait s’évanouir le héros sur son cheval. Il ne le fait pas tomber de cheval. Il ne peut pas l’imaginer en train de tomber dans le grand fracas de l’armure dont il imagine qu’il est revêtu. Il se le figure, droit dans ses bottes, sous le heaume, dans la cuirasse et les jambières, en homard épique, piqué

sur sa selle, au milieu du caparaçon. Son évanouissement est noble, il se fait au milieu d'une phrase, en douleur silencieuse et non chute bruyante. De fait notre auteur nous est toujours assez connu et présent, si on le lit...

Voyez, à l'inverse, Snorri Sturluson qui meurt en l'année 1241.

Nous savons tout de lui : sa naissance, sa vie, son couple, ses activités, les titres de ses livres... Mais il est à parier que très peu l'ont lu. Et encore moins nombreux ceux qui ont eu accès à ses livres en norrois... Pourtant, quand on essaie de comprendre le fonctionnement de la poésie scaldique

Va le cheval

et que, sans y comprendre rien,
on en regarde le texte
son cavalier en croupe évanoui

et qu'on y voit le jeu très plastique des lettres
dans des mots dont on ne saisit rien,

ails

mes yeux ouverts
ma vie

on se dit

qu'on est en train de rater quelque chose de très important.

antiques voix de bronze

La poésie scaldique !
soleil allié aveugle

On se serait bien vu en scalde multipliant les jeux
sonores,

le jour vient
torturant l'ordre des mots,
entre nuit et clarté
désarticulant la phrase
le vent.

Finalement, nous connaissons bien mieux les
improbables Turolde et Homère
voix douces et bronzées des femmes
que Sturluson.

antiques voix de bronze
Heureux Finnois, heureux Islandais, Norvégiens
et Suédois!

le vent le bruit des feuilles
ils connaissent le scalde
mon souffle au matin s'envole
et ce qu'il a écrit.
ailes
mes yeux ouverts
ma vie

AOI

CXLIX

Heureuse Ruine, pensait Josué, elle a donné au fond de scène, quand Apollon s'engloutit dans la nuit, les dimensions du Kirphis. Une fois installé l'apaisement incertain des hommes, on peut croire que l'on entend le Pleistos couler ; sa voix se fraie un chemin dans la symphonie tenace des animaux nocturnes et montent les constellations au-dessus de l'installation de métal.

Ses griffes accrochent, avec des lambeaux de nuit, la confusion des rumeurs qui viennent battre les pierres désunies du théâtre.

Se lèvent les silhouettes amassées par le temps dans ses replis de poussière.

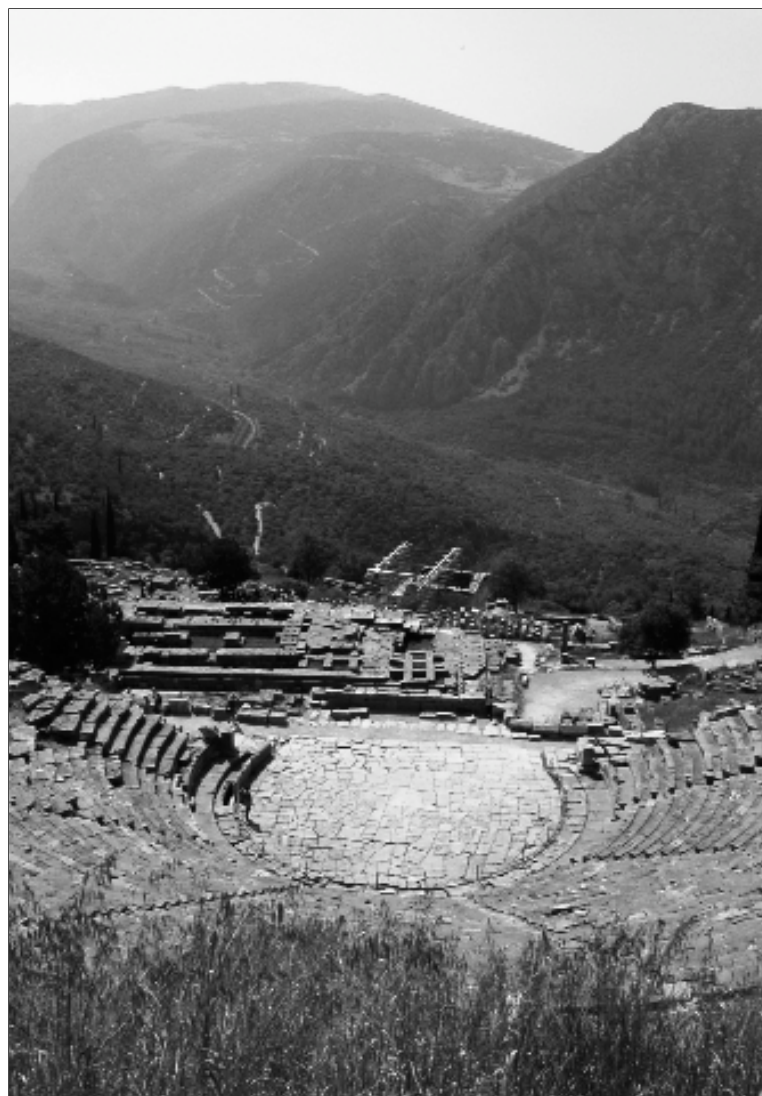
“ Dis, dis, c'est quoi ça ça veut di di dire quoi ça ? ”

“ Ça quoi, ça ? ”

“ Dans le programme, ça attend ça attend ça veut quoi ? ”

“ Quoi ? ”

“ Écrit ça, c'est écrit comme ça, c'est, attend, écrit comme ç... écoute... c'est, écoute “ Diaphane est le mot.” ça veut dire quoi ? ”



“Di. Di. Diaphane on le dit. Ou... c’est pas translucide?”

“Mais ça ça a ça veut dire quoi?”

On le dit le croit peine à le croire. On aimerait on aim. On aimerait ce serait. Ah! Ah! Si on pouvait le croire que diaphane que passé le mot à travers le ssss. Le ssenss.

Ce serait si ce serait si.
Sensé ce serait.
Diaphane. Dia.
Et comme
Me voici ici assis au bord du.
Le
le centre du monde est là.

Je leur ai dit :
“Ne vous rendez pas seulement sensibles aux voix,
aux gestes, aux mouvements, mais aussi à la nuit, aux
voix animales, aux soupirs des pierres.”

C’est le nombril
on disait le nombr
Delphes
nombril
ruine du cordon
qui lie nous lie à la mère à la terre au soufre à
Python.

Et encore :

“Entendez les voix tues tombées des millénaires
durant sur le sol de Delphes, puis sur la terre qui a
recouvert le sol. Tombées sur la terre battue des cui-
sines, des chambres, des bergeries, des étables, avec
les douleurs et le sang.

Elles ont traversé la couche de terre sont allées
se mêler sur le sol du sanctuaire à la voix oubliée de
la Pythie au mot diaphane.”

Diaphane
comme c’est si.

Vous avez dit changement de décor ? Non.
Juste le temps d’un clignement d’œil.
Un maigre déplacement du regard,
à peine l’ombre d’un cil tremblé,
à peine entre le mot et le ciel entre un
nombril et l’autre
entre diaphane et Delphes
entre Python et Apollon
entre terre et soleil
entre en bas et en haut
entre jour et nuit.

Diaphane
brume
diaphane est le mot.

Le nombril.
La ruine.

moi, l’abandonné de toutes les mers, le balloté,

l'enchaîné, le déplacé, moi la proie, mais moi prince
de mes pierres de mes rocailles, de mes chèvres de
mes terres moi l'homme à l'arc bandé bandant tuant
moi le massacreur de l'imposture moi l'imposteur ?



CL

“Et bien, voilà...” dit Josué

et tu ne sais si c’est en lui-même qu’il parle, à toi qu’il s’adresse, ou si sa parole n’est finalement qu’un emprunt très partiel qu’il fait au hasard dans l’immensité des discours qui enserre, en cocon bruisant, plein de pensées diffuses, grondant vacarme dont sa bouche devient occasionnel porte-parole, tout l’espace qui clôt les voix humaines

“Eh bien, voilà...”

Quand je crée...”

Dieu l’interrompt: “Quand tu crées, vil cloporte? Et depuis quand oses-tu te proclamer créateur? N’es-tu pas saisi de terreur à la seule pensée de ce que porte ce mot? Quand tu crées? Pour qui te prends-tu, pauvre petit assemblage incertain et fugace de matières vulgaires? Pour qui te prends-tu, simulacre incertain? Il suffirait que je t’efface de ma vision pour que tu ne sois plus. Ne sais-tu pas qu’il n’est d’autre créateur que le créateur lui-même?

Et c’est moi...”

“Comme il y va, se dit Josué... Il était plus amène dans le temps”

“Vil cloporte... Eh bien, voilà que tu parles comme l'un de ces dieux vulgaires qui s'abaissaient au conflit avec les hommes, maniant la menace et l'insulte... Tu étais plus sympathique et drôle quand tu gardais tes distances... Et même quand tu voulais faire sentir qui était le maître, tu le faisais en passant par des truchements plus palpables, plus tangibles, catastrophes, épidémies, déluges ou sécheresses...”

“Tu ne réponds pas ? Voilà qu'à nouveau tu te réfugies dans le silence. Dieu boudeur. Dieu capricieux. Si la fumée des sacrifices, le parfum des plantes et nos balbutiements ne s'adressent plus à toi, voilà que tu t'effaces ou te réduis à n'être plus que la forme incertaine et improbable de notre insuffisance.

Lorsque je crée, poursuivait Josué, je laisse simplement passer en moi l'agir et le faire du monde, lui donne forme et fais corps avec lui.”

“Pourquoi Dieu a-t-il fait les vers de navet ? J'me le demande.”

Paix à son âme ! Paix !

Il était avare, soit, et mesquin, couard, hargneux, vindicatif !

Mais laissons cela !

Paix !

Paix à son âme !

Il était dur aux humbles et flattait les puissants.

Paix !

Ne torturons pas sa mémoire.

Aux portes de nos paradis,
villes assainies de jeux nomades
dans les grottes d'espaces ouverts par la nuit
de langues inconnues
volant à travers des temps sans partage.

Alors, on serait ça ? Et des milliers de générations
durant on aura cru qu'il suffisait de voir ça pour
identifier quelqu'un et le distinguer de tout autre.
Comment le croire ?

À moins de considérer ça comme poreux, aéré,
ouvert, et participant à la circulation et à l'échange
d'autres matières solides ou fluides.

CLI

Il n'était qu'un enfant quand il avait appris qu'un grand de ce monde, Constantin, avait pu et su se soumettre au doigt de Dieu. Mais aussi, en voyant comment il avait pu s'en faire l'instrument violent et brutal, il souffrait de devoir reconnaître que ce qu'il considérait comme son camp pût être aussi détestable, en tout cas aussi inacceptable.

À l'inverse, Julien l'Apostat et Hadrien le fascinaient. Julien, surtout, d'avoir pu se défaire de la seule vraie foi. Il ne comprenait pas comment, l'ayant connue, il avait pu l'abandonner, en même temps qu'il se sentait proche du refus qu'il vivait et de ses propositions anciennes et nouvelles et il se torturait à l'idée qu'un tel homme – qu'il ne pouvait pas croire de mauvaise volonté – pût être damné ou considéré comme tel.

On dirait :

“ Il n'y a plus d'espace...”

et la conscience de cette réalité nous tuerait.

On dirait :

“ Il n'y a plus de temps.”

Et ça nous tuerait aussi.

Du coup, on serait déjà tous morts, et on se baladerait aux Champs Elysées.

Aux vrais.

Pas ceux qu'on a inventés pour y loger des puissants et faire croire qu'ils sont d'un autre monde, bienveillants et intouchables.

Les vrais : ceux des Enfers.

On serait aux Enfers.

Notez : pas dans l'Au-delà. Ni en Enfer... Aux Enfers.

Les Enfers, ça, c'est du solide. Et on y accède aisément. Il suffit de creuser et chacun sent bien qu'on y rencontre plein de monde. Il suffit de creuser. Tout est là. Tous, d'une manière ou d'une autre. Tous. Sous une forme ou sous une autre. Tous.

Nous y sommes tous.

Alors on peut creuser, y aller, s'y promener, y faire des rencontres, engager des conversations. Pas toujours facile, bien sûr. Il y a du taciturne là-dessous. Mais tout de même. On peut. Et on s'y retrouve

libre de fraterniser avec la sagesse des pierres,
leur lente sagesse,
et leur patience dans le sable du temps,
la poussière, soufflée du fond du ciel,
la mémoire des ardeurs profondes,
et partager leur science du nombre et l'équilibre
secret de leurs architectures.

Qu'on le sache

et que l'on sache qu'il faut en rendre grâce et s'en émerveiller.

En barbare je prie – ni quelqu'un ni quelque chose – Ma prière est nudité. Elle est terrible et tendre et tourmentée et consciente de sa fragilité. Lucide. Je me sais, priant, exposé aux coups. Et les bûchers de ma souffrance m'indiffèrent.

J'aimais lui lécher les paumes dans le plein soleil, et m'émerveillais de ses doigts pénétrés de lumière et translucides, les mordillais et jouais de la langue autour d'eux, puis les embouchais et les gardais longtemps pour les faire fondre, lentement, entre dents langue palais et joues.

CLII

Zacinto dove giacque il mio corpo fanciulletto.

Deux promontoires escarpés s'inclinent vers le
havre et l'abritent de la grande houle que soulève la
violence des vents ;

posés

sans présence

légers ou inconsistants sur un monde sans poids.

“Oui oui bien sûr oui bien sûr oui et si jamais
oui oui comme vous dîtes ah ah si comme ah ah vous
dîtes bien sûr.”

Écrans...

Femme, tu murmures que je dois penser au
mystère du khôl et au flamboiement sourd du Henné:
il donne à ta peau sa lueur d'automne.

Je

impérialement coincé dans le tissu du convenable.

Les toits de la Médina vagues blanches

flash

Virgo Virgilius.

Mer trop discrète.

Pourquoi cette affection pour La Tunisie? Pour sa familiarité étrangère peut-être. Parce qu'en glissant simplement d'un bord à l'autre de la mer je vis des renversements inattendus. Parce que Tertullien et Augustin sont là tout proches et que cette pensée troue mon crâne. Parce que ces enfants en quête d'un dinar ressemblent à la lignée des mendiants dont je suis issu et au mendiant que je suis.

À Sufétula, j'ai monnayé une monnaie romaine avec un vieil homme ;

romaine ou prétendue telle, qu'importe !

Le travail de la terre protégé par le palmier, le pêcher, l'abricotier, l'amandier,

puis carottes, poireaux, navets, foisonnant potager.

Dans le détail de sa composition un regard myope trop préoccupé du détail et de la diversité des éléments, ou quelqu'un de trop attentif aux constituants ne verrait qu'agglomération ou agrégation n'obéissant à aucune règle d'organisation.

Intendo.

Augustin de Soukakas, Cyprien.

Un univers où, dans le petit matin, l'eau se mêle d'air, de sel et de lumières.

Pourquoi ? Sinon que l'une des monnaies, a, dans son trop rapide vieillissement, accumulé tant de siècles qu'ici ou là la patine n'a pas tenu ou que l'image

Sous l'ombre fraternelle du chêne
je ralentis le pas,

hume l'air chargé de l'odeur de ses feuilles et de
son écorce pachyderme qui élance ses rêves haut parmi
les autres rêves.

Zacinto mia,

Zacinto.

Et l'ancre ne les retient pas de son croc mordant.

Zacinto Zacinto.

Manteau du jour et ciel des nuits

terre en vue terre en...

Depuis neuf nous...

C'est la tourmente

tour

c'est là

Josué tu

tu

j'avais quitté Circé

depuis je dois penser au mystère du khôl

au flamboiement du Henné

il jette sur le monde cet œil qu'acerbe il aiguise
et auquel il s'efforce de donner une distance amusée
et l'énigmatique fixité des regards d'oiseaux.

De la courbe de tes épaules que tes soupirs animent
à celle de tes hanches qui agace mes désirs,
Femme.

Escalier de Sidi Bou Saïd

Voix du Mezzuin

Son vaste appel

ma voix d'enfance. AOI

CLIII

Les petites fleurs des champs saisies dans la résine, on les trouve par conteneurs entiers chez les marchands de souvenirs, les artisans, les ambulants, petites fleurs de rien, fauteuses de mémoire... De longue date il cherche à conserver intactes les toutes petites vies qu'il ramasse : fourmis, mouches, guêpes, pucerons... Les fige dans une goutte de colle en tube. Les place à son chevet. Résultat décevant : manque de transparence ; trop plein de bulles d'air. Il a abandonné la technique ; reste sensible aux inclusions, aux éveilleuses d'émotions. La taxidermie et la dessiccation des végétaux l'attristent, lui répugnent. Mais il aime les herbiers, leur trouve un charme de momies qui dorment et de photos jaunies, et plus encore quand la plante a été aquarellée comme on le voit dans les recensions de Jean-Baptiste Barla ou dans les complexes jardins des enluminures. Mais c'est l'inclusion qui l'attire, maintenant : ce moment saisi, ce pris sur le vif, dans la transparence modeste de l'altuglass, cet aspect céle, intouchable et – pour cela – parfaitement vivant d'aspect... Il se dit : “Tuer la mort en nous, c'est mourir tout vivant à jamais.” Il se demande si c'est ce qui le fascine dans les petites fleurs des marchés

saisies dans la résine... Et quel rapport entre les glaciers, la banquise, et la résine des inclusions ? Et entre l'inclusion et Ötzi, marcheur sorti tout glacé des Dolomites des millénaires après sa disparition ? Ou ces carottes polaires tirées à 3 kilomètres de profondeur. On dit "pures" parce qu'elles conservent des traces d'une vie jamais souillée par nous. Et on en extrait une eau des origines. Et on la vend. Cher ? Eau figée incluse en elle-même, en elle-même préservée, d'elle-même se préservant. Image d'une éternité courte...

L'atelier...

c'est ici, dans l'odeur des matières, dans leurs couleurs originelles, dans le chuchotement des déchirures, dans les bruissements de pinceaux et de plumes, dans ce petit lieu à la lumière avare que se forgent l'immensité de l'espace, les croisements, les carrefours du temps.

Et je suis bien ce corps : une structure osseuse composée des mêmes matières que les reliefs dont je dérive sans doute, un sang de mer parcourt mes artères, chargé de ce même oxygène qui vibre dans les plantes sous l'effet de la même lumière, et mes veines charrient ce même carbone qui me fait frère des profondeurs...

À travers des temps sans partage
je rêve de jardins froissés qui retrouvent des
épousailles

à des filets ouverts sans fin
à la plongée des goélands dans les gorges océanes.

“Dieu est un vieux malin. On ne peut pas le
rouler, lui.”

AOI



CLIV

Je rêve aux gorges océanes
à des fusées sans lendemain
à la douceur des lampadaires
aux nuits sans ressources
aux cris qui creusent les poitrines

Tous mes rêves se sont enfouis dans des vestiges
sans appel.

Voici le regard creux de celui qui n'entend rien
à ce qu'on lui dit
on le regarde et on répète
et on se dit que la redite est vaine
que rien ne passera dans ce crâne épais derrière
la barrière du regard

Il venait de poser le bras sur la platine; le mécanisme s'est enclenché. Ce qui s'est passé? L'envahissement de la pénombre.

Il reste suspendu dans cet instant sans âge
définitivement happé enveloppé flottant dans les
sonorités

Dans son souvenir ne persistent ni bonheur ni joie
Mais le calme
Mais la plénitude
si la plénitude est la forme spirituelle de la
satisfaction

Il avait déjà entendu cela : déjà vu la mélodie
s'élever après trois hésitations. Déjà écouté, aimé le
rythme tendu du deuxième mouvement, le palabre
des instruments ; déjà éprouvé ce désir de se laisser
aller aux vagues sonores
sans appui
sans objet

Il se souvenait d'avoir été surpris de la façon dont
ses yeux oubliaient murs et mobilier pour ne plus
fixer qu'un horizon indécis, bougeant sur le rythme
sans y prendre garde comme si la ligne mélodique était
dessin transparent dans l'espace.

Il avait connu tout cela.

Mais l'irruption de la musique dans le moindre
recoin de ce qui le faisait lui !

Ce saisissement dont l'origine était dehors et qui
semblait en même temps remonter du plus intime de
lui-même :

c'était la forme sans cesse fuyante que prenaient
les modulations des vibrations de ses yeux, de ses bras,
de ses muscles, de ses os, ses rêves, ses désirs,
sa soif et son assouvissement.

La caresse rapprochée d'un envol de moineaux
dans le frou-frou de ses poumons
incapable de rien faire d'autre que de s'accrocher
à ce mât parmi les flots
toute action suspendue
à n'être plus que chose roulée de sphère en sphère
si réduit que soit le lieu de l'écoute

Il devait à la musique ces moments d'abandon
paradoxal qui font perdre la conscience de respirer.

On dit: "qui coupent le souffle."

Et pendant ce temps elle dansait
sans cesse
sans fatigue
déployant la foule de ses bras en ailes souples
soulignée
aérienne
d'un pied sur l'autre
de gauche à droite
d'avant en arrière
la tête le plus souvent droite
parfois dodelinant en rythme
virevoltant
s'envolant littéralement sans cavalier
(qui aurait pu la suivre ?)
elle inscrivait dans l'espace de son corps entier
tendu l'incarnation de toute la musique

Sans être vraiment un piètre danseur, je n'avais jamais eu cette fibre, je n'avais jamais été capable de cette insouciance, cet abandon, cet oubli.

J'entrai pourtant dans la danse.

AOI



CLV

C'est le grand débat.

Il se rappelait ces paroles de Dieu du temps où Dieu parlait sans cesse.

Dieu disait : “ Il aurait fallu, Josué, que tu sois là au cœur des faits, de l'action, de l'événement ; tu aurais pu citer tes pieds comme témoins : ils t'auraient informé sur l'état et la densité du sol ; tes poumons et ta peau t'auraient dit la qualité et les mouvements de l'air ; tes narines auraient chargé de saveurs ta mémoire ; tes oreilles t'auraient rapporté les rumeurs et le bruit des armes, les prières et les chants.”

C'est tout mettre toujours en débat sans cesse pour que jamais ne cesse le débat.

“ Il aurait fallu que tu voies, de tes yeux voies, toutes choses pour en parler en témoin sûr et véritable. Ton corps t'aurait dit le monde, et les récits du monde auraient donné à ta langue la vérité du monde. Qui ne sait pas ces choses n'entend rien à cette histoire.”

C'est le grand débat, le grand jeu de la parole sur la parole retournant pour que la parole jamais ne cesse et vive toujours.

Et Josué se rappelait qu'il avait répondu: "Tu as beau jeu vraiment de parler ainsi... Tu es censé tout voir, tout savoir, partout et en tout temps être présent sur tout, avoir pouvoir, sonder les reins, sonder les cœurs, source et fin de tout, omniscient et omniparlant... On dit Alpha et Oméga, n'est-ce pas?"

On dit débat. C'est la multiplication des points de vue, le sautaillement de la pensée de l'un à l'autre pour que sautille la parole, qu'elle étincelle, que sans cesse d'elle-même sur la parole se ressourçant, sans cesse elle se renouvelle: parole toujours sur la parole en débat

"Ce n'est pas le monde et mon corps qui enseignent ma langue. C'est ma langue qui donne forme au monde, et à mon corps qui y est plongé moyen de m'y repérer; et je ne dis rien du monde et des événements du monde: je jette sur le monde des filets de mots et ce ne sont pas mes mots."

C'est le grand feu de la parole pétillant en escarboucles, braises de mots étourdissants dans les mots s'étourdissant; et que souffle le vent, l'air impulsé embrase les braises, corps en mouvement langue agile.

"Le monde n'a pas de récit. C'est nous qui avons formé des récits croyant y apprivoiser le monde."

C'est Talmud le grand débat, astucieux rabbi d'audace au feu de la langue soumis, langue se lave, bouche, volcan, la lave enlace, braise de mots embrasse,

brise les mots, audace, quand les mots volent quand
braise des mots, soif de parole coulée en fleuves
qu'enfle le feu.

C'est le débat, la parole de la parole brûlant en
cascades se fouillant.

Qui n'entend pas ces choses ne comprend rien à
cette histoire.

CLVI

“La musique, c’est le silence réalisé comme un rêve”

“Tu n’as donc aucune honte, murmurait Dieu dans le creux de son oreille. Aucune, vraiment... Comment peux-tu oser te saisir et te servir de la voix des autres ? Où trouves-tu ce culot ? Qu’est-ce qui te donne ce droit ? Est-ce que tu te rends seulement compte que tu pilles ce qui est le plus intime en chacun ? Ce qui vient du fond de lui-même, ce souffle modulé, cette vibration, cet échange unique, incessant, avec le monde, entre son dehors et son dedans, entre ce qui le fait lui-même de son premier à son dernier jour, son souffle, ce qui le met dans le grand palabre du monde, sa voix, et ce qui le rend sensible et intelligible aux autres à tout instant, ses mots ? Sais-tu que tu touches à ce que chacun porte en lui de plus précieux et de plus rare ?”

“Mais tais-toi, répondait Josué à voix basse, tais-toi. Tu me déconcentres.”

“Voilà. On raconte que je suis allé au royaume des morts. Dans un sens, c’est vrai. D’autres l’ont fait. On en tire plein de leçons.

La première, c'est que personne n'en revient. Voyez Orphée. Peut-être parce que les vivants sont incapables de baisser les yeux devant les morts. Si vous voulez les regarder dans les yeux, alors ils vous éblouissent et disparaissent vraiment.

La seconde, c'est que nous finirons tous par passer le Styx, comme on dit. Au moins une fois. Ce qui est sûr donc – et vrai sans doute – c'est que nous portons toujours tous nos morts avec nous, et que nous n'avons pas intérêt à les regarder trop en face, sous peine de les voir disparaître à nouveau, ou de disparaître nous-mêmes à nous-mêmes.

Mais je vous ai déjà parlé de tout ça et de Calypso la bouleversante: elle fut à deux doigts de m'éloigner de mes disparus morts ou vivants. Seul le deuil impossible me gardant près d'eux, les gardait près de moi, et m'a éloigné d'elle."

Je suis ce corps. Je suis aussi cette conscience née d'incompréhensibles et effrayantes mutations et si mêlée de langue que j'ignore encore si ce que l'on nomme conscience, justement, n'est jamais que l'articulation particulière d'une langue et d'un corps. Je dis "langue" et je sais que jusque dans le moindre de ses éléments, celui qui serait porté par les plus anciennes de mes cellules, cette langue n'est pas mienne, n'est pas mon exclusive propriété, comme les matières du monde, elle ne me fait moi que parce qu'elle est la totalité des autres.

Tous mes rêves se sont enfouis dans des vestiges
sans appel
la vie paisible des bêtes
s'est retirée de ma poitrine
elle a sué par tous mes pores m'entourant de ses
fils précieux
Moi cocon moi momie fuseau



CLVII

Moi cocon
moi momie fuseau
en moi-même enseveli
transpirant mes propres ruines
oiseaux fondus dans l'eau du ciel
aile engoncée dans les cascades
j'implore en vain leur retour AOI

Qu'avait-il dit ?

Oui...

Qu'est-ce qu'il avait dit, ce sémiologue ?

...

Que l'avant-garde, dans l'histoire de l'art, c'est tout mouvement qui cherche à donner du sens à l'insignifiance ? Oui. Il avait dit ça. Et il avait raison, sans aucun doute. Nous sommes, ajoutait l'autre, des décennies avant, la génération des petits bouts de papier déchirés. Lui aussi avait raison. Nous sommes les adeptes du moindre déchet, les rédempteurs des tickets de métro. Nous sommes les décolleurs d'affiches, les récupérateurs des gouttes de pluie et des gorgées de bière. Nous sommes les admirateurs des accrocs. Nous sommes les explorateurs des lambeaux de conversation.

Avant gardes ?

Mais tout l'art n'est il pas, qu'il soit d'avant-garde ou non, une continue mise en forme des restes ? Jus végétaux, minéraux écrasés, charbons. Et toutes nos entreprises ont-elles un autre objectif – ou un autre effet – que de donner sens à cette insignifiance : notre vie.

Il n'avait ainsi jamais réfléchi et avancé qu'à partir des insignifiances. Personne n'était plus étranger que lui aux grandes idées et aux grands mouvements. Il n'était attentif qu'aux qualités du petit, à l'or poussière des humbles. Rien n'était plus profondément ancré en lui. Un admirable poète regarde l'aiguille du Midi... Et il dit qu'il y voit "une perle dans un écrin de nacre". Un autre, pas moins admirable, modèle du premier, se retrouve au pied du Mont Blanc, devant la Mer de Glace, et avoue n'avoir aucune imagination et ne voir là que poussière grise.

Feu d'artifice du vol des hirondelles dans un agencement que l'on dirait aléatoire, mais dont on sait bien que chacun des mouvements suit des paramètres très précis qui en le dessinant permettent de se les figurer ou de les deviner, chacun étant à son tour dicté par d'autres paramètres encore, d'autres forces, d'autres mouvements... Le vol des insectes est le premier d'entre eux, les hirondelles ne poursuivent que lui en piaillant ; il est lui-même soumis aux aléas de

l'air, aux insoupçonnables variations de pression hors de portée de nos sens, et qui dépendent des écarts de température, des jeux complexes du soleil à travers les couches de l'atmosphère, de la nage des nuages, de la lointaine et imperceptible diffusion des vapeurs... Je ne sais pas si le battement d'une aile de papillon ici peut changer le cours des choses en Chine, mais il est certain que l'état du Gulf Stream détermine la chorégraphie des hirondelles.

AOI



CLVIII

Ç'avait été la sérénité, cette pâleur du visage, cette rigidité des membres pourtant. Ils donnent aux vents parfums et paroles. Ma terre, impropre aux courses, accueillante aux chèvres et aux bœufs, (pourtant).

Dire que j'y avais mes racines n'est pas qu'une façon de parler. Ainsi plongé comment aurais-je pu perdre ma route ?

Que viennent les ouragans, cyclones, tornades,
tempêtes heureuses criant,
qu'elles nous emportent,
nous assourdissent,
que meurent les murmures du monde.

Et l'on croit que quelqu'un tire les fils qui nous donnent nos postures.

Ne vous ai-je pas dit que, de la statue seule je n'étais "en droit" de rien attendre ? – Non, "en droit" n'est pas le mot ; je voulais dire que d'elle seule il était raisonnable que je n'attendisse rien.

Cette discipline est peut-être sotte, se disait Josué, comme toute discipline ; mais comme toute discipline,

soumettant le corps, elle peut laisser rêver que l'esprit se libère.

À cinq minutes près toutes les trente minutes.
Fantômes errants des pouvoirs,
vous ramassez les bribes de la loi,
l'eau délavée des pourpres.

“S'il est un dieu, tonnait Dieu, il ne saurait être le Dieu des puissants et des riches.”

Elle: “De Paris, de Paris, oh! c'est chou c'est chouette!”

Lui: “Non, pas de Paris, non!”

Lieux d'inspiration

Et me voici retenu en terre étrangère traces que
tant de générations ont laissées terre éclairée par un
autre Orient

entre quatre murs
“De Marseille”.

Et toi
tu parles tu
tu t'étonnes tu
t'inquiètes tu
questionnes tu
sans trêve

Pourtant
terre ensemencée par une autre langue
(Fatigue presque heureuse de qui a su
flotter entre deux rides du temps)
à le regarder fixement, je me faisais
croire que la peau, juste un instant, avait frémi.

Que viennent des temps élastiques, que ne demeurent
que les cris de l'angoisse la plus stridente.

Terre dont je ne reconnais pas même la direction
des vents, l'odeur des pluies, le poids de la lumière et
du soleil, ni la pâleur des lunes.

Non, pas mes rêves, non, mais vraiment la réalité
des images, des effigies grossières que nous sommes,
postées au seuil d'un autre réel.

Cinq minutes, toutes les trente minutes, il y
avait là une incertitude du temps, qu'il ne pouvait
longtemps supporter.

L'angoisse
tranquille
tu l'accueilles
Elle se love
Se blottit
te pénètre

s'installe
Indifférent
tu la câlines

Me voici confiné dans le palais des cèdres, moi
qui n'étais qu'espace, bord de fleuve, forêt, brume des
matins multiplicatrice d'aube

Fantômes errants des pouvoirs,
je vous hais
Vous n'êtes, dit-il, que l'ombre pâlie d'ombres
ténues.

Je suis,
dit Dieu,
le Dieu des pasteureaux.

CLIX

Il tente de déchiffrer, derrière l'expression (pas l'expression : la configuration, le type particulier d'agencement, de structure, d'ossature, de qualité de peau, de densité pileuse, de ce que chacun fait de cette masse de chair, d'os, de poils qui lui est donnée, ou, plutôt, affectée – comme on parle d'affectation dans les administrations pour le matériel ou le personnel – en mouvements, vieillissement sélectif (comme les ridules au pli des yeux qui se creusent davantage chez ceux qui sourient à la vie, ou les plis aux commissures des lèvres tirant vers le bas les coins de la bouche des amers), ou ce qu'au jour le jour il fait de la netteté de sa peau, de l'état de son visage, des soins à sa dentition ou à sa chevelure) ce qu'exprime le visage : regards plus ou moins tendus ou distants, façon de tenir la tête et de lui donner plus ou moins d'attache sur le cou, d'assise sur les épaules...

“Il m'avait suffi de trouver des amis, et toute la malfaisance du monde s'était engouffrée par cette brèche.”

“L'éclat pauvre des pailles... L'éclat...” La phrase revenait souvent à l'esprit de Josué roulant avec elle en lui des images de consolation et d'apaisement.

S'était-elle formée en lui, ou l'avait-il piquée dans un livre oublié, il ne le savait plus.

Elle surgissait et il la laissait se répéter. Il lui était reconnaissant de dire exactement l'une des origines de ses émotions, la raison de sa confiance ou de sa foi. Là s'excitaient à la fois son attention d'enfance pour le brin d'herbe, son trouble quand il caressait cette pilosité de la terre, ses rêves d'enfouissement quand il faisait glisser ses doigts le long des tiges, et en poursuivant en imagination à travers le réseau complexe des racines et radicules, cette tension juteuse, dont la chimie associait les vertus de la terre, la nudité de l'air, la lèche du soleil et de l'eau, pour faire du brin d'herbe ou de la lance frêle d'un seigle ou d'un blé, la construction rapide et nerveuse d'un chuchotement d'espace. Fanée, la paille perd la chimie du soleil, de l'eau et de la terre, pour ne garder, de sa verte origine, qu'un fantôme de forme. Ainsi le mot du muscle de la langue, salive, sang, air : qu'il soit remâché ; il retrouve ses saveurs. Éclat né du frottement entre ce qui fut et ce qui sera. Fascinations du fané ?

Car si elle ne découvrait que son visage, ses cheveux, ses mains et ses chevilles, elle n'était en rien pudibonde et j'ai appris avec elle des hardiesses dont aucune autre femme n'a jamais usé avec moi, tant elle était curieuse de nos corps dans leur totalité et précise dans ses indications lors de nos enlacements.

CLX

Tout en travaillant sur les bavardages, caqueta-
ges de la salle, les reprenant, déchirant, répercutant,
tordant, Josué revivait l'effet de décollement de soi
que provoquait en lui le travail de combinatoire et de
dislocation des textes. En entendant ces éclatements,
il connaissait à nouveau cette impression d'absolue
présence du texte et des corps et d'irréalité, comme,
au fond, le goût du péché : l'impression de se libérer
sans trêve d'un pesant et – enfin – inadmissible inter-
dit et de le sentir pourtant encore sans trêve comme
interdit...

“Toute libération a-t-elle ce goût de souffrance
ou de soufre et cet arrière-goût de dérision ?”

“Allons, allons, Josué, prends donc les choses
calmement. Ne te laisse aller ni à l'angoisse, ni à la
colère, ni à aucune de ces sautes d'humeur : tu sais
bien qu'elles n'ont aucun effet, qu'elles t'exténuent,
et te laissent sur le cœur le goût amer de l'inutile et
de la vanité, qu'elles reviendront le plus souvent sous
la forme du regret dans tes souvenirs...”

Je t'ai dit si souvent d'apprendre la sérénité, l'éga-
lité des sentiments, la joie tranquille des apaisements.

Pose-toi, chose du monde, parmi les choses du monde, confiant, sous mon omnipotent regard.”

“Tu parles d’or, vraiment, songeait Josué, sans rien répondre.”

Je suis cette articulation particulière et inattendue, de matières premières et de langue, constitué par une altérité minérale, métallique et linguistique. En quoi je suis frère de mes frères comme moi constitués, et fils, comme eux, de ces matières qui, toujours les mêmes depuis le Cambrien, ont formé le premier océan, la première soupe.

Ce qui me fait est de même nature que ce qui pousse les montagnes et agite les ouragans.

C’est la pensée de toi qui me tient et me porte
et hors de moi me tire
et hors de toi et de nous,
le souvenir de nos rencontres
les repas pris en commun.

Et que ce ne soit ni mots ni chant d’amour mais
le chant des anges de Dieu

et si ce ne doit être qu’amour qu’il soit en lui-même densément retourné aux dimensions d’un neutron réduit de lui-même infiniment alourdi de ce silence bâti né à l’extrême fin d’une séquence d’implosion d’espace hors de lui en même temps espace tant déployé dans l’espace qu’il en demeurera le grondement éblouissant et grave jusqu’à la dernière goutte de temps

au fond des viscères, boyaux et cloaques comme dans
le vacuum vibrant que notre ignorance installe entre
les galaxies.

J'implore en vain le retour de l'illusion des len-
demains

ici c'est l'heure trop inquiète
le chemin aux mille détours la filature des insectes
l'espace ouvert au fond des puits

AOI



CLXI

Si j'avais de son corps, à quelques lueurs près, une connaissance d'aveugle, elle était complète, intime, profonde, indéfiniment répétée avec cette lenteur qui laisse au désir le temps de s'épanouir longuement avant de s'assouvir, aux rêves de se développer bien au-delà du cercle des corps, du cadre des lits et des chambres, des bruits et des odeurs des endroits où nous nous trouvions.

Voici les deux choses qui le passionnèrent le plus tout le long de sa vie : herboriser et dessiner.

Il avait toujours eu de la tendresse pour les végétaux. Surtout les petits. Tendresse... Profonde ? Eh bien... Il ne pouvait regarder sans une émotion bête et douce (vous diriez "émotion", vous ?) un myosotis. Minuscule, un myosotis. Et... "tendre" ? Ou une fleur de sureau (poussière colorée). Une campanule. Les ombelles foisonnantes. Le bleu fuyant de l'ellébore.

Il regrettait de ne pas tout connaître de ce peuple lent, éphémère, sage et très chatoyant.

Le dessin était du même ordre. Il aimait cette distante caresse sur les objets du monde qui semblait ne donner d'eux que le superficiel, à cela près que le

crayon qui fait son trait sur la feuille trace en même temps en nous un solide sillon.

Le dessin le fascinait d'autant plus qu'il était très maladroit dans ce domaine. Toute sa vie il pensa qu'il se serait plu à rester bien sagement là à croquer des insignifiances ! Et...

Des murailles tombent.

Effroi en voyant dégagé devant soi un espace jusqu'alors clos.

Plaisir aussi de parcourir l'espace dégagé.

Et effroi du plaisir. Et plaisir encore de l'effroi.

Les murs rasés sont ne sont pas que ruines.

Détruire. Plaisir et peur de détruire.

Intrus à soi-même.

En dehors des murailles, nomades, errance.
Statuettes.

Espace ouvert au fond des puits
le frémissment des pales

statuettes

l'horizon sans cesse en chute

Sumer ou Cyclades ou déesse de Malte

ses lunes vibrantes au sol
ce qui fuit et qui renaît sous les cercles enchevêtrés.

Statuette

et cette émotion particulière quand on se trouve dans ce lieu de naissances quand ce qui est en train de naître, de prendre corps, c'est l'écriture. C'est l'histoire.

Objets porteurs, portes, portées de l'histoire. Depuis le premier biface. La première trace visible-lisible. Nous devons apprendre à prendre leur charge sur nous. Emprunter leur passage. Interpréter leur partition. Guetteurs, veilleurs, éveilleurs d'histoire. À proprement parler, ils sont une archéologie du signe

Je bois ivre dans l'or des rives

Lève ses rêves

Lève des rêves

Bruit de l'eau

casse

c'est la vie

passe

et

tremble

Argent des ombres

Reflets de lune

Algues

eau

ciel qui tremble

CLXII

“Je me tais. Pour taire. Tout ce que je fais taire en moi. Tout ce que je tais de moi. Je suis tu.”

Je n’ai pas vu mourir mon arrière-grand-mère. Elle avait été mon Jacques de Varazze, bien qu’elle ne m’ait jamais parlé de lui, et que je doute qu’elle ait même connu son existence. Je ne l’ai pas vue mourir.

C’était un matin de juillet. On me dit qu’elle mourut ses ablutions faites, alors qu’elle était assise à la grande table de la cuisine. Morte comme on s’assoupit. Sans bruit. Je ne sais plus où j’étais alors. Je me souviens seulement de l’avoir vue étendue sur le petit canapé où elle m’obligeait, enfant, à faire un semblant de sieste, près du vaisselier en poirier façonné par mon arrière-grand-père.

Les deuils des villages italiens sont bruyants et spectaculaires. Et j’éprouvais plus d’étonnement que de honte à ne pas me mêler aux pleurs et à ne ressentir aucune des émotions dont on dit qu’elles sont liées à la mort des proches : tristesse, angoisse, désespoir. Pas même une larme.

Marie-Louise venait de rendre au monde un peu de son équilibre et je savais, pour l’avoir appris d’elle,

qu'elle ne disparaissait pas vraiment et même qu'il me restait, accrochée aux choses qu'elle avait touchée, comme elle retrouvait la geste, la main, la chaleur d'Ephraïm, dans le bois du vaisselier ou dans la forme du mortier où les poules allaient picorer l'eau, une part d'elle qui durerait encore après ma propre mort.

Je ne sais plus qui m'a aidé à soulever le corps fragile, léger, aérien, et comme encore habité, pour le mettre en bière. Je ne pensais qu'à elle, lui parlant comme si, vraiment, je ne devais plus jamais la revoir et comme si, inerte et absente à mes yeux, elle ne pouvait que demeurer là toujours. Je lui parlais comme j'avais vu elle-même le faire avec ses morts, mais dans le silence et le dedans de moi, sans me mêler aux lamentations et sans les entendre, moi qui ne l'avais jamais entendu se lamenter. Je lui parlais pour laisser sourdre et se répandre encore entre nous les eaux intimes de l'affection comme si je craignais que la source pût s'en tarir, et lui laissais le temps de répondre, de laisser, entre mes mots, se glisser ses phrases dans la douce rugosité dialectale qui écrasait les voyelles et faisait se heurter les consonnes et que je répétais souvent ravi et amusé, les mots d'une langue resserrée, roulant graviers et galets, criblée de sables et diluant les boues, une langue qui ne cherchait pas à séduire et consoler parce que nous n'avions pas besoin d'être consolés dans ce dialogue entre une enfin morte et un encore pour un temps mourant.

CLXIII

On dit : “la mer d’oliviers”. Elle remonte du golfe d’Itea et vient lécher le temple d’Athéna. Le trésor des Marseillais et le Tholos étaient déjà là quand la guerre de Troie et les voyages d’Ulysse n’étaient pas encore légende, peut-être à peine une amorce de récits.

C’est le mont des oliviers posé sur notre fond de doutes et d’angoisses de silence argenté des feuilles et des structures inattendues du bois.

Ne dites pas : “Je dis vrai”.

Dites :

“je suis !”

Retentissez, Femmes ! Retentissez !

Rett !

En !

Tissez !

Tissez ! Ti !

Hissez !

Ti !

Sé !

Hhhhhhh !

Hhhhhuurlllllééé !

Ccccrriiii !

Donnez Le tintamarre

donnez le tintamarre
le tintamarre
tint
ta
marre
de.
nos.
voix.
De nos voix.
Ooohhh
l'onde
l'onde l'onde londe élastique de ma langue
de ma voix.
Londélaistique de ma langue,
la longue onde élastique de la langue en voix
longue langue
longue
langue en voix.
Je tape tout le temps et tout autour de tout
tapautour
tapatout
des murs
des toits des
toi
tures
de toi
tape dur tape et tape le broc
tape dans le tas
dans la tête

dans le tas des têtes
ah tempête en tête qui tape
tempête de tes poings de tes doigts
tapadoigts
tapatête
tapapoings
tapatempête
tapentas tout autour de toi
et râpe et rage aussi
rapadoigts
rapatapatatête
ragentempête
t'emporte ton tapage et je tape et je rage
et je râpe
et grince des dents
et tape des poings
et frappe et gratte
et tout autour tout tremble et tombe et casse
et s'y casse
et s'y glisse sur la surface lisse que de mes poings
tapant et frappant
je cabosse
écrase et rompt.

Au bout du conte...

À ton cou
ton pouls
bat

ton cœur
ton sang flaque
ton sang chassé par les tuyaux des veines
à ton cou
à ton poulx
à ta tempe
il bat
bat et c'est le long
bat
te
ment
bat
te
ment
de tes tempes
bat
te
ment
de tes tempes
tu te tends
te tortures
tu te dis
bat
tu
te
bat
à tes tempes
toute la mer
tout de la mer

tout le temps.
Il n'est que temps dis-tu
tu te dis
de se tirer
re
tirer des flûtes
Ta tête est monde
ta tête est terre
ta tête entre tes doigts
tes mains
tu fais le tour de la terre
la terre
et du monde.

Sur les marmites on fait une musique douce que
l'on donne à goûter à d'austères aveugles.

les ailes lèvent l'ombre creuse
doux bruit de bronze de vos voix
soleil allié aveugle le jour vient
doux bruit de bronze de vos voix
les ailes lèvent l'ombre creuse
heure chargée de rêves pâles
entre nuit et clarté le vent
dressée et tendue
j'inspire et parle
ailes
mes yeux ouverts
ma vie

Sous les cercles enchevêtrés ils sont venus de
toutes parts les anciens compagnons d'armes
il y avait à conquérir tant de terres endeuillées
ils sont venus tenant aux dents
la chair défaite des envies

CLXIV

La stèle de la Ghafa comporte trois niveaux, un pour chacune des trois religions du Livre. Carthage. Rencontre de Virgile. le ciel.

Lire la Tunisie.

Il avait mis en place un dispositif pour charger ses notes tunisiennes d'échos venus de ses lectures en France puis de poursuivre ce travail au retour. Après quoi le problème était de faire en sorte que de texte à texte se tresse tout le système d'échos.

À Tozeur, rose des sables, géode (se renseigner sur formation. Présenter).

Le hasard aurait réuni ces parcelles éclatées de céramique, pierre ou verre.

Intendo chiamare li fedeli d'amore per quelle parole di Geremia Profeta che dicono "O uos omnes qui transitis per uiam, attendite et uidete si est dolor sicut dolor meus".

Il ne reste pourtant de Carthage la punique que l'air et l'eau des ports.

Dans la terre d'Ithaque, il est un port de Phorcys, le vieillard de la mer.

Ne più mai toccherò le sacre sponde,
je ne toucherai plus ces saintes rives.

Lieu de fusion.
Ou de confusion.

Il avait plu comme jamais, le désert de sel s'était
mué en vaste étendue d'eau, et les monts plongeaient
leur image inversée dans ce grand miroir éphémère.

Ne mai più.

Pourquoi ces retours à la terre, ces inclinaisons,
ont-elles toujours ce goût de soumission ?

sacre sponde.

Là-haut le chêne de ses rêves caresse les rêves et
abrite dans sa feuillaison des myriades de vies des
plus humbles et simples particules à peine visibles au
complexe monde des oiseaux.

À l'intérieur, les vaisseaux aux solides bordages
y peuvent rester sans amarre, quand ils ont atteint le
point où se jette l'ancre.

Che te specchi nell'onde
che te
specchi

Là, aucune amarre n'enchaîne les navires fatigués

comme une page

dit-on

Es-tu ce que tu deviens ?

Femme tu conduis les regards au secret du nombril
lumière au-dessus de la porte d'ombre

Escalier de Sidi Bou Saïd

En haut la fraîcheur de la menthe dans la brûlure
du thé et la douceur du pignon
secouer secouer les étouffements

Problème du rapport du cadre et de la disposition
des carrés de mosaïque qui

et les rides comme grande intimité possible.

C'est dans ce but qu'il s'était mis en recherche
dans les ouvrages anciens : géographies, atlas, encyclopédies, cartes postales, matière à éveiller, par la médiation d'images surannées, des souvenirs récents et à se donner la possibilité de les inscrire dans une sorte de permanence : villes, rues, personnages, visages, postures...

quiconque en avait mangé le fruit doux comme le miel, ne voulait plus rapporter les nouvelles ni s'en revenir, mais rester là, parmi les lotophages, à se repaître du lotos dans l'oubli du retour.

CLXV

Sous les cercles enchevêtrés
la chair défaite des envies
au fond des tonneaux du mythe
ici c'est l'ardeur consumée
la cendre fraîche des oublis
ce serait le paradis

Marie-Louise voyageait entre son verger et son jardin de roses: elle était toute sympathie pour les plantes et les fleurs, les arbres et les fruits, les rochers, pierres, cailloux, bois de palissade, animaux de basse-cour, bovins qui chauffaient l'étable, chien, chat, san-sonnets, merles, buses, chouettes ou chardonnerets, couleuvres, lézards, vipères, taupes, renards et tous animaux qui craignent l'homme ou s'en méfient; mais aussi pour ses semblables: passants des chemins, voisins, amis, alliés, parents, ce qui est le plus difficile.

Roland tend la main et saisit l'olifant.

Musique seulement sculpture du silence.

Eau fraîche au fond du val.

On dit que les daims sont venus roder aux abords du village.

Immobiles contre les murs de pierre sèche, ils dorment.

Leurs bois où le vent s'entortille,
où simplement vibre l'air musique.

Géants perdus parmi les arbres, un sourire ébauché,
définitivement.

Mais comment te vint-il cette idée saugrenue de nous créer doubles, ou duel, homme et femme, fournissant à chacun non le surplus mais le manque de l'autre, ces formes où s'inscrivent nos émotions et qui portent toujours en elles cette douleur d'imperfection grandie depuis l'enfance.

Que je me sois retrouvé niché entre ses seins ou au creux de ses aisselles, que ma langue se soit ancrée dans sa bouche ou dans son sexe, nous pouvions rester ainsi assez longtemps pour que chavirent les montagnes dans l'écroulement des torrents, que le clapotement de mers nous emplisse de murmures d'iodes, que du haut de nos têtes et du fond de nos os s'épandent des vacarmes minuscules électrisés de vies ralenties.

En aval de la route entre Athènes et Itéa, se trouve Marmaria. On y accède en suivant le chemin

qui traverse le gymnase et conduit jusqu'au Tholos
et au temple d'Athéna Pronoia. Entre le Tholos et le
temple, c'est le trésor des Marseillais...

Il avait vu l'artiste s'affairer autour de ce spectacle,
non pour le croquer, le dessiner, le peindre, ni le photo-
graphier, mais pour y adhérer...

Littéralement y adhérer.

L'emballoter dans des langes colorés
collés au monument
en suivre les ruptures, les creux, les rides, les
affaissements

Il l'avait vu suer à la tâche pour conserver dans
son suaire de toile le visage du lieu

Et Josué rêvait de coller ses mots de la même
façon sur la dure et saine réalité des choses

“ écrire
libre d'aller à la rencontre de l'eau,
m'unir à elle dans le sel de la mer,
dans les courants des fleuves et des torrents,
me sachant enfin frère
par l'eau,
des peuples poissons et de tous les animaux qui
partagent avec eux ces espaces ;
n'avoir avec les peuples de l'eau que la mince
frontière de la peau,



et sentir le mariage des fluides dans la fraîcheur des naissances.

Qu'on le sache et que l'on sache qu'il faut en rendre grâce et s'en émerveiller."

table

<i>Au lecteur.....</i>	P.7
Première période	
<i>Bibes tirées de la mort de Dom Juan.....</i>	P.15
Livre I INTRUSIONS	
<i>Bibes I à XXXIII.....</i>	P.17
Livre II RÉVERSIONS	
<i>Bibes XXXIV à LXVI.....</i>	P.91
Livre III EFFRACTIONS	
<i>Bibes LXVII à XCIX</i>	P.187
Livre IV EXPANSIONS	
<i>Bibes C à CXXXII.....</i>	P.287
Deuxième période	
<i>Bibes issues du nid de l'aigle.....</i>	P.381
Livre V DÉPLOIEMENTS	
<i>Bibes CXXXIII à CLXV.....</i>	P.383

du même auteur

chez le même éditeur

Première édition des *Bribes tirées de la mort de Dom Juan* :

Intrusions, I, 1998

Réversions, II, 1999

Effractions, III, 2003

Expansions, IV, 2005

Éphémère bleu, livre d'artiste avec Leonardo Rosa et Alain Freixe, 1999

Cabier Marcel Alocço, 2000

Pas une semaine sans Madame, avec Alain Freixe, 2002

Traces du temps, sur des œuvres de Leonardo Rosa,
avec Bernard Noël et Alain Freixe, 2003

La Légende fleurie, dessins Martine Orsoni, 2010

Madame des villes, des champs et des forêts, avec Alain Freixe, 2011

Aux éditions La Passe du vent :

Mer intérieure, poésie, 2013

Des ouvrages de bibliophilie sont publiés notamment par les éditeurs suivants : La Diane française

Les Cahiers du museur

L'Atelier Gestes & Traces

Galerie Remarque

Proposte d'arte Colophon (Italie)

Mantoux-Gignac

Villa Arson

stArt

Pulcinelefante (Italie)

Manière Noire

L'ormaie

La composition typographique de l'édition originale de *Bribes* a été réalisée en Garamond corps quatorze et son impression, sur bouffant Munken Cream quatre-vingt-dix grammes, s'est achevée sur les presses des Ets Ciaï, imprimeurs à Nice, au seuil du printemps deux mille quinze.



L'AMOURIER *éditions*
1, montée du Portal – 06390 COARAZE
amourier.com

Dépôt légal deuxième trimestre 2015
Imprimé en France

dans la même collection

La toute pleine de grâce Adeline Yzac

Limites de l'amour Eva Almassy

Le Dégénéré Jérôme Bonnetto

À la guerre Patrick Da Silva

À deux doigts du paradis Michel Diaz

Un peu de toi Michel Séonnet

L'Effigie et autres carnets Jean-Marie Barnaud

De l'univers visible et invisible Cyrille Latour

Un an René Pons

Et à l'eau tu retourneras Saïd Sayagh

L'Âge du Christ Jean Mailland

La Fille sauvage de Songy Anne Cayre

Le Gardien du silence Michel Diaz

Le pays que je te ferai voir Michel Séonnet

La Seconde Vie de Clément Garcin Cyrille Latour

Éthiopiennes Christophe Bagonneau

